

Université du Québec à Montréal

**ET CHRI : ŒUVRES INCOMPLÈTES**

SUIVI DE

**LA VOLONTÉ DE NÉANT**

MANIFESTE ESSAYISTIQUE ET/OU EXERCICES DE STYLE À SAVEUR INTELLECTUELLE

MÉMOIRE-CRÉATION

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARIE-CHRISTINE LEMIEUX-COUTURE

SOUS LA DIRECTION DE

DOMINIQUE GARAND

AVRIL 2010

# UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

## Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 -Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS :

---

À Dominique Garand pour avoir su me tenir tête sans me la casser (trop), à Philippe Mangerel pour partager ma passion des choses qui n'existent pas (encore), à Malakhi Lemieux pour sa présence (enracinante), à France Latulippe pour sa soif de m'écouter lui raconter des histoires (telles qu'elles ne se sont pas passées), à Shanti Loiselle pour son soutien (noyades ou non), à Sylvain Deschamps pour son oreille (aiguillée), à Anne Laguë pour son regard (tout à fait subjectif), à Jean-Baptiste Bélanger pour l'année que nous avons partagée (à l'étranger) et à tous les éléments de stress (qui m'ont gardée sur la corde raide).

## TABLE DES MATIÈRES

---

RÉSUMÉS .....	V
---------------	---

### VOLET CRÉATION

ET CHRI : ŒUVRES INCOMPLÈTES.....	1
ÉPILOGUE .....	206

### VOLET THÉORIQUE

#### LA VOLONTÉ DE NÉANT

MANIFESTE ESSAYISTIQUE ET/OU EXERCICES DE STYLE À SAVEUR INTELLECTUELLE.....	207
AVANT-PROPOS.....	209
INTRODUCTION	
MENTIR VRAI .....	213
DEUX .....	217
2.1 De l'inconvénient d'être deux .....	217
2.2 Devenir-animal, devenir-machine, devenir-inhumain .....	219
2.3 Et le roman dans tout ça ? .....	224
UN .....	227
1.1 Approche de l'exactitude : la parodie contre le réel ou une réelle affirmation de la fiction .....	227
1.2 Regard cinémascopique et montage narratif .....	231
1.3 La pathologie de l'image : piège du regard ou regard piégé ? .....	234
PLUSIEURS.....	239

<i>n.1 Les dialogues impossibles</i> .....	239
<i>n.2 Petit traité de mythologie canayienne : the Transcanayienne</i> .....	242
<i>n.3 Petit traité de mythologie canayienne : le bon parler français</i> .....	245
CONCLUSIONS	
POUR EN FINIR AVEC LA MAÎTRISE .....	252
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....	255

## RÉSUMÉS

---

### VOLET CRÉATION

#### ET CHRI : ŒUVRES INCOMPLÈTES

*et Chri : œuvres incomplètes* est un roman de plage pour intellectuels classé E pour tous. Il s'agit du récit de la traversée du Joyeux Canada, de Montréal au BiCi, par deux jeunes Québécois : Chri et Jean-Couillon. Cela dit, le roman présente une architecture polyphonique subjectivée par une narration au « je » et se construit comme le tracé cognitif d'une épopée picaresque dont l'enjeu est un commentaire psychosociocritique au sujet de l'état de la société canado-québécoise actuelle. Aussi, au terme « narration » pourra être substitué le terme « énonciation » puisque le récit repose implicitement sur l'acte de raconter. Les nœuds littéraires de ce roman se situent donc au niveau de la paroi osmotique qui assure le lien entre l'éthique et l'esthétique. Derrière l'acte de raconter germine la volonté de scander l'époque, et derrière tout procédé littéraire, il y a la genèse d'une réflexion, la mise en pratique de la pensée.

### VOLET THÉORIQUE

#### LA VOLONTÉ DE NÉANT

##### MANIFESTE ESSAYISTIQUE ET/OU EXERCICES DE STYLE À SAVEUR INTELLECTUELLE

Pour parler de sa démarche artistique, l'auteure a tenté de situer la pensée dans le roman et non le roman dans la pensée, car pour penser une écriture en mouvement, il faut une pensée mouvementée. *La volonté de néant* se présente comme un essai en fragments qui ne cherche pas à épuiser les interprétations possibles, mais à ouvrir l'œuvre. Ainsi, cet essai se positionne vis-à-vis des écueils soulevés par le processus de création tels que le contexte linguistique et le rapport à la langue, la dynamique du dédoublement et l'angoisse de déshumanisation, l'hybridité romanesque dans sa relation formelle avec le cinéma, la

littérature et le mensonge exact, l'art actuel et les influences capitalistes, la société de l'image et l'autofiction, etc. Des questions d'ordre général, soit, mais que l'auteure singularise en cernant sa propre posture. *La volonté de néant* délimite donc le contexte particulier de *et Chri*, tout en s'élargissant sur une dimension bien plus universelle, car le fil conducteur de sa dialectique à caractère polémiste est bel et bien : comment peut-on encore prétendre écrire aujourd'hui ?

MOTS CLÉS :

ROMAN QUÉBÉCOIS, IDENTITÉ NATIONALE, CULTURE NORD-AMÉRICAINNE, CONTEMPORANÉITÉ, POLÉMIQUE

PREMIÈRE PARTIE

VOLET CRÉATION

ET CHRI : ŒUVRES INCOMPLÈTES  
(roman)

À tout ce dont j'ai du mal à me rappeler et,  
plus difficilement, à tout ce dont *je me*  
*souviens.*

Alors, voilà ! On mange des nouilles coin St-Michel et Masson. Y a pas de climatisation, l'air gluant sent le poisson thaï. Au fond du resto, une petite fenêtre. La tête du chef s'y fait aller et hop ! les crevettes sautillent. Jean-Couillon, il fout tout plein de sauce chili dans son assiette. Ça gicle partout autour de lui et sur la table, un énorme dégât kaléidoscopique. Il s'entraîne à manger épicé avant le voyage.

Des affiches partout. Montréal en images dégouline. Des désirs figés dans un cadre pour masquer l'horreur du béton. *Parasuçon jeans*, ça vous va comme du bonbon. *Assurances Banque Régionale* : l'assurance d'une vie géniale. Éthique marchande, titillation de pupilles, fascination publicitaire pour saper toute conscience. Montréal m'avale.

— Mets-en pas trop, tout de même... tes tripes vont brûler !

Il m'écoute pas. Notre relation est en sursis : dans trois semaines, il fout le camp. Merci, bonsoir et bon débarras ! Au départ, c'était une idée de rien du tout, un échec prévu d'avance, histoire de rigoler quelques mois ; à la fin, on se laisserait aller voir ailleurs. J'avais quelque chose à régler avec la contingence. Du coup, j'ai dit oui. Et maintenant, je suis là à le regarder se faire bouillir l'estomac avec ses deux bouteilles de sauce chili, une dans chaque main.

Être jetable : la hauteur d'homme est proportionnelle à la profondeur du déchet. J'oscille entre la loi de l'offre et de la demande, surconsommée par les fluctuations du marché qui me poussent tout droit au dépotoir. Je suis la viande du *Capital*.

- J'ai été reçue à l'université, que je lance comme ça.

Il réagit. Il fait une drôle de contorsion avec sa langue. Impossible de dire si c'est une grimace ou si c'est sa bouchée qu'il tente de mâcher vers l'extérieur. En fait, il semble qu'il a un truc de collé au palais... Oui, c'est ça ! Il se démène avec sa langue, la roule, se la frotte d'un côté, de l'autre. Ça n'arrête pas de grouiller... gigue masticatoire. Et il ne s'en cache pas, alors là, pas du tout. Même qu'il sape ça haut et fort.

- T'as envoyé tout ça sans m'en parler, qu'il me répond, la bouche pleine avec du chili jusqu'aux oreilles.

Je cherche un ton mielleux, un qui peut tout dire. Je tiens pas à l'ébranler. On croirait pas comment c'est fragile l'amour, comment ça oscille entre les soupirs et la claque ! Je fais mine de rien, souffle des « euh » entre les dents, quelque chose d'hésitant, quoi... et puis, j'y glisse un « oui » gêné, quasi inaudible. Mais il le manque pas. Sa bouchée passe de travers, il tousse, ça fait de la fumée, il happe trois verres d'eau, s'y trempe la langue. Il en a mis trop de chili, c'est évident. Faut voir sa tronche !

- T'aurais pu m'en parler, qu'il me dit, penaud.

Ne pas parler. Il n'y a plus de langage ou plutôt, il n'y a que du langage : pas de parole.

La symphonie buccale s'arrête. C'est à croire qu'il vient de se rendre compte que, même sans lui, le reste continue. Il fixe son assiette. Y a rien à ajouter en somme.

St-Michel vrombit à côté de moi : le bombardement ! Mon bras, appuyé contre la fenêtre, tremble en cadence avec les moteurs. C'est la

guerre, là, dehors. Les camions rampent comme des esclaves avec leurs chaînes; les autobus fendent l'air, tsssss ! Et les voitures se tortillent dans la mascarade avec les utilitaires sport et tout le reste du machin. La rue, c'est une tranchée rongée par les vers. Elle a ce gris cadavérique qui donne l'impression que, vivante, elle est morte d'avance.

Bus publicitaire. Métro publicitaire. J'ai vu un homme qui portait une télé sur la tête. Il me vendait le trailer d'un film ou le nouveau disque de... en vente dès maintenant... je ne sais plus. Deux femmes me vantaient les mérites d'une gomme à mâcher dans l'ascenseur, elles ne me regardaient pas, c'était des actrices. L'espace humain a sombré dans la fluidité de l'échange, dans la communauté des objets commercialisables, dans la pulsion cinématographique.

Entre-temps, il s'est remis à manger mon Jean-Couillon. Ça lui dégouline de partout : le jus de ses nouilles, la bave et le chili. Ça jute de sa bouche à la table. Il en a plein ses vêtements. Des gouttes de sueur s'alignent sur son front comme pour marquer l'effort et la jouissance de l'empiffrement. Les ustensiles lui répugnent, il s'entête à se gaver avec les doigts. Comme si ses doigts n'allaient pas assez vite à sa bouche, il se plaque les lèvres contre son bol, son nez touche presque à la sauce et il aspire ! Ssssuuuuk ! Les nouilles lui claquent sur les joues et ça suinte.

Des oméga-3 dans la bouffe pour chiens, y a des chiens qui mangent mieux que des êtres humains. Et des êtres humains pour manger le fruit de nations entières. Les chiens sont plus humains qu'eux.

Une dernière lapée et hop ! ça y est, c'est fini. Il semble tout surpris d'apercevoir le fond de son bol. Il l'observe, candide, et se lèche les babines.

Il relève la tête, visiblement essouffé, satisfait. Il conclut :

– Chri, pars avec moi !

Y a un marchand de voyage près de chez moi. Dans la vitrine, son slogan dit : « laissez-nous personnaliser votre voyage personnel ». Un autre leurre, il n'y a plus de dimension personnelle, pas de singularité singulière, juste des exemples. À ne pas suivre.

\*\*\*

Faut le voir gambader sur le bas-côté de la Transcanadienne, mon Couillon ! Il frétille du derrière, tout joyeux de partir. Il trotte à bon train devant moi. Je souris. Perdre un an de ma vie pour aller ailleurs et constater que je suis toujours ici. Rien qu'ici. Mon Couillon halète, étouffé par le poids de son sac. On croirait qu'il a un choker au cou. Plus il transpire, plus la poussière de l'autoroute lui colle à la peau. Il est aussi sale que s'il s'était vautré dans le fossé qui s'étire à côté de l'autoroute.

Entre parenthèses, mon Couillon se prend pour le prince charmant qui m'a courageusement arrachée à mon milieu. Non, mais quel homme ! Plus mâle que mâle ! Plus il me baratine là-dessus, plus il en jubile, ça lui fait remonter la bave. Lui, le héros... bein voyons ! Je me suis fait happer par l'histoire, moi. J'ai rien fait. Alice, elle l'a suivi de plein gré, son lapin, mais moi, je suis pas si curieuse... Mon idée, c'était de jeter un petit coup d'œil rapide au terrier, rien de bien engageant. Tout bonnement, la vie m'a

flanqué un de ses coups de pied au cul, que j'y tombe dans le gouffre. Alors, je veux bien l'écouter, l'autre, son blabla. Rien à foutre... on verra bien où ça nous mènera.

Il pleut par bribes, pas trop, comme si on nous crachait sur la tête, tout juste pour nous garder mouillés. La bruine ramène le ciel à notre niveau. Le Couillon, il schlingue, une odeur sordide réveillée par la pluie. L'humidité l'aplatit, il est tout courbé, il oscille vers le bas, penche... se reprend, en équilibre ou presque, le pouce en l'air.

Les heures coulent, le ciel aussi. Le temps pleut, ça vaporise l'air. Y a bien une auto qui finit par s'arrêter. Ils nous embarquent, le couple, dans la cinquantaine avancée. Ils causent pas beaucoup, juste en anglais. Ils sont allés à Québec, ils retournent à Ottawa, genre de navette d'une capitale à l'autre. Ils se cherchaient une raison de pas la vouloir, la séparation... Québec... Canada... Ils l'ont pas trouvée leur raison. Maintenant, ils retournent chez eux.

— Nobody seems to speak english in Quebec, qu'elle nous dit la bonne femme.

Pas une question, c'est affirmatif dans le genre... Elle a pas tort. Elle constate. Le Québec habitant, il parle pas beaucoup l'anglais. C'est pas si grave. Elle, elle en parle pas de la francophonie canadienne. De la fiction, la francophonie canadienne ! En dehors du Québec, une baliverne, tout au plus... sur papier, voilà ! Sur papier qu'il est bilingue notre Joyeux Canada.

Un truc de rien du tout, du joli officiel.

L'auto forme une cloche sur l'odeur du Couillon. Ils font mine de rien, nos Honte-à-rien, mais c'est pas respirable. L'effet de serre extra pollution ! Sa sueur se condense, des micro-particules d'eau volatiles. Ça s'entasse, on étouffe. On se croirait en plein écosystème équatorial. L'air climatisé roule à fond, mais rien à faire : le Couillon suinte de plus belle ! Il semble pas s'en apercevoir, lui. Il s'est flanqué le nez contre la vitre en entrant et il bouge pas. La marche avant, ça le captive. Les Honte-à-rien ont beau braquer toutes les bouches d'aération sur lui, c'est à peine si on sent la différence.

Arrivés à Ottawa, ils parlementent plus nos Honte-à-rien. L'air est tellement lourd dans la voiture que la bonne femme sort ses pompes. Elle en peut plus de s'arracher les poumons à coup de secousses asthmatiques. C'est la noyade ! Moi non plus, j'en peux plus, j'ai une de ces nausées... C'est le genre d'odeur qui colle au fond de la gorge et y reste bloquée. Même dehors, je l'aurai encore incrustée dans le fond des narines. Les Honte-à-rien finissent par en avoir marre. Ils nous débarqueraient n'importe où, rien à foutre, pourvu qu'ils se débarrassent du truc humide qui schlingue. Ils dénichent un de ces terre-pleins, deux mètres par deux mètres, au beau milieu de l'autoroute et jugent convenable de nous y laisser. Y a même pas de voie d'accotement, je vois pas ce qui leur fait croire que quelqu'un risquerait de s'arrêter ici pour nous embarquer. Joie.

\*\*\*

Ça serait quoi le bruit d'un chat qui se fracasse contre une voiture ? Et comment se fait-il qu'inévitablement sa carcasse se ramasse sur le rebord de la route ? Existe-t-il une sorte de loi de Murphy qui ait étudié la question ? Les questions philosophiques sont rarement concrètes. Il paraît qu'une des facultés de la pensée est d'échapper au réel. C'est une aporie.

\*\*\*

Mon Couillon, il est tout joyeux sur son terre-plein. Il ose pas y croire, de l'herbe, Ottawa, la nature dans un bac à gazon, nature humaine et il se roule dedans pour se dégourdir.

– Chri ! Chri ! Tu te rends compte ? On est à Ottawa !

Tiens donc ! Comme si je n'avais pas remarqué. C'est pas que je partage pas sa joie ou que je veux jouer la trouble-fête, c'est juste que j'ai toujours trouvé qu'il y avait quelque chose de débandant chez les gens qui en mettent trop. Lui, là, il se frotte sur un ver de terre pourvu que je le regarde étaler sa joie comme de la gélatine sur le pseudo-gazon. (J'y crois pas à ce gazon). Et puis, qu'y a-t-il d'étonnant à y être à Ottawa ? Ça n'a rien de particulièrement palpitant, surtout que, côté emplacement, on est mal barrés pour faire du pouce !

Ici, on respire par soubresauts de monoxyde de carbone. L'air, la route l'a avalé ou il s'est résolument tiré de là ! Il lui reste plus que l'effet de serre, à la route, pour qu'elle s'étire jusqu'au ciel en se repliant sur elle-même. Déjà, c'est sans issue. Le terre-plein, comme un restant de nature à vif sur le béton, crève avec nous à chaque inspiration. L'autoroute est un foutoir de mouvements et de bruits qui se condensent, un espace matriciel en pleine implosion. C'est tout le monde des hommes qui se referme sur nous.

Y a un policier. Il nous débusque, le héros, nous, tout peinarde sur notre îlot champêtre. J'étais prête à y passer la nuit, mais il y tient à nous sortir de là en bon représentant de la Loi, infraction ou pas. Alors, on monte dans sa bagnole, il met la sirène, le tout gratuit : il remplit son devoir, pourvu qu'il nous largue ailleurs. Il conduit sans un mot avec la petite musique d'urgence à s'arracher les oreilles. Il semble bien qu'il nous expulse. C'est pas bien méchant, ça nous arrange. Il le voit autant que moi qu'on est mal pris dans sa foutue ville, qu'on a rien à y faire.

On se dirige vers l'Ouest. Le chemin de l'extradition troue la bruine qui nous a suivis depuis le Bas-Canada. Le héros postmoderne, il déblatère sur sa radio. J'y comprends pas grand-chose, il marmonne... Ça semble pas tellement nous concerner. On est déjà au seuil de l'oubli pour lui, pour eux, et on s'y enfonce allègrement.

Ça y est, je la vois s'éloigner, la ville. On est en territoire neutre. Pas de maison, pas de champ. Des arbres, mais je dirais pas la forêt... qui sait ? Ça déforeste par ici. Une ligne d'arbres pour longer l'autoroute, histoire de camoufler les dégâts, qu'on sache pas trop.

Notre héros s'arrête, finalement. Comment il l'a choisi, son endroit ? Qu'est-ce qui fait qu'un mec roule, roule et roule comme ça, et puis qu'il s'arrête, au milieu de nulle part, mine de rien, l'air d'atteindre son but ? C'est à l'aveuglette qu'il s'est stationné, le temps qui passe a dû lui sauter en pleine face. On débarque. Il repart. Tout feu tout flamme. Met la sirène, mission accomplie !

\*\*\*

Je devrais pas raconter tout ça. Un chapitre de plus, les ronflements commencent et c'en est fini de l'histoire. Des histoires, tout le monde en a à raconter. Que dalle, des histoires ! Je ne narre pas, moi. Y en a marre de narrer ! Je fais du cinoche : tout au présent, action ! À consommation rapide, le présent : trois minutes au micro-ondes et ça y est , tout cuit ! Tout prêt à manger. Il faut la manger, l'histoire, pour sentir. Sentir vraiment.

Je disais... le bord de route, le ciel gris, milieu de l'après-midi, les arbres-parures, tout y est. Je frissonne, la bruine, encore, nous colle à la peau. Mon Couillon, il est là à regarder l'autoroute d'un côté et de l'autre

comme s'il allait traverser. Il se tient tout droit, avec son sac. Bon... ça y est, il y va, s'arrête, en plein dedans, le spectacle ! Je mets mon sac par terre et m'assois dessus. Je veux rien perdre de vue, pas un instant ! Il prend la ligne jaune en filature, quelques autos le klaxonnent, il fait des signes aux conducteurs... rien à faire ! Personne ne ralentit et le bruit, à s'arracher les oreilles ! Il se fait aspirer par le sifflement des bagnoles, il tourbillonne, oscille, se reprend, puis en v'là une autre et le tango continue.

Ça lui donne un style plutôt jovial. Il me fait des clins d'œil depuis un moment. Il la cherche, sa tactique, pour faire freiner la machinerie. Mais quel con ! Il reste là, planté au milieu du béton et dans un style plein feu sur le film policier hollywoodien, il lance des « arrêtez-vous ! ».

Apparemment, personne n'y prête une attention particulière. Il revient vers moi, regard penaud, sourire coquin, jette son sac près du mien et m'embrasse solidement. Au même instant, une van passe à côté de nous avec un sifflement si monstrueux que Jean s'y fait prendre et se retrouve à califourchon sur son sac.

J'ai pas suffisamment décrit le bruit de la Transcanadienne. Le mieux, ça reste encore d'y aller, s'asseoir et écouter un peu. La chaise pliante, le goudron, par une belle journée d'été, la brise rafraîchissante des autos qui passent, la poussière qui virevolte en mouvements bucoliques. La grosse vie, quoi ! De quoi amener la glacière ! Après tout, la plage qui pue, c'est marketing, mais la route, elle arrache tous moyens de ne pas voir

l'horreur des hommes. C'est une canalisation de concentrés de bêtise humaine : débordement de bidules bon marché, made in Rajasthan, bourrés dans des anus de camions, à digestion rapide, surconsommation, rage au volant sur air de musique pop-hip-hop, délit de fuite, orignal et cadavres de moufettes, klaxons, pustules de monoxyde de carbone, grimaces d'enfants, trucs incoestibles vendus séparément, jetés par-dessus bord, et cætera. Ça bousille un tympan : un millier de véhicules qui tonitruent, tous en même temps à des fréquences différentes dans un orchestre de fausses notes avec un « vrrrrr » comme harmonique de fond. Ça bourdonne incessamment. Elle tremble toujours, l'autoroute, c'est la terre en état de choc.

Et puis, je dis ça comme ça, mais la route, c'est une philosophie en soi. Ça suit sa ligne de conduite, ça se ramifie de partout et ça s'arrête au milieu de nulle part. En somme, le système tient debout, mais c'est une impasse. Métaphysique pour tout dire. Politique et économique, aussi. Les routes, elles s'arrêtent pas aux frontières, c'est l'ouverture des marchés.

Toujours est-il que, cette van, elle se range sur l'accotement. Alors, fini l'intermède, on s'embarque. Jean grimpe en premier et me crie de lui envoyer les sacs. Je lui tends le sien. Le moteur de la van fait gigoter le gravier, même moi, j'ai la tremblotte. Puis, le mien. Ça tonne, un vacarme brut dans une carrosserie immense. Et psst ! Ça siffle, la pression, comme si tout allait se dégonfler... mais non. À moi d'escalader la façade du monstre. Voilà, j'y arrive au cockpit.

Comme stéréotypes de camionneurs, j'aurais pas pu mieux faire. J'invente rien, mon histoire, tout cuit ! Je me répète, je sais bien... Les deux s'embarquent, un sur l'autre, pour me tendre la main, bave aux coins des lèvres, ils sourient, se frottent le ventre, se tâtent la poche. Galants, dans le genre. Il sont assez vieux, mais pas tant que ça. Le mec côté passager bedonne un tantinet. Un blond, l'autre brun. Ça semble les exciter à fond de conduire d'un océan à l'autre. C'est à peine s'ils tiennent sur leur bancs. Y a des trucs qui traînent partout, rien de pas prévisible : restes de malbouffe et autre junk. Ça schlingue un peu, mais c'est pas Jean, cette fois, c'est le ramassis de mecs au grand complet, doublé du sent-bon en forme de pin-up et, pour masquer le tout, ils fument. Enfin, ils vont à North Bay, ça nous arrange bien.

J'oubliais, ils parlent français, nos camionneurs, quoiqu'ils nous l'aient dit en anglais I thought : The wind et comme s'ils étaient victimes d'une must be a stupid song, maladie honteuse. Au début, ils causaient but at least, it plays pas mal avec Jean. Ils avaient l'air de croire with the air. que je comprenais que dalle à leurs questions indiscretes. Ça a dû leur prendre une heure pour saisir que je devais tout traduire pour Jean-Couillon, qui parle à peine anglais. Mon Couillon leur répondait sans gêne. Heureusement, son jargon de franglophone rafistolé est tellement inintelligible qu'ils ont fini par abandonner. Ils s'en prennent maintenant à leur radio. Ils placotent avec deux autres camionneux, des amis à eux, qui nous suivent à quelque deux

kilomètres près.

Nous, on reste là, assis derrière. J'écoute des fragments de leur conversation. Leur voix est enterrée sous le bruit du géant qui nous a avalés. On est engloutis, mais on avance. Tout baigne !

\*\*\*

Je vogue d'un côté à l'autre du lit. Évidemment, ça m'échappe, le mouvement. Je suis un véritable ballonnement d'estomac. L'arrière habitable du camion est une petite pièce, genre garçonnière, ne comportant, pour tout dire, qu'un lit où on se ballotte, le Couillon et moi. Le lit est recouvert d'une couverture de laine piquante et hideuse qui sent la serveuse à gogo des truck stop, le sperme et la sueur. Froid ou pas, j'essaie de garder mes distances, mais à ballonner comme ça, je peux pas toujours éviter... j'ai du mal à n'y garder que le bout de mes fesses.

Les mecs arrêtent l'engin pour la troisième fois en une heure. C'est leur truc, ils s'arrêtent, pissent et repartent : un arbre, une clôture, une dépouille de rat musqué, tout est prétexte au déluge. Mon Couillon s'est joint à l'équipe, quel trio ! Une fois le decrescendo terminé, ils remettent leur virilité à l'endroit où ils l'ont trouvée et reviennent. Des plans pour que mon Couillon me fasse le coup tout au long de notre ruée vers l'Ouest. Enfin, ça rigole de la démonstration, ils se bousculent un peu, escaladent la paroi et c'est reparti !

Une demi-heure plus tard, à mon tour d'avoir envie de pisser. Les mecs me montrent tous les repères où ils ont fait valoir leur droit de possession de la terre. Chaque fois, je secoue la tête. Aucune envie de pisser à découvert. Ils se taperaient sur les cuisses que je puisse pas pisser debout. C'est ça le complexe (enfin, l'envie) du pénis ! Et puis quoi encore, y a pas de papier, je ne vais quand même pas me branler les fesses ou me frotter sur le gazon jusqu'à pouvoir remonter mon pantalon. Je les vois déjà se rouler par terre. Ils m'incitent quand même, mais rien à faire, j'imagine que ça leur plairait bien, au fond.

Tout à coup, j'entrevois une porte de sortie. « McAtrocités ». Suffit de les amadouer un peu avec leur dépendance aux aliments usinés et ça y est, on parlera plus de fantasme d'accroupissement. À entendre le concerto à trois estomacs, je ne crois pas qu'ils se feront prier longuement à la perspective de pouvoir se goinfrer. Ce sera tout un spectacle.

\*\*\*

Quand on s'arrête enfin, y a un bon moment que je peux plus penser à autre chose qu'aux vingt litres d'urine qui m'éclatent la panse. C'est tout mon corps qui s'est mis à ressembler à une quantité phénoménale de liquide dans un sac en plastique trop petit. J'ai des crampes comme si je m'étais foutu un blender dans la vessie et que mes organes jutaient le sang de partout sans que ça puisse sortir nulle part. Avec tout ce surplus de

liquide, je fais plutôt gibelotte sur le coin du lit. Au moins, plus moyen de me faire girouetter d'un côté à l'autre, parce que, vraiment, je peux plus bouger : j'ai figé jell-o. Chaque spasme, chaque mouvement représente un risque de crevaison.

Les mecs débarquent, synchrones, d'un bond. M'interpellent. Bon, je me lance aussi. Après tout, les toilettes, dans mon cas, c'est la terre promise. Une sorte de moment crucial. Et puis, les mecs sont pressés, ils ont hâte de se la farcir, leur presque nourriture. Ils vont tout prendre pour apporter, pas que ça à faire et que ça grouille. Alors, moi et mon envie toute féminine, on n'a qu'à faire ça dans les délais. Mais j'en sors, du camion, à la portière que je coince. C'est le gouffre jusqu'en bas et si je saute, c'est la flotte assurée ! Les mecs me regardent, me lancent des : « Vas-y, allez, viens » à l'unisson. Il ne font pas très compatissants dans le genre, mais, tout de même, ça sent l'encouragement. J'hésite... il doit bien y avoir moyen de... « Vas-y ! » (Ils s'impatientent.) Je me tortille un peu plus. Tout tremble, le monstre, il est encore en marche à décharger inutilement ses gaz intestinaux au gré de l'atmosphère. « Vas-y donc ! » Bon, quand il faut... Dès la première marche, ouf ! C'est le choc de la position verticale, je crampe. « Saute ! » J'y arrive, un instant, une autre marche, pas de panique, encore une autre et le sol.

Je ne peux pas dire que je marche tout à fait, et pas bien droite, mais j'avance et m'y rends. Bon, j'y vais lentement aussi, c'est que je veux pas en perdre une goutte. Et puis, les jambes croisées, marcher, c'est l'art

de confondre la bienséance et le progrès. Je sais, y a de quoi rire : tout un drame pour une simple envie de pisser. Cependant, c'est là que je conclus qu'il y a une différence très marxiste entre ceux qui ont vécu grassement dans l'abondance des toilettes et ceux chez qui la prédominance d'un besoin primaire ramène à une sorte de tension originelle, qui les empêche de s'accomplir en tant qu'être humain. L'insupportable désir, l'envie dans son sens le plus biologique, pousse systématiquement l'existant vers des frustrations élémentaires : luttes de classes, inégalités sexuelles et quoi encore ? Toujours est-il que, la toilette, à ce moment précis de mon existence où je croyais ne plus pouvoir tenir le coup, non sans avoir la force de l'exprimer et d'espérer pour le mieux, c'est la véritable jouissance, voire de la luxure.

Je passe les détails. Mais, en somme, je me contente d'uriner par spasme et sporadiquement, jusqu'à ce que, à force de crampes, je vienne à bout de mes vingt litres de toxines. Une coulée d'éternité ruisselle entre mes jambes dans un mouvement tout feng shui et dans ce léger son caractéristique des fontaines zen. Joie. Mais j'ai dit que je passerais sur les détails, alors je reprends à la sortie... les mecs sont déjà dans le camion, de retour au centre du monstre, ils se vautrent dans leur trios. Ça ronfle comme le fouillis de cochons qui se goinfrent sur un cadavre dans le film de Pasolini. Ouais, les porciles, ils sont tous là, à renâcler du nez, de toute beauté !

Mon Couillon, il a de la mayonnaise tout le tour de la bouche, ça lui

fend le sourire jusqu'aux oreilles tel un joker du condiment. D'ailleurs, ils ont tous l'air bien gras de la face. Charmant ! Hamburger sur hamburger, ils tiennent le rythme, on croirait qu'ils dansent dans un genre tout postmoderne. Ça grogne, mastique, attrape une bouffée d'air et ça continue... Mouvement expressif de la glotonnerie. Ils s'étouffent ? Mais non, ils avalent, m'en offrent un peu, une frite, quelque chose... mais... non, merci, j'y arriverais pas. Sans chichi, sans prière, ils engloutissent tous trois, en moins de deux, ce qu'il reste de déchets sur leur vaisselle jetable, s'essuient avec leurs bras et on repart.

Jean-Couillon se retourne vers moi avec son air coupable et piteux et, sur un ton suppliant que je ne lui connaissais pas, me demande :

– Dis, Chri, tu le diras à personne, hein ?

J'oserais jamais... Il a ses convictions, mon Couillon. Pas de quoi revenir là-dessus. Un militant de première. Mais l'intégrité fait pas le poids devant les bas instincts. Moi d'abord, j'y crois pas beaucoup aux convictions en général. Le monde se porterait mieux s'il y en avait moins, de patenteux de convictions. Les -ismes sociaux, les religions, le choc des civilisations, la science, Internet, les tsunamis : le savoir pleut de partout et tout socratique, le savoir. Or, suffit de les écouter un peu, les gens, pour saisir l'écart entre eux et leurs convictions. Y a un abîme, un trou énorme. Les beaux discours, vision mondiale, le FMI, les journaux alternatifs qui gueulent que le tiers-monde crève de tous bords, tous côtés, ça génère des

émotions, mais ça empêche personne d'acheter des bananes comme des pilleurs macroéconomiques. Je fais la morale à personne, n'empêche que, la source de l'état névrotique, c'est bien les convictions.

\*\*\*

Tout compte fait, c'est pas si mal ici. On s'y fait. Ça fait cocon sur la route, escargot en cavale, un peu au-dessus du chemin et tout... Ouais, escargot, c'est vite dit... le compteur, il indique qu'on roule à bonne vitesse, mais l'impression y est pas. C'est le recul, par rapport à la route, qui fait l'effet de stagnation. Et puis, sur une carte, on fait pichenotte, pas de quoi réveiller un grain de sable ! La position dans l'espace, le déplacement, c'est pas plus que de l'impression.

On arrive en même temps que le coucher du soleil à North Bay. Il s'aplatit, le soleil, sur le fond du décor. Les couleurs fausse couche, bien engluées dans les nuages, pissent le sang sur le ciel. On croirait qu'une dimension a foutu le camp et que tout dégringole. Ça paraît long, comme ça, l'état crépusculaire, mais... encore là : simple impression ! Un croche-pied, un clignement de paupière et c'est fini, la nuit fait néant.

Ils rigolent un peu, nos camionneux, en entrant dans la ville. La fille en mini-jupe ras la touffe au coin de la rue va leur soutenir une érection jusqu'à ce qu'ils arrivent dans leur chez-eux. Ils sautillent sur leur banc, se peuvent plus, plus moyen de les retenir. Ils en ont des trous à leur culotte à

force d'érectionner. Heureusement, ils tiennent pas à nous faire de démonstrations. Trop hâte qu'ils ont de rentrer dans leur trou, à la maison. Alors, on débarque. Nos camionneux tapochent un peu sur l'épaule de Jean-Couillon. « Have fun tonight, dude » et on s'en va.

Dormir. J'ai encore la tête qui gigote comme si elle était restée dans le camion. Oui, dormir. N'importe où fera l'affaire pourvu qu'on ne marche pas trop longtemps. Il fait noir, on est encore humides et la petite odeur... Je serais pas surprise qu'il se remette à pleuvoir, et ce toute la nuit, histoire qu'on continue à fermenter dans notre jus.

J'ai la nausée juste à imaginer dormir sous la même tente que Jean-Couillon. Il suinte de partout, je risquerais l'asphyxie. Donc, question scène de baise, je lui conseille pas de s'essayer, je passe mon tour pour ce soir.

\*\*\*

Au matin, le soleil nous réveille, il se lève avec nous, le soleil. J'ai la tête fendue en quatre par la chaleur et la moitié des cheveux dans la bouche. J'essaie de repousser mes cheveux vers l'arrière, mais, comme ils ont eu la nuit pour s'agglutiner, ils refusent net. Bah... c'est pas si grave, je serai une vraie néo-hippie-postgrano-métamilitante quand je les aurai plantés, mes arbres, au BiCi et que mes cheveux seront tout métamorphosés dread locks. J'aurai vraiment l'impression de la vivre, la symbiose avec la nature, quand y aura autant de bestioles au mètre carré de ma tignasse qu'au sol.

Le tsszitte du zipper de la tente fait écho au glapisement de la Transcanadienne. Hier, on s'est déniché un sous-bois où se terrer un peu. Ça nous a pas empêchés de nous trémousser toute la nuit sur la vibration de la route. Reposant comme un lit vibromasseur de motel cheap ! La tente du Couillon est auréolée de vapeurs rosâtres, il a pas dû cesser de transpirer de la nuit. Il dort encore, je l'entends au flegme de sa respiration. Je dois me trouver un trou où pisser.

Adossée à un arbre, j'ai les chutes du Niagara qui se drainent entre mes jambes. La tension dans la posture me fait trembler... moment plutôt humiliant, j'ai aucun contrôle sur le jet. Merde ! J'en ai plein les souliers, une mare jusqu'aux chevilles. Je capitule ! Reste plus qu'à me tortiller le derrière, dessiner des cercles, je sais pas. Faudrait que j'apprenne à pisser debout. Ça se fait, la jupe sans sous-vêtement, ça simplifie tout.

Enfin, je reviens, pas trop fière, à ma tente. Mon Couillon m'attend. Tout peinard, il a déjà paqueté ses affaires au grand complet. Il pisso, en se tenant à peine le bout du gland, sur un tronc d'arbre. Il écrit son nom, puis le mien, bien précisément, au jet. Vise les maringouins, n'en loupe aucun. Rempoche le tout. Le mâle dominant s'approche de moi, souriant de partout. Je devrais être contente pour lui, ça, il l'a marqué, son territoire, et pour moi, puisqu'il m'a choisie : femme d'entre les femmes. Quelle chance ! Lui et sa semence, pas récessive du tout, que du dominant, ses gènes. Joie.

J'ai droit au bisou rapide. Il veut que je rembobine mes trucs au plus sacrant. Il en veut plus d'autoroute, toujours plus et maintenant ! Mais j'ai le cerveau qui suinte, un mal de bloc pas possible. Je suis trop lente... il me jette des regards exaspérés. Y en a marre de sa tronche qui bronche pas pour m'aider. Je soupire, qu'il y aille croupir sur son bord d'autoroute. Il reste là et son regard aussi, braqué sur mon cul, son regard.

Faire entrer mon sleeping bag dans l'enveloppe prévue à cet effet constitue en soi une bataille quotidienne. Pas ma faute s'ils l'ont faite trop petite, l'enveloppe... bon... après quatorze culbutes, tout est remballé, sauf le putain de sac de couchage. Je tapoche dessus, entre un pied dans l'enveloppe, fais un triple salto et trois sauts périlleux. L'autre me jette un de ses regards suspects. Rien à faire, ça rentre pas. Je m'assois dessus, saute, fais de la télépathie, du mind control, des menaces, de la propagande... non... rien à faire! Il peut bien rire, le Couillon, ça m'aide pas plus. J'éventre mon sac et y fous, du mieux que je peux, le reste du machin.

Ça y est, c'est reparti, la terre qui se dandine et le monoxyde de carbone.

\*\*\*

À suivre. Prochain épisode.



C'est Pépé et ses mamies en cavale qui nous attrapent sur la route. Ils vont à Sault Sainte Marie. Ça nous plaît bien, à nous. En prime : Jean et moi, on aura pas à se battre pour qui s'assoit devant et fait mine d'y trouver quelque chose d'intéressant à leur vie. Ils sont entassés, tous trois compacts, sur le siège avant.

Pépé, il nous emmerde pas, il cause avec ses mamies, leur tripote les bourrelets, taquin le Pépé ; elles, elles font les coquines et ça postillonne en chœur à propos de bingo ou de je ne sais trop... Ça rit, ça jappe. Le chien qui jappe. Une sorte de Lhasa Apso, version miniature, qui se cramponne la tête dans le trou de la fenêtre. Avec le vent, sa bave s'agglomère à l'arrière. Du joli. Biquette qu'il s'appelle.

— You mean... like a goat, que je leur demande.

Pépé s'offusque : « No, Beckett ! » qu'il me dit. Je vois. C'est Beckett qui doit se retourner dans sa tombe quand le summum de l'absurde, c'est la boule de poil baveuse qui jonche les genoux de la mamie auburn. Mais bon, ça roule et au poil. Le vent, la musique troisième âge version anglo, la boule à mites qui fermente dans les narines, les banquettes en cuir bourgogne : on se croirait dans un colloque pour la pétanque libre.

Mon Couillon et Beckett, ils s'échangent des regards obliques, se montrent subtilement les dents. Ils osent pas grogner, pas de temps à perdre avec les chichis, ils ont bien mieux à faire à se planquer la tête dehors, à se faire valser les oreilles. Faudrait pas qu'y en ait un des deux qui se taille un coup de vent que l'autre aurait loupé.

J'ai les bras collés au siège de la vieille bagnole, me sens plutôt omelette et j'ai les fesses qui transpirent. Le haut de mon corps bouge en style marmelade libre, mais je décolle plus du postérieur. Beckett nous fait l'honneur de sa présence, il renifle mon Couillon qui lui rend la pareille. On jurerait qu'ils se communiquent pendant que je crame.

Soleil, chaleur, de quoi faire de la vieille Ford une carcasse de four crématoire. L'eau me sort par tous les pores, j'ai les organes au point d'ébullition ; pourtant, dans ma gorge, c'est le vide total, le grand désert du Thar.

– Jean, tu crèves pas de soif, toi ?

Il secoue la tête. Il pense que je me plains, pire, que je la projette, ma plainte, sur lui, ma plainte. Le pauvre chou me traite de fille à papa. Quel con, j'ai pas connu mon paternel, j'en ai pas de père. Roulement d'yeux, croisement de bras, il aime pas la projection. Il fait le héros, comme ça, quand je lui demande pas, le Couillon; mais vaut mieux pas que je transpire un minimum de détresse, parce que la tour, il aura pas envie d'y grimper.

Pépé, mine empathique, nous regarde via le rétroviseur, je lui dis que je suis en train de me dessécher comme une morue sur les rives de la Gaspésie et lui demande si on peut s'arrêter à la prochaine station-service.

— Sure, sweetie. Anyway, the next service station is in Sault Sainte Marie and that's where we're going.

Quelle coïncidence ! Trop beau pour être vrai. Pépé veut juste pas s'arrêter. On vient de passer Elliot Lake. Il me fera pas croire qu'on en croquera pas d'autres, des petites villes bidon, sur le chemin du lac Huron. Des petites villes de rien du tout où la populace s'emmerde entre les arbres et les mouches à cheval. C'est pas qu'y en a pas de service station, c'est que notre Pépé, il y tient pas à quitter sa Transcanadienne. Les pancartes, elles s'arrêtent pas, elles se suivent. Les Honte-à-rien, ils les affichent dans les deux langues officielles leurs sous-villes, qu'on y croie à leur confédération parce qu'on peut se perdre en français dans le fin fond de l'Ontario régional. Ils mettent aussi le nombre d'habitants sur leurs affiches, à côté du nom de la ville, mais who cares qu'y ait deux cent cinq habitants à Fort Machin Ontario, si y a même pas de service station.

\*\*\*

On va devoir s'arrêter tout de même. C'est que le Beckett, il s'est fait prendre dans un coup de vent, il est tout aplati dans la vitre arrière de la voiture. Tête première, le bout du museau collé aux poils de ses oreilles, plutôt renfoncé le museau. Un trou énorme, sa gueule; non, pas tout à fait

un trou : un nombril de visage. Il respire fort, très fort, spasmodiquement, et crache sa bave par les narines.

Fallait le voir s'affaler dans la vitre et puis descendre doucement comme une coulée de ketchup. La gueule grande ouverte, étampée dans le bas de la vitre, Beckett gît et se lèche le pourtour des babines... sonné qu'il est, il geint... Les mamies crient : « Biquette ! Biquette ! » Des petites secousses stridentes... leur Biquette chérie, le chien-chien à maman... qu'elles ont eu peur ! « Biquette, ne fais plus jamais ça à tes mamies d'amour ! » On s'inquiète, l'examine, le tourne, upside down, qu'on soit sûr qu'il a rien, le Beckett en sucre d'orge. Pépé lui enfonce un doigt dans l'anus, allons savoir pourquoi ! Puis, direction service station parce que, après tout, le sang, ça tache.

C'est le branle-bas de combat. Les mamies s'en peuvent plus de petits mots d'amour, d'inquiétudes, de cajoleries. Beckett est strangulé par une surdose de kitsch instantanée. Pépé grogne en cherchant la sortie la plus proche. Beckett halète, aboie, chigne, bave, hurle, grommelle, gratte, bave, éternue, gigote, agonise et bave encore. Jean se remet la tête dehors en reconnaissance : il fait mine de chercher une sortie lui aussi. Au fond, ce qui lui plaît bien, c'est le vent qui lui troue une joue et lui gonfle l'autre. Le reste, il s'en fout. De plus, il semble suspect dans cette histoire. Enfin, moi, je transpire. La banquette est une paroi osmotique qui me suce par la peau.

Ça y est, Pépé trouve sa sortie. Il tourne si solidement que tout le monde se retrouve empilé, les uns sur les autres, dans un beau gâchis de chair et de poils. Moi, j'ai pas bronché, j'ai les fesses engluées de mon côté, pas moyen de rejoindre l'orgie de corps.

Je me demande bien par quel orgueil l'homme a apprivoisé le chien. Va pour garder les troupeaux ou aller à la chasse, mais la seule chose utile que Beckett pourrait faire, c'est se rouler dans un sceau d'eau avec un bâton dans le cul. Et qu'est-ce qu'ils foutaient dans la nature, les ancêtres de Beckett. C'est le genre de chien plutôt mal foutu pour dealer avec la notion de sauvagerie. En fait, l'existence de Beckett, en tant que chien, n'est justifiable qu'en sa qualité de phénomène esthétique. Il donne dans le sublime, Beckett, il catharsise à lui tout seul toute la laideur et l'absurdité de la condition domestique.

Service station. Pépé s'arrête. Les mamies se rallient : elles croient bon de lui faire la respiration artificielle au magma canin. Jean sort se dégourdir un peu. Je voudrais bien faire de même, mais la banquette m'a avalée. Pas moyen de me décrocher de la mâchoire de cuir. Je m'agrippe au dossier du siège avant et tire de toutes mes forces : ssssmtt... ssssmtt... tire encore... ssssmtt... plus fort, rien à faire. Plus je force, plus je transpire, et plus je transpire, plus la banquette me boit. C'est un véritable cercle vicieux. La bagnole se gave, moi, je cherche n'importe quoi qui pourrait me servir de levier, trouve un squeegee, essaie de décoller mes cuisses une par une. Sssspoutt. La première recolte pendant que je décolle la deuxième. Y

en a marre ! Épuisée, j'arrive enfin à me sortir de là, mais avec soixante-quinze pour cent de mes réserves d'eau en moins. Toute ma cellulite y est restée, bien imprimée sur la banquette. Bien fait pour elle !

Pépé nettoie les dégâts. Il s'est trouvé des débarbouillettes à fesses de bébé à la service station. Je me fais une joie d'y aller, d'ailleurs, et d'y rafler trois, quatre bouteilles d'eau, que je tiens le coup jusqu'à Sault Sainte Marie.



Le reste du trajet se fait dans un silence hébété. Fini les Odes à Beckett, prononcé Biquette. Plus personne ose parler, ne sachant pas trop si on lui répondra ou non. On se renfrogne tous un peu. Seul Beckett a la gueule grande ouverte, histoire de se faire aérer la glue de langue.

Un climat d'église règne. L'odeur, même, est de plus en plus ecclésiastique. Avec ce soleil barbecue, on chauffe comme dans un encensoir. Je m'attends à un requiem, quelque chose, mais plus rien ne se passe. Tout est silence et recueillement jusqu'à ce qu'on arrive à Sault Sainte Marie.

Arrivés là, c'est le grand débarquement ! Les mamies nous font des câlins, « le joli couple », brandissent leurs mouchoirs, « qu'ils sont mignons », nous bourrent les poches de sucre à la crème, « qu'ils sont jeunes », et snif...

et snif... Pépé attend. Les mamies nous tapissent encore de quelques becs en papillon et d' « au revoir » larmoyants.

- Take care of your Biquette, que je lance en ultimatum.
- Beckett, me répond encore Pépé.
- As you wish.

On y croirait pas à l'histoire de la Biquette que je me dis. Maintenant qu'on y est plus. Maintenant qu'on squatte le bord d'un des Grands Lacs. Y a comme un trou quand on quitte l'événement, qu'on entre dans le récit. C'est subjectif, l'après coup ; soi-même, on y croit plus trop.

\*\*\*

« Écart », « trou », « béance » sont des mots fascinants. Ils me font penser au point, dans la mesure où ce n'est pas le point final.

\*\*\*

L'autoroute grésille. Piouch. Partout, du goudron en chaleur brouille l'air. Il fait clair, extrêmement clair, mais l'atmosphère est opaque. Le temps s'est comprimé comme une immense cloque sur le paysage. Et le soleil, ce soleil qui nous pisse dessus de part en part.

Jean-Couillon n'aime pas me voir assise. Il en a marre d'être assis. Il veut dodeliner des fesses, se dégourdir, sniffer du territoire. Marcher ou

non, ça m'indiffère un peu. Alors, on se met en route. Lui qui se dandine joyeusement à côté de moi, moi qui lambine, un peu exaspérée par le poids de mon sac. Il sent viril, mon Couillon, le mâle américain à la conquête de l'Ouest sauvage... à pied. Il vogue vers la Nature, dirige le troupeau vers tous les dangers, sans crainte : il en sortira toujours vainqueur des dangers, évidemment. À le voir se trimbaler comme ça, on croirait qu'il nous en reste pour deux cent vingt pages de péripéties.

Mes pieds n'avancent pas : ils s'effondrent et restent collés à l'asphalte qui transpire, suinte le goudron chaud et collant. Le décor dégouline. L'air moelleux me reste gommé dans les poumons. Y a une ou deux bagnoles à l'heure qui se frottent sur l'horizon. De temps en temps, y en a une qui va jusqu'à nous faire du vent.

Ça a l'air de rien, ici, c'est nulle part. Des rangées de façades de maisons coulées dans le gris ou autre pastel indéfinissable. Genre banlieue moderne. L'atrocité d'un quotidien à peine vécu flagelle les fenêtres. D'un gazon à l'autre : même verdure, même rase-mottes, même système d'arrosage, même barbecue, même chien qui beugle comme un con au bout de sa chaîne, au bout de son minable carré limitrophe à un autre semblable. Le chien, gardien de prison, qui veille sur les terreurs nocturnes : la peur, l'ennui, le chez-soi, l'emmerde de toute une vie, le terrorisme... des émotions pas vécues, celles que les mass medias fabriquent, que tout rentre dans l'ordre, que tout soit propice à son milieu. Le massacre inconscient où chacun remise sa contingence dans le

cabanon ; où la vie matérielle, la piscine et la tondeuse noient le minimum nécessaire à se construire une identité. Ça me rappelle mon enfance, celle de la postréalisation de l'american dream de maman. Je vais pas faire de récit oedipien, mais ça m'inflige un demi-sourire.

Je suis étourdie... l'air, je le respire pas, je l'avale. Mon Couillon aussi il commence à s'écraser. Il traîne de la patte derrière moi, moins fringant tout à coup. Ça doit bien faire quarante-cinq minutes qu'on déambule avec nos sacs de quatre-vingt-dix livres. Du coup, il la trouve moins géniale son idée de marcher. Il y voit plus trop d'intérêt. Moi non plus, d'ailleurs, qu'on ait marché ou pas, la distance se serait franchie d'une manière ou d'une autre. On aurait très bien pu jeter nos sacs par terre et danser autour. Du pareil au même, s'il lui fallait que bouger.

Si je m'arrête, le Couillon va dire que je peux pas m'empêcher de le critiquer et que j'ai une abominable tendance à l'oisiveté. Il semble pas vouloir admettre l'absurdité de cette marche entre deux points indéfinis. C'est humain d'être fondamentalement paresseux, et paradoxalement, de nier la futilité de ses efforts quotidiens. Je lui reproche pas, chacun a besoin de se constituer un plan de consistance. Au fond, il aimerait bien que je m'arrête, m'apostropher avec mon sens insatiable du chialage, mais mon déni commence à l'essouffler. Il hésite. Il sait pas trop comment s'arrêter, dire qu'il a eu tort, se justifier, clamer l'insignifiance de son action. Ça le gêne. Il a de l'orgueil, mon Couillon.

Vu la simplicité de la chose, le voir cogiter, comme ça, pour si peu, ça m'amuse. Je veux bien y jouer, à son jeu. Je constate. Cependant, l'absence d'un flot constant de véhicules risque d'entretenir notre duel.

– T'aurais pas un peu d'eau ? Qu'il finit par me demander.

Ça y est. Il l'a trouvé son excuse. Je lui fais signe que oui, tout sourire, j'en ai. Il dépose son sac, mine de rien. Engouffre l'eau, la bouche grande ouverte, la bouteille inclinée, le cul en l'air, la bouteille, et sa langue qui se fait aller sous le jet. Il sirote, lèche, aspire, suce. Il fait tout pour signifier l'assoiffé de première. À croire qu'il a jamais rien bu de sa vie, qu'il sort du désert, l'eau lui déborde de la tronche. Il s'étouffe, reprend son souffle entre deux gorgées... toussote... Il transpire de partout, ça fait des flaques autour de ses pieds. Il se rend pas compte de la perche qu'il me tend !

– T'as l'air crevé, mon mignon !

En moins d'une, il se relève. Lui ? Pas fatigué du tout, voyons ! Juste soif un peu. Il a mordu. Je ravale du mieux que je peux mon envie de rire pendant qu'il tire péniblement son sac jusqu'à son genou et l'envoie valser sur ses épaules. On a l'esprit de compétition.

\*\*\*

Je sais pas comment ce moment a fini par arriver, mais on s'est assis. Plantés là, comme ça, dans la gravelle, y a pas grand-chose à regarder. On n'a pas vu de maisons depuis un moment. Juste des gros sapins, des champs délabrés, des fils électriques qui tanguent au-dessus de la route. Où qu'on regarde : toujours cette espèce de gris qui bouillonne et couvre le décor d'une intimité pâteuse. Le Couillon a sucé, jusqu'à la moelle, ma bouteille d'eau; si bien que le plastique est maintenant troué et tordu. On n'a plus d'eau, on est à Nulle-Part City... ouais... ça a son cachet.

Devant moi, une sorte de façade, de l'autre côté de la route : bloc de terre surélevée en butte, avec des conifères chandelles-à-gâteau qui décoorent le dessus. Joli. Derrière moi, la même série, toujours : accotement, fossé, arbres (parure ou pas)...

Je devrais peut-être en profiter, du paysage continental humide ; après, ce sera une infinité de kilomètres de plaine. Des plaines au début de l'été... plutôt dire plusieurs milliers de tonnes de bouette délimitées en carrés privés... Y a pas un parallélisme avec la banlieue morbide ? On a beau réduire l'espace de vie, ça nous empêche pas de délimiter notre existence à coup d'angles droits.

La route, elle est morte. On entend un bourdonnement, mais ça vient des moustiques. Les moustiques, ils sortent de nulle part, à se demander qu'est-ce qu'ils bouffent, les moustiques, le reste du temps... C'est pas un endroit où pullule la biodiversité. Être un orignal, je ne

m'installerais pas ici. Mais c'est pas, non plus, un endroit à humains... Y a que des champs, en somme, et quelques arbres. Un endroit pas habitable, il existe que pour la consommation. Le reste est désert. Un désert fendu par une ligne de béton gris.

À découvert, comme ça, les bras commencent à me chauffer. Ma peau se gave de soleil, sans que je puisse intervenir. Mon Couillon, il voulait pas que j'apporte de la crème solaire : trop lourd pour rien, qu'il disait, une fois que tu auras bronzé un peu, t'en auras plus besoin, on ne va pas s'embarrasser de cosméto pour filles attardées, qu'il ajoutait. Il m'accuse d'être une petite nature, me prend par l'orgueil, mais il comprend pas, mon Couillon, que c'est pas ma faute si j'ai une pigmentation de blonde, que je bronze pas, moi, je crame !

J'aurais pas dû l'écouter, son blabla sur le poids inutile, lui, il marche inutilement pendant trois heures. C'est pas cent grammes de plus qui m'auraient achevée. J'ai l'impression que le soleil me frappe avec une barre de fer chaud. Je veux me lever, mais la nausée me prend, le sol grésille, je suis pas foutue de mettre un pied en territoire stable, le bordel, tout a l'air de gigner. Ravale, que je me dis en constatant que j'ai les yeux pleins d'eau. Vas-y... ravale. Je veux pas qu'il me voie dans cet état, il va encore dire que je me plains.

C'est à coups de grandes respirations que je fouille dans mon sac, trouve un paréo et m'enroule dedans. Ça devrait couper un peu les rayons.

Jean-Couillon me regarde sans broncher pendant que je m'obstine avec ma gorge pour avaler le motton. Il le voit bien que ma peau a tourné au rouge incendie, que le paréo a fait tschich à son contact. Mais il dit rien.

J'ai les yeux fermés quand un autre camionneur s'arrête à notre niveau. Je pouvais plus regarder le paysage carrousel. En me levant, je tombe devant moi, pas moyen de tenir sur mes jambes, j'ai l'estomac dans la gorge. Jean monte son sac, revient chercher le mien, mais me laisse monter. Le tout se déroule dans une sorte de silence coupable, il ose plus dire un mot. La culpabilité ne se dit pas, entre nous. Je le savais pas.

\*\*\*

Le Couillon, il a du sentir que le vieux gâteux, il causerait sans relâche. Il s'est assis derrière, il écoute la respiration du camion, mais le vieux, il ne l'entend pas. C'est moi qui me tape les « hum... hum... » quand j'ai le temps d'en placer un.

La vitesse, tout fout le camp, je vois rien, ou presque... de la brume qui tournoie. J'ai la vision qui se déconstruit, les objets deviennent des particules, défigurés les objets, pas de point fixe.

Et le vieux qui soliloque, anglo qu'il parle. Les sons se détachent, ne forment aucun plan de cohérence. Mais qu'est-ce que tout ce charabia est consistant ! Il me colle dans le fond de la cervelle. Quel accent ! Mais d'où il

vient, ce con ? Je vais vomir... non, je vomis jamais, c'est mon handicap. Si je ne me fous pas un doigt au fond de la gorge, j'en reste au stade des nausées qui ne dégoisent pas. Je sens mes yeux faire des trois cent soixante degrés autour de leur orbite. Zéro concentration, mais qu'est-ce qu'il dit ? Il me demande quelque chose.

– Wéer youn gaillezes gohin ?

Quoi ? No lo sé. Je parle pas zoulou. Il prononce pas, il régurgite. Non, mais j'y comprends que dalle. Sa voix, elle lui sort par les narines ou quoi ? C'est quoi cette merde ? Ça peut pas être si compliqué. « Hum... hum... » ça lui va pas ? Non, ça lui va pas. Il est passé où mon mode automatic english, je suis bilingue ou pas ? Vraiment, j'ai de la marmelade plein le crâne et je trouve rien de mieux à faire que de fixer son nez qui palpite.

Après l'avoir fait répéter dix fois, lentement, articule, à l'envers, m'être découragée trop souvent, je lui fais écrire. Il veut savoir où on s'en va. Aussi loin qu'il peut nous amener. Pas suffisant, il veut savoir notre « faynal destanaychôn ».

– BiCi, que je lui dis.

Il est content, il repart la cassette, son monologue à lui, qu'il sait mieux que jamais être le seul à comprendre. Pas grave. Ça semble pas

l'embêter. Moi, je suis safe, il m'emmerdera plus... peut-être. Au moins, je m'en suis tirée. Quand même, je n'ai pas tellement d'autres choix que de l'écouter. Blabla, blabla, blablabla. C'est interminable. Je capte un mot ici et là, pas de quoi organiser une syntaxe. Mon cervelet s'amuse, gigote, joue à saute-mouton avec l'hypothalamus. Y a de la joie.

Je reviens au vieux, de quoi il parle ? Les jeunes... ceux qui vont travailler loin du bercail... qu'il les embarque, lui, le vieil emmerdeur... des jeunes comme nous, y en a des masses... blabla. Lui, des States qu'il vient. Je me sens pas bien du tout. Les couleurs se matent, la lumière oscille, les choses s'emboîtent. Je tremble et transpire en même temps. Plus mon corps est moite, plus je frissonne.

– Jean ? T'as froid ?

Il comprend pas. Mon banc ballotte comme si la suspension y avait été fixée. J'ai peur de me retourner, ça bouge tellement que je pourrais me retrouver, les quatre fers en l'air, entre les deux bancs. Le sens de la gravité m'échappe, c'est moi qui flotte ou tout le réel qui fout le camp ?

– Jean ? T'as froid ?

– Pantoute, on étouffe, qu'il me répond.

– Thautte youn weure austrayliéns, bot youware frénch canaydiéns !

Faudrait m'expliquer qu'est-ce qu'une Australienne viendrait faire dans le fin fond du creux de l'Ontario pastoral. Et puis, je suis rouge

écrevisse trop cuite, pas bronzée du tout ! Si je vivais en permanence sous un soleil désertique, j'aurais pas cet air de cramée. Avec les cloques qui me poussent partout, j'ai même une ressemblance avec les saucisses flambées. Je savais pas, non plus, que mon accent faisait dundee.

– Wéer ar hiou from ?

– Montreal, kind of.

Et c'est reparti : l'Américain, il veut, lui aussi, savoir pourquoi est-ce que le Québec, il veut se séparer de son Joyeux Canada. Ils veulent tous savoir, ils comprennent pas... Le Canada, le meilleur des pays possibles : pouquoi, pouquoi, pouquoi ? Ils ont pas la notion, pas de culpabilité, ils reconnaissent pas la volonté de puissance : l'assimilation. Après tout, on les a bien génocidés ensemble, les Amérindiens. Et puis, au moment des regrets, on les a encabanés sur des réserves, genre de zoo anthropologique, ensemble aussi. Ensemble, oui, oui, peinarads et grégaires. Alors, c'est quoi la guéguerre interne, la gastroentérite canadoquébécoise ? Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi, de la séparation ? Souverainiste, séparatiste, indépendantiste, autonomiste, nationaliste, et cætera, amenez-en des variations sur un même thème ! Et puis, comme s'il y en avait pas assez, des frontières, pour se départager des lopins de planète ? Comme si on ne pouvait pas assumer la différence sans se barricader dans des recoins délimités xénophobiques ? On parlerait-tu mieux français avec des taxes de douane ? On aurait-tu plus de culture avec une carte de citoyenneté québécoise ? On serait-tu plus cathos si on avait notre propre monnaie ? Notre identité nationale, elle serait plus canon avec un passeport made in

Kwébec ? Je sais pas. Je sais juste pas où j'ai bien pu foutre ma position sur la Question, avec une majuscule, s'il-vous-plaît. En tout cas, les Honte-à-rien auraient plus à afficher bilingue. Ils auraient pas, non plus, à se taper quelques cours de langue étrangère au cas où ils croiseraient cet animal au cri français en voie d'extinction, le Québécois futur emblème à cinq sous, pour pouvoir lui faire des phrases utiles comme : « le chat est sur le table. » Quant aux francophones, pour ce que ça change, on a beau nier : notre culture, elle est à demi anglo... Et puis, les anglos, ils nous entourent de partout, ils pullulent aux frontières comme la masse de nos hantises. Qu'on finisse assimilés comme des similis-US, c'est probable... une moitié d'Amérique bien homogénéisée dans la McWorld culture. Tous obèses, analphabètes, conservateurs, téléspectateurs de bullshit, amateurs de sports nationaux, empiffrés de kraft diner congelé, citoyens consommateurs, et cætera.

Du coup, moi, je sais jamais quoi leur répondre à ceux que ça les chicotent de savoir. Le vieux, je lui dis :

— Just some old fuck.

Mes réponses brèves le sustentent. Comme ça, il sait qu'il peut y aller à fond, parler, qu'il sera pas interrompu de sitôt. Lui, il croit qu'on devrait se séparer. Que la meilleure chose à faire, c'est encore de se travestir en un autre État des États qui s'unissent... et voilà qu'il fait aller son patriotisme américain entre ses deux lèvres et le mâche, le retourne,

en bave. Puissance et masturbation intellectuelle. Je crois que je peux faire des « hum... hum... » pour les trois prochaines heures. Il jubile tellement, il se rendra pas compte.

\*\*\*

Le spectacle de notre réversion à l'étranger a si bien recouvert le champ médiatique qu'on ne s'y retrouve plus. Nous ne nous accommodons pas nous-mêmes de notre identité, de notre culture, comment pourrions-nous demander aux autres de s'en accommoder ? Notre constitution identitaire, nous l'avons fondée sur la crainte de l'autre, l'autre incarnant l'assimilation, l'adversité, l'autre conquérant qui vient exterminer à la racine de notre chair les cellules atypiques de notre québécoisité. Au fond, n'est-ce pas nous-même qui nous faisons peur ?

\*\*\*

Le gigotement du camion me fascine. J'ai l'impression d'avoir été arrachée à la gravité, plus rien ne me colle au réel. Ça ballote au ralenti. Le paysage me fixe. Il s'accroche à mes yeux, puis disparaît pour qu'un autre, semblable, le remplace. Jean-Couillon, il ronfle derrière. Je ne le vois pas, mais je constate. Ce petit bruissement de rien du tout, caractéristique de son sommeil, camouflé par le mugissement du camion et le tintement des bouteilles qui traînent derrière.

À côté, l'Américain déblatère inlassablement. Sa vie, il me la crache comme ça au visage, il me crie qu'il a existé. C'est possible que, plus la mort gruge notre temps, plus notre propre insignifiance nous pèse : la disparition inévitable du soi, l'impossible existence de l'être singularisé dans le patrimoine de l'humanité. On se sent aléatoire comme si le fil du temps avait usé notre masse corporelle. Alors, on se sent devenir oublié et on hurle. On hurle qu'on a existé à tous ceux qui croisent notre route, même si cette route, elle s'effrite de part en part, qu'on y tient plus ou à peine. Mais le fait est que, la vie, la nôtre, elle n'intéresse personne, parce que chacun est cloîtré entre banalité et erreur, qu'on a bien assez de notre ego. On erre et faute d'agencements symboliques, on tente tant bien que mal de rafistoler les fragments de soi. Six milliards de pots cassés, ça fait beaucoup de poussières. En vain, l'existence est si peu probable.

J'ai la peau qui fait des vagues et mes esprits me tournent autour de la tête. Il me l'a dit, le vieux, où il nous emmenait ? Aucune idée. Il rit tout seul. Il se moque de Wawa. C'est quoi Wawa ? Une ville qu'il me dit en se tapant sur les cuisses.

Il semble que rien, dans sa vie, n'ait été plus marrant que Wawa. Comme un point sur la carte de son trajet perpétuel où, enfin, il peut se dégommer un de ses éclats de rire flegmatique et nasal. Un magma dionysiaque où son regard dévie vers l'extériorité, où la tragédie humaine s'esclaffe dans un éternel retour. Je lui souris, tout de même, plus amusée par le bonhomme lui-même que par sa ville mythique.

En fait, elle est plutôt triste, cette ville. On n'y entre pas, mais de loin, je vois. Ce qui le fait rire, le bonhomme, c'est pas tant Wawa que son affiche. Vingt-cinq habitants, ça vaut pas la peine de l'indiquer, ça démesure l'infiniment petit. Y a pas de quoi en faire toute une pancarte.

En réalité, j'imagine qu'elle s'endeuille d'année en année, Wawa. Que les jeunes s'évadent en exil urbain, qu'elle les vomit, ses jeunes, tant et si bien qu'ils verront pas la nécessité d'y revenir. Elle se démembre Wawa, rongée par le cancer. Et bientôt, tout ce qui en restera de vivant, ce sera le foyer où les vieux iront crever. Finalement, quand tout ce qu'il y restait d'humain bouffera les pissenlits par la racine, y aura plus que du vent pour faire claquer les portes.

Il a beau rire, tout ce que je vois, moi, c'est une image qui disparaît dans l'ennui, la solitude et la désolation. Un creux de paysage sans intérêt quelconque : lui, moi ou n'importe qui d'autre.

\*\*\*

Toujours au même point : le soleil lacère le ciel d'une journée qui n'en finit plus de pas finir, le Couillon qui roupille, l'autre assoiffé, qui boit au goulot de ses propres paroles, et moi avec ma tronche qui tourne comme les aiguilles d'un cadran détraqué.

Le puits sans fond à phonèmes passe plus de temps à braquer ses yeux sur moi qu'à regarder où il va. Son regard blanchâtre sent la cataracte et les affouillements de Chronos, il me jute dessus, son regard, comme ses postillons et son rire de porc goinfré.

On jurerait qu'il rapetisse, le vieux... j'hallucine ou quoi ? Est-ce qu'il m'a dit son nom ? Mais ça change rien au fait qu'il rétrécit... pourquoi il rétrécit ? Bah. Après tout, c'est pas si grave, qu'il fasse comme il veut... Pinocchio, il avait bien un nez qui s'allonge... alors, lui, s'il se raccourcit de partout, c'est à sa guise. Et puis, son siège s'avance au fur et à mesure que ses bras rétrécissent. Pratique.

Tiens, il fait nuit, comme ça, sans crier gare ! Ça peut faire combien de temps qu'on roule ? Où est-ce qu'on est ? Le nom d'une ville, ça reste un signe, un signe vide quand on a rien à y mettre. Alors, le point lumineux, là, c'est rien de plus qu'un autre point sur la carte de Là-Où-J'ai-Jamais-Mis-Le-Pied. Et comme je risque pas d'y aller, c'est un concept abstrait.

Le vieux veut que je m'approche. Sa voix, elle a descendu comme lui dans le fond de son siège. On est à Thunder Bay qu'il nous dit dans son anglais de voisin du Sud. Il se tape sur les cuisses, se félicite, j'y comprends rien... Il répète qu'il connaît un bon coin pour faire du pouce, qu'il va nous y laisser. Trop content, il va nous rendre un service de plus et les rides virevoltent sur son visage, elles rigolent avec lui.

Il disparaît un peu plus dans son siège, calle, il est comme... absorbé. Il veut que je m'approche encore plus. Deux ou trois mots qu'il a à me dire. Il me tire par la main. Mon peu de sens de l'équilibre cède. Sa voix, chuchotement à peine audible, semble venir de nulle part. Du bout de son minuscule index joufflu, il me tremble une direction : c'est là qu'il va nous débarquer.

Là, c'est le point limite de Thunder Bay. Là où il reste encore quelques maisons avant que l'autoroute emporte tout ça vers un autre point. Il s'arrête. Je jette un regard derrière : mon Couillon dort, paisible, roulé en boule au pied du lit. Ses lèvres balbutient dans son sommeil comme s'il tentait de dire quelque chose d'imprononçable, hors langage.

Je me sens tirée une seconde fois. Le vieux, empaqueté dans son siège, dans un style très steak haché rayon des viandes, veut encore me cracher quelques mots à l'oreille. Même si la fièvre semble m'avoir lâchée, j'oscille encore, paralysée, entre deux états de conscience. Mes mouvements sont en apesanteur, ralentis.

Tout le brouhaha du camion s'est tu. Plus rien ne bouge... sauf moi, mon corps a perdu sa force d'inertie, il chambranle. J'ai le regard fixé sur le vieux, mais ma vue est sinieuse. Il sourit de ses dents en macramé de caries. Qu'est-ce qu'il me veut encore ? J'attends... il me dit rien, rien du tout. Par contre, il me lâche pas la main, ça non, il la tient solide et moite

même.

Il fait une allusion tacite au fait que le Couillon dort. Je prends ça pour un « réveille-le donc ! » et je me lève.

Out of nowhere, le vieux connard m'assoit de force sur ses genoux, je tombe, il m'accroche un sein comme ça et me tripote un peu. Connard. Un coup de coude dans les côtes, twist de testicules comme elles se sont jamais fait valser. Je les lui écrabouille, les tords, les arrache avec une férocité que je me connaissais pas. Et hop ! Les lui fourre en pleine gueule. Qu'il les avale, elles retourneront à leur place par voie intérieure.

Il a rien vu venir. J'accroche mon sac et sors. Couillon ou pas. J'ai du sang jusque dans les cheveux. Je peux plus avaler ma salive.

\*\*\*

La chair n'est pas un plat qui se mange froid.

\*\*\*

Faut croire que le vieux, il en a pas voulu du Couillon. Il l'a foutu dehors à coup de pied au cul. Il a fait un vol plané, le Couillon, il a pas touché une marche, sorti d'un bond et... bang ! À terre ! C'est le frottement sur le gravier qui l'a réveillé. Le vieux a détaillé, « merci bonsoir ! » On

voyait même plus sa tronche tant il devait mâchouiller les coins de son siège.

Quant au Couillon, il a rien vu, rien entendu... tout compte fait, il s'est aperçu de rien, de rien. Sommeil oblige. J'y tiens pas trop à ce qu'il sache que le vieux connard m'a tripotée ici et là, sans commentaire. C'est le genre d'histoires qu'on est un peu mal foutue de raconter de toute façon. Est-ce qu'il va me croire ? Qu'est-ce qu'il va faire de plus ? Il va s'imaginer quoi ? Comme je connais mon Couillon, il va me dire que je l'ai cherché ou que c'est bien normal, que je suis pas le genre de fille qui passe inaperçue, que je suis plutôt du genre qu'on a envie de peloter en tout temps.

Enfin, la nuit plombe. Mon Couillon, il est pas du tout fatigué. Surprenant. Il comprend pas trop que je dégringole au lieu de marcher, que tout ce que j'espère, c'est dormir. Encore qu'il faille monter les tentes ! Activité largement au-dessus de mes capacités physiques du moment. Je rigole, tournoie, incapable de déplier les poteaux dont je ne sais que faire. Je vois la tente du Couillon se gonfler d'elle-même et pouf ! Le petit champignon sort de terre. D'un coup, vlan ! Abasourdie, je tombe assise. C'est la fatalité, tout m'attire vers le bas. L'action m'échappe, je reste figée sur place, hypnotisée. Me lever ? Trop téméraire, dépourvue comme je suis de toute faculté de mouvement volontaire.

Constatant les dégâts, Jean se bombe le torse et prend la situation en main. Urgence. Tente en détresse, le voici : le coureur-des-bois-man. Il

pisse les instincts virils de partout, c'est presque indécent. Il monte ma tente en un tournemain de mâle alpha, y jette nos sacs, flanque sa tente de nos sleeping bags et sous-matelas, allume une chandelle. Le tout compris.

Moi, je bouge plus, vidée, hébétée. Je gambade autour de mon corps. Je sais plus trop où je suis. Bonne nuit.



Des cris d'enfants me réveillent au petit matin. L'ambiance tente me donne un sentiment d'inquiétante étrangeté comme si je baignais dans la quatrième dimension. Il fait ni chaud, ni froid, ni clair, ni noir. Juste un condensé de tout ça et humide, collant, aussi. Dans notre cage de toile, Jean-Couillon paraît tout petit. Il ronfle, enroulé sur lui-même. Mais qu'est-ce que je fous à poil ? Un petit pincement vaginal ne me laisse aucun doute. Quel con. L'avantage d'avoir sa blonde en voyage, ça reste la promiscuité de la chair et la disponibilité du trou. La poupée gonflable de luxe qui bouge et qui suce. Voilà un de ces matins où il vaut mieux pas se réveiller. Je vais en avoir pour la journée à me répéter : quel con.

Le brouhaha infantile ne déroutait pas. Ça gazouille, grésille, gargote, grounch... grounch... quasi monocorde. Une harmonique de fond, mur de son qui flagelle le cerveau, des bruits déchiffrables : le ballon-poire... poc... poc... compte la mesure, sorte de métronome dysfonctionnel. Les ballons

qui trébuchent dans leur chasse... boing... boing... les cordes à danser... fioutt... fioutt... fouettent l'asphalte... les élastiques, les quatre coins, la marelle, la couraille, les enfants qui bêlent... oups ! un petit cri suraigu... Juste au son, comme ça, c'est pas une cour très différente de celles qui ont hanté mon enfance. Y a des années qui m'en séparent. Pourtant, je m'entends crier là, juste là. J'attends la cloche qui va mettre un terme à tout ça, qui va laisser mon enfance où elle était.

En jetant un coup d'œil sur le Couillon, une envie presque malsaine de lui foutre mon poing sur la gueule me prend jusque dans le bas du ventre. Y a plus qu'une seule solution : enfiler quelque chose et changer d'air. Quoique... avec cette oppression tentorielle, ce manque d'espace opaque, cette promiscuité forcée comme si la tente me poussait vers une montée d'adrénaline, une tension bidonvillesque... je pourrais le découper en morceaux, l'enrouler dans sa tente, le ranger dans son sac, faire un feu et m'en griller une petite tranche de rien du tout pour déjeuner. Hum... mieux vaut sortir...

D'abord s'habiller sans faire de bruit. Un chandail et hop ! Des pantalons, ouf... l'espace restreint mes possibilités de mouvements, je me tortille, me boudine, gigote... tout compact. Si le Couillon se réveille, je devrai me taper, sans m'être préalablement calmée, son sourire narquois de j'ai-baisé-hier-soir. Pas envie, ça me mettrait dans un état. Je vois d'avance l'engueulade irréversible. Or donc, je me trémousse comme une larve dans un cercueil.

Tout à coup, une cloche sonne. Pas celle de l'école. Non, une de ces cloches imaginaires qui sort de la tête et qui veut dire que quelque chose tourne pas rond. Quelque chose qui emplit l'esprit d'une seule vibration et qui fait : oh... oh... C'est qu'y a pas un bruit de voiture, pas un soubresaut d'autoroute, pas de grondement métaphysique... nada... que des enfants, tohu-bohu scolaire. Je soupçonne que le vieux connard nous ait laissés dans une zone résidentielle et qui sait si l'autoroute n'est pas à cent kilomètres d'ici !



Ça fait déjà trois heures que j'ai le dos qui gruge un arbre. Accotée là, je lis, presque tranquille. Papillons qui virevoltent, charogne de je sais pas quoi mais qui date d'avant l'hiver, émanations de fin de printemps. Je sais même pas ce que je lis : truc machin qui a du prétendre au Nobel à son époque. De temps en temps, je dépose mon livre, regarde si j'ai pas des cloques qui me poussent là où j'ai brûlé hier, ferme les yeux, essaie de m'enfoncer dans la terre. Disparaître, c'est ça mon idée, c'est pour ça que je suis partie. Mais l'ici me colle au cul.

Ma main frôle la terre, texture tofu mi-ferme, dans la rosée matinale. Malgré toute bonne volonté, mes doigts saisissent un bout de papier : une carte avec logo boursoufflé, couleur jeunes-branchés-silvergray.

« TCA International Corp. We know what freedom means. »

C'est tout. Qu'est-ce qu'elle fout la compagnie ? Qu'est-ce qu'elle bricole ? C'est quoi son machin prêt à consommer ? Bein ça, qui sait ? En revanche, la compagnie, elle nous la flingue en pleine gueule son éthique. Liberté. Elle, elle sait ce que ça peut bien vouloir dire et elle veut te le dire. Avec TCA, t'es libre, mon vieux ! Libre de quoi ? Comment ? Dans quelles circonstances ? C'est pas sûr qu'elle existe, la liberté. Moi, par exemple, qui vogue de ci, de là, d'un océan à l'autre... suis pas libre du tout ! À soi, on n'échappe pas ! Pas d'issue, fausse errance, parce que je suis plutôt malprise dans mon corps, dans mon carcan à répressions. C'est moderne, la liberté, comme la statue ! Tout à fait in du point de vue de la mise en marché. N'importe qu'elle gogosse-patente-machinailée est sujette à ouvrir les portes de la liberté, même le truc gossé en plastique made in Taiwan pour seulement quatre versements de vingt-neuf quatre-vingt-quinze qui barricade les abdos en un mois garanti ou argent remis la flanque en pleine face, la liberté. Tellement qu'on en tomberait sur le cul pour moins que ça. C'est une personne morale, la compagnie, n'est-ce pas ? Ça a une attitude, ces choses-là, un savoir gargantuesque. Pas étonnant qu'à la Bourse, on achète des valeurs. Mais qu'on vienne me le dire ce que c'est, la liberté. J'attends que ça.

J'ai les neurones qui s'embrouillent. Je vois mon Couillon s'habiller en ombres chinoises. La tente grouille. Je me prends le pouls, voir si je me

situe dans une zone raisonnable ou, du moins, réceptive. Cent soixante. Mauvais signe.

Il sort, le sourire, tout fringant. Ça y est, ma pulsation cardiaque augmente à cent quatre-vingt-dix. L'arrière-goût de lui flanquer mon poing sur la gueule revient comme un reflux gastrique. Il fait exprès ou quoi ? Il a le machin qui pendouille en dehors de sa fermeture-éclair, se secoue le bas des reins, l'exhibe fièrement. Je lui pointe les enfants. Sursaut. Il se reculotte trop vite, zwip ! son machin coincé dans son zipper. Joli. Mon pouls retourne à la normale.

Mon Couillon s'approche de moi, larmes aux yeux, le truc tout scalpé, le petit bout bleu. J'ose pas rigoler, c'est pas l'envie qui manque, me mord la langue.

— Dis, Chri, tu m'aiderais, s'il te plaît?

Avec plaisir, mon lapin ! Je prends le bout de son petit bout du bout des doigts, le zipper de l'autre, tiens le tout bien fermement, un dernier regard vers le sien et tire un bon coup.

Cri du Couillon.

Un sourire de contentement absolu se dessine sur mes lèvres.

J'ai quand même un brin de compassion, j'avoue. Ça fait pitié : la petite goutte de sang timide qui borde son prépuce. Mais c'était quand même phallique tout ça : j'avais son destin sexuel entre mes mains. Tout qui dépend d'un petit coup vers le bas... ou vers le haut... Moi, la fatalité ! Ça lui apprendra à gazouiller avec le paquet en gibelotte. Les sous-vêtements, c'est pas qu'une idée comme ça, c'est la postérité.

- Tu veux quelque chose ? Des points de suture, un pansement de rapprochement, de l'onguent désinfectant ? Qui sait si tu peux pas attraper le tétanos ?

Je sors la trousse de premiers soins. Il prend un air pas trop fier de lui. J'ai la situation bien en main. Aucun problème. Ça va passer. Il a la palette complète des tons de bleu à mauve qui lui teinte le gland, ça se colore, ça enfle, il l'a jamais eue aussi grosse, je suis quasi excitée. Mais voilà, à la vue du tube de désinfectant, il panique.

- Tu rigoles ? Tu me mets pas ça ! Ça va chauffer !

Je lui fais une mine que je m'en fous, moi, que ça le regarde son intimité, mais quand même... s'il préfère prendre le risque de patauger dans le pus d'ici une heure ou deux... c'est son affaire !

Vu sous cet angle, ça le calme, mon Couillon. Quand il est question de son pénis, il est plutôt sensible. Et puis, c'est pas pour rien que le vieux barbu a inventé le penis complex ou l'envie du pénis en français. Quelque

chose comme ça. Pas évident de s'imaginer qu'on puisse vivre sans. Ça nous rendrait hystériques, nous les femmes, de pas en avoir un juste à nous. En réalité, c'est pas si mal. Chacun son truc.

Moment de tendresse, j'applique doucement la crème au Couillon. Ça picote, ça pouiche, il se tortille. Je lui dis de pas se gratter, surtout, mais il est parti. Il sautille de-ci de-là. De l'air, il en a besoin et vite, ça chauffe ! Je le rattrape, souffle tendrement sur sa blessure. Le voilà réconforté.

\*\*\*

On se lève, rempoche le matos de camping. Le Couillon marche en cow-boy, tout irrité qu'il est. Et on y va, on laisse les enfants à leur cour d'école. Pas impressionnés, les enfants, pas un qui nous ait regardés. Ils ondulent de partout, cafouillis de sons... à croire que leur cloche, elle sonne jamais, qu'ils ont que ça à faire, jouer.

Je cadre pas dans le décor forêt-continentale-bien-humide avec mon paréo enturbanné sur la tête style Moyen-Orient-quatre-vingt-cinq-degrés-celsius-avec-facteur-bombardement.

Quoique le facteur humidex, il donne pas sa place en ce moment. D'ailleurs, c'est quoi cette merde ? Il peut plus faire simplement vingt-neuf degrés Celsius.

Demain : les prévisions météorologiques indiquent vingt-neuf degrés Celsius avec des températures ressenties pouvant aller jusqu'à quarante-deux.

L'hiver, on nous remet ça avec le facteur vent. Facteurs je sais pas quoi, terrorisme, tsunamis, sémantique, les journaux télévisés en mettent plein la vue. De quoi donner du poids au vocabulaire du Québécois moyen, qu'il se plaigne avec rhétorique, le Québécois moyen.

Sur ce, forêt continentale humide, c'est vite dit. Admettons qu'on serait sur une carte délimitant les zones de végétation du Joyeux Canada, on ferait une tache sur la zone continentale humide, mais en réalité... pas d'arbre. Ça ressemble à ce qu'on pourrait appeler une zone résidentielle, mais pas de maison. Ça pourrait être une zone agricole... sans agriculture. Juste des terrains vagues, genre jachères, inutiles. Rien d'autre à perte de vue. Pas d'auto, non plus.

— On est sortis de la Transcanadienne, qu'il me dit, le Couillon.

C'est quelqu'un de rapide, le Couillon. Premier constat après une heure de marche. Il a dû axiomatiser longtemps pour en arriver là. Philosophique, le Couillon.

— Pourquoi est-ce qu'on est ici, qu'il veut savoir.

Ça sent le danger. Je ferais mieux de trouver un ton, prendre une grande inspiration, trouver trois ou quatre chemins par où passer... ouais, bon... Je lui explique : c'est le vieux, le camionneur d'hier, qui nous a débarqués ici, qui disait que ça serait un bon endroit pour nous, que tous les camionneux passent par ici. J'avais pas de raison de pas le croire et puis, il faisait noir, j'étais fatiguée... bla... et bla... et bla...

Ça y est : la furie ! J'aurais dû lui dire, au vieux, de pas la quitter l'autoroute, que je devais m'affirmer, qu'il m'avait dit, lui, qu'il fallait jamais la quitter, sa Transcanadienne chérie. Que j'aurais dû donc dû le consulter, que je devrais pas prendre des décisions sans lui en parler, que ça éviterait qu'on ait tous à en subir les conséquences. Il s'y donne à fond, dans ses reproches, me jette tout le blâme sur le dos, se débarrasse de toute responsabilité. Bla... et bla... et bla...

- Hé, connard ! Pendant que tu faisais la siesta, bien peinard, toute la journée, moi, je faisais de la fièvre et j'oscillais du cerveau en écoutant un vieux pervers babiller en slang américain. Et puis, j'espère que tu t'en es foutu plein la queue quand tu m'as baisée, parce que, moi, j'ai rien senti, j'en ai même pas eu connaissance pour cause d'insolation. La prochaine fois, tu te trouveras un cadavre de raton-laveur, j'ai l'impression qu'il serait plus fringant et consentant que je l'ai été.

Il jette son sac de toutes ses forces sur l'accotement pendant que je lui lance un regard désœuvré. Il m'emmerde, me répugne, qu'il reste là, moi, je continue.



Chaque pas m'aliène un peu plus. Je me cale sur chaque pied, un à un, jusqu'à ce que l'exagération du mouvement éteigne toute activité cérébrale. Cette route, tronçon vers l'autoroute, n'en finit pas de ne pas aboutir à sa destination présumée. Pas un indice de Transcanadienne dans les parages. Y en a marre, vraiment marre, marre et encore marre de ce soleil de béton qui écrase, fouette chacun de mes pas à coups de rayons UV. Et cette vacuité à perte de vue des terrains vagues, nonchalants à souhait. Un vide vulgaire où se convulse l'air.

Les terrains vagues, c'est bien connu, sont à peu près toujours plantés d'arbres-pions, ici et là, stratégie incohérente sur l'échiquier du néant. J'en accroche un, je mets mon sac en dessous, grimpe. M'écorche les bras, les jambes, c'est plus de la rage. Juste anéantir les pores de ma peau sur le tronc, tracer ma chair vive sur l'écorce, voir à l'intérieur si je suis encore vivante, si je peux sentir.

Une heure plus tard, je vois Jean-Couillon pointer sa tronche à l'horizon. Celui-là, je voudrais le voir fondre et que son corps liquéfié s'écroule en un rideau de poussière gluante, pour des siècles et des siècles, amen ! Quand il me voit aussi, il s'arrête tout bonnement. Laisser un bon cent mètres de distance entre nous doit lui apparaître comme un principe fondamental dans l'art de gérer une crise, car il s'est véritablement écroulé

à une distance suffisante pour qu'on puisse s'épier, sans plus. Il me jette des regards obliques, en vitesse, mine de rien, il tourne en rond, à quatre pattes, renifle le fond de l'air. Puis s'installe, cogite sur place, s'assoit et se met à écrire.

On reste plusieurs heures comme ça. Moi, sur ma branche à bringuebaler avec mes écorchures et à broyer le vide. Lui, à écrire, se lever, faire trois pas vers moi, se ressaisir, retourner à sa place et réécrire. Il peut pas écrire sans moi, il a besoin de mes commentaires, de bons commentaires. Pas sûr de lui du tout, question écriture, quoiqu'il écrive tout le temps. Il la veut, mon attention, et mes compliments aussi... genre d'égoïsme. En fait, il écrit pas trop bien... il est poète si on veut... j'aime pas la poésie, surtout pas à basse échelle. On a tous fait de la poésie, c'est le stade infantile de l'écriture. Il m'en fait tellement avaler de force, de sa po-poésie, que je lui vomirais en pleine gueule... mais non, je pourrais pas... il est fragile, le pseudo-poète... il supporterait pas que je lui dise. C'est nombriliste comme ça, la littérature. Ça prend un ego large comme ça, de l'aplomb. Il faut être âââartiste et lui, son genre âââartiste, c'est avec ou contre moi. Pas de demi-mesure... mieux vaut pas le contrarier. J'ai tellement ruminé de vacheries que plus jamais personne n'en voudra, de mes commentaires, ça déboulerait en bloc, l'horreur. Je hais les écrivains. Ils ont l'humanité en pâte molle.

Mon arbre fait pitié à voir. Presque pas de feuilles. J'ai dû le choisir pour son aspect. Dépravé, mon arbre. Planté là, tout seul, dans une zone

d'accès to nowhere et ses branches qui pendouillent, qui savent pas si elles devraient pointer le ciel ou la garnotte. Il n'a plus de couleur, mon arbre, rongé par la poussière, garniture d'absence, crevé comme un abcès par le vent et lavé par les pluies acides. Des pluies plus crasseuses que du purin. Si le temps était à la grisaille, l'arbre ajouterait quelque chose de lugubre à la scène. Mais comme il fait beau, il a l'air de rien : un mauvais trucage style fiction d'horreur rendu inoffensif par la clarté.

— Tiens, Chri, c'est pour toi.

Le Couillon me tend un bout de papier brun-grano-recyclé, tout tordu, lacéré par zones, avec une angoisse exagérée dans les yeux.

Poème du Couillon :

### **La vulgaire énucléation d'un spasme épanché**

Flavescent cotylédon lunaire  
 Où la voûte vulvaire replie ardemment  
 La glauque indexation de l'ipséité.  
 J'ai lapé, éperdu, le mystérieux hémisphère  
 De son improbable existence  
 Et noyé la morne dichotomie des corps.  
 Elle émergea, matutinal néant,  
 Et virulentes diatribes.

Le typique poème couillonnesque, l'alignement terminologique complexe, le message, symbolique et tout. L'artiste, il jongle avec l'hermétisme esthétique et y a de la joie. C'est pas tant la musique qui compte que de se sortir de l'impasse émotive, de la querelle. Le piteux Couillon fera quand même pas de vraies excuses... l'orgueil, bien assimilé dans les mots tromperies, lui laisse croire qu'il peut faire éclater le cul-de-sac.

Qu'est-ce que je peux faire ? Je la vois, moi aussi, l'impasse. Feinter la frustration ou feinter la réconciliation, ça m'est égal, c'est inutile. C'est pas la situation qui fait un mur, mais une relation qui était pas faite pour durer. L'erreur, c'est d'avoir contrefaçonné le temps. On s'est laissé contaminer par la durée. Si j'avais cru un instant qu'y a des gens qui sont faits l'un pour l'autre, je pourrais dire que je me trompe de mec. Cependant, les gens sont pas faits les uns pour les autres, l'être humain est simplement doté d'une grande capacité d'adaptation. C'est pas l'amour qui se joue dans une relation, on peut s'adapter ou pas à ceux qu'on aime ou pas... me reste qu'à faire un petit effort de plus.

— Je descends.

Il est tout ravi, lui, en bas. Il frétille de partout, tourne en rond joyeusement. Il pousse des petits cris aussi, histoire de se donner du contenu. J'arrive à sa hauteur : il me soulève de terre, m'embrasse ici et là,

me lèche le cou, tape du pied, m'embarque dessus. Un peu plus et il se met à me zigner dessus.

— Ok, ok... ça suffit que je lui dis.

Il court, saute par-dessus une clôture, se jette dans le terrain vague. Je vois sa tête apparaître et disparaître dans les hautes herbes. Il revient, tout crasseux, des mottions de terre jusqu'aux genoux et des cochonneries dans les cheveux, mais tout sourire. Il me tend un ramassis de feuillage, branchailles et fleurs sauvages. L'agencement est tellement pathétique que j'éclate de rire. Du coup, il est tout content.

\*\*\*

On s'est remis en marche. Le Couillon, maintenant joyeusement énervé, sautille devant et glousse par moment.

Le soleil, sur sa descente, semble être de plus en plus pesant dans le ciel, cataclysme, crépuscule. On commence à entendre le flux vibratoire de la Transcanadienne, au loin, mais pas d'indice visuel. Juste une décharge dans les pieds, une abeille prise dans l'oreille. Encourageant, tout de même, le choc de cette sensation, presque familière désormais, après sept heures à faire du pouce dans le vide.

Après quelques minutes passées avec l'impression que notre quête

touchait son but, j'ai fini par constater que ce que je prenais pour le bruissement de la circulation lointaine était, en fait, un camion. Il s'arrête à notre hauteur.

Le camionneur nous dit que, normalement, il se serait jamais arrêté, qu'il en embarque pas des pouceux, qu'il les a en horreur, les pouceux, mais qu'il comprend pas ce qu'on peut bien foutre là, qu'on en aurait eu encore pour plusieurs heures de marche avant de rejoindre l'autoroute. Du coup, il s'est pris de compassion, le camionneur.

Il habite à Winnipeg. Il nous y emmènerait sans problème, si on veut, mais le fait est qu'on arriverait à la nuit tombée. Ça a l'air de rien comme ça, le Manitoba, genre de plaine pas trop peuplée, agriculture débordante, mais c'est pas pacifique du tout, la platitude. Winnipeg est une des villes les plus criminalisées du Joyeux Canada... quand on a rien à faire dans le plus meilleur pays du monde, on boit, se drogue, se suicide, tue le voisin... enfin, violence et autres atrocités. Il trouve donc, le camionneur, qu'il vaudrait mieux nous débarquer avant Winnipeg. Quelque part où l'on peut faire du camping à peu près en sécurité.

Il parle pas trop. Ça me plaît bien, pas de blabla inutile. C'est bien beau la philanthropie, on en dira bien ce qu'on voudra, mais j'ai pas grand-chose à faire de tout ce qu'on m'a raconté jusqu'ici. Je m'en rappellerai plus la semaine prochaine anyway. Alors, que le mec force pas la conversation, ça me soulage. On s'habitue aux contingences, futilités

discursives, mais ça devient franchement répétitif. Relations de surface.

Il me raconte quelques inepties. Sa vie, son travail, sa famille. Un mec correct, finalement. Rangé, un bon père, pourvoyeur et tout... sympa. Parfois, il commente le paysage, spasmodiquement, pour boucher les silences.

- You know... The better way to be sure that you're entering in the Prairies is to look at the road when the sun is going down. If everything seems to go straight West, here you go !

Il a pas tort, le mec. L'énorme cavité solaire flambe la route. Tout est plat, jaune-orangé, plus aucune courbe, la route pénètre l'obésité de la sphère comme un immense doigt bouffi qui pointe l'Ouest. Lucky Luke me frappe les tympans, je revois le générique, mon enfance... mais le salon a disparu et c'est moi le poor lonesome cowboy, I'm a long, long way from home. L'Ouest, la quête mythique. Ouais, bon, mythique, c'est vite dit quand même. Y a plus de mythe qui tienne. L'Ouest sauvage, il s'est fait coloniser par la banlieue, la bourgeoisie qui suinte de partout, tout confort, tout inclus, d'un océan à l'autre. Pas qu'y a plus de nature, y a juste plus de mythe. Tout a été cerné comme une clôture autour d'une réserve amérindienne. On l'a délimitée, la sauvagerie, qu'elle sorte de notre culture, qu'elle pourrisse au-delà des limites de notre conscience sociale. Que les compagnies pharmaceutiques pillent le savoir ancestral des

indigènes, on s'en rend pas compte, rien à faire, un peu comme le génocide des Innus : inaperçu. Plus de mythe, capital, voilà tout, mais pas un mythe, transcendant le capital, Dieu rendu concret, à hauteur d'homme.

La grosse lumière en pleine face, j'y vois que dalle, rien du tout. J'ai pensé faire une description en long et en large du coffre à gant, mais ça fait un bail qu'on reproche à Balzac de faire des descriptions interminables de poignées de porte. Y en a que pour le cinoche, sus aux acrobaties de langage, tout est dans l'action. Après tout, j'ai déjà vu quelqu'un pisser sur l'œuvre complète de Diderot pour moins que ça.

Mais quand j'y pense, y a que ça, dans cette histoire, de l'action. Tout au présent, débandade, on dégringole. Essoufflant, le présent, redondant aussi. Il se passe pas grand-chose, en somme : dialogisme de voiture, sans plus. Si ce n'était pas du déplacement dans l'espace, on stagnerait. De l'instant, de l'instant, mais on n'en sort pas de l'instant, pas évolutif du tout, l'instant.

\*\*\*

Il est nerveux, le type, je trouve. C'est dans ses mouvements, sa façon d'aborder la route. Il la craint la route, elle le mate et il lui répond par un respectueux dédain. Un bloc de pierres concassées, la Transcanadienne, elle entaille les champs, de part en part, à perte de vue, une immense cicatrice de béton puriforme. Elle s'étend comme une salope,

mais phallique, la route : ligne commerciale, elle défonce les frontières. Grise, monotone comme le bruit de fond d'une conversation qui mène nulle part. Et, carnivore, elle boufferait le sang de n'importe qui : enfants, touristes, handicapés, suicidaires, bourgeois, psychotiques, ministre de l'Éducation... ça lui est bien égal... pas raciste, pas sexiste, la religion ouverte, pas de préjugés, équitable en somme.

Le type lâche pas de zigonner derrière son volant. Son cul fait des hula hoops. Nerveux, c'est ce que je disais. Le genre de type qui regarde personne, pas même son image dans le miroir, sans paniquer.

À se faire aller comme ça, il se décide, il se lance. Il veut dire ce qui le chicotte comme ça, mais ça sort par bribes. Il vomit ses mots, ça lui sort du corps par à-coups, difficiles, des filets nauséux qui s'échappent de ses lèvres. Ça ressemble à : « dominant, dominé : les relations humaines », « pas foutu de se sortir du contrôle », « on est tous l'esclave d'un autre », « faudrait être stratégique, plus stratégique », « il était foutu d'avance le communisme », « pas d'égalité possible, c'est quoi votre idée, toute féminine, d'équité », « les jeunes, ils foutent la merde partout », « plus moyen de rien », « complot partout, partout »...

Ce genre de discours me fait blanchir, c'est le mélange entre la peur et le dégoût, ça me coupe de toute envie d'exister. Le pauvre camionneur, pendant qu'il pourvoyait, il a oublié d'évoluer. Tout primitif, animal dans ses relations, complètement enfoui dans l'instinct de survie. Le type qu'on

aurait pas dû laisser seul, ça lui a donné le temps de développer la hantise des conspirations.

Ça continue, le jargon renvoyé : « subtile la lutte des classes », « guerre froide, mais civile, on n'y pense pas ». Il cesse pas d'avoir la bougeotte en parlant, continuellement : il s'avance jusqu'au volant, lève les fesses, se rassoit, recule et hop ! Encore. Il regarde la route, absorbé, hypnotisé. Plus aucune courbe, la route, elle se tient bien droite, straight line. Il se grignote un bout d'ongle, tourne furtivement la tête vers moi, regard froid. J'ai des frissons, je voudrais rentrer dans mon siège, disparaître. Il beugle maintenant : « Crois-moi, petite, les êtres humains », « la pire espèce qui soit », « y a pas de prochain », « il est écrasant, le prochain », « le prochain à te marcher sur la tête oui ! ».

Y a quelque chose d'inquisiteur dans son discours, quelque chose de réducteur aussi. Je me sens de plus en plus mal à l'aise, petite justement. Tous ses pores semblent me dire : « Je sais que tu veux me tuer. » Mais, moi, je tuerais pas un maringouin en train de me sucer le sang, question d'équilibre... c'est ma contribution à la sauvegarde de l'écosystème.

Enfin, je donnerais tout pour changer de sujet de conversation, trouver quelque chose de doux, de calme avant de plus savoir où me cacher. Mais il est crinqué, le camionneur, plus moyen de le ramener sur le plancher des vaches. Les veines du cou lui remontent en pleine face, à croire que tout ça va sauter. Son visage est kamikaze. Ses yeux lui sortent

des orbites, ricochent sur moi et retournent en place, absolument répugnants... des globes oculaires bilboquets. Sa langue se tortille sur le flux de son blabla, artifice de postillons partout.

Hésitante et excédée, je finis par lui demander son nom.

– Why you wanna know that, qu'il me répond.

Bein... au fond, j'y tiens pas tant que ça à le savoir, son nom. Il m'en aurait inventé un que j'aurais pas bronché, rien à foutre. Au bout du compte, ça a tombé à plat, mon changement de sujet.

Quant au Couillon, tout ça semble lui passer six pieds par-dessus la tête. Il ne nous regarde même pas. Il se tapit derrière, rumine le fond de sa pensée, les yeux béants. De temps à autre, il secoue la tête comme s'il se niait lui-même, puis se gratte le derrière de l'oreille, l'air de réfléchir au prochain argument de son débat intérieur.

– Tu penses à quelque chose ?

« Non... » qu'il me fait avec la tête, le Couillon. Comment il y arrive, lui, à passer des heures le crâne bien vide ? Je l'envie, moi qui me sirote les méninges sans relâche, sans voir le fond du verre, jamais. Le camionneur me fixe, de quoi donner la chair de poule à un ours.

- Why the fuck are you speaking french, qu'il m'agresse, le mec-o-pas-de-nom. I don't like french... I don't want you to speak french... You shouldn't speak french... Well, at least, not in front of me... I can never know... You might be preparing something... Are you ? Well, nevermind... You wouldn't tell me anyway... Would you ?

C'est ma langue maternelle, à moi, le français. Que j'y pense pas quand je parle français. Que je m'en rends pas compte. Mais il a rien à craindre, c'est pas dangereux, le français. Alors, je lui réponds :

- If I was that kind of person, I guess I wouldn't. But the fact is that I'm not that kind of person.

Ouf ! Je ne m'en sortirai pas !

\*\*\*

Ça s'en vient complexe. Le mec-o-pas-de-nom, il nous aime plus du tout, il sait plus quel genre de personne on peut être : on parle français (dans son dos, évidemment, y a que ça à faire). Il arrête pas de répéter qu'on est tous prêts à tout pour améliorer notre situation. J'ai beau lui expliquer que ma situation, c'est d'aller à l'Ouest, qu'elle peut pas aller mieux. Il y croit pas. Qu'il a rien à craindre, que je lui volerai pas son camion, que je sais pas conduire de toute façon. Il se met à jeter des regards obliques au Couillon (qui se rend compte de rien). Ouais, il sait conduire le Couillon, mais il y penserait pas à voler un camion et, même s'il

y pensait, ce serait un plan foireux. Mais quel con, qu'est-ce qu'il voudrait qu'on en fasse de son camion ? J'ose pas imaginer le prix de l'essence qu'il glougloute, le monstre !

Il se calme un peu, se rassoit, se relève... tremble de partout, sue, gigote. Qu'est-ce qu'il commence à me ronger jusqu'aux nerfs ! Comment il y arrive, à conduire avec tous ces mouvements : colle, décolle du siège, tapoche la fenêtre, pointe du doigt (devant, derrière, n'importe où, je vois pas ce qu'il montre), aspire ses « i », sifflote, pianote sur sa cuisse, agrippe le volant, bouge le miroir, replace le pare-soleil... Il saisit absolument tout ce qui est susceptible de lui permettre de bouger. Je déraille, ça tourne.

- You know... qu'il me dit.
- Putain ! que je me dis.
- Humans are a weird kind of species... qu'il continue.

Ça l'obsédait, de remettre ça, de me tarabuster son étude sociologique des comportements humains. Qu'il avait pas fini, qu'il avait pas conclue. Et il enchaîne, de dégueulasserie en dégueulasserie. Il veut les extirper de la raison, les instincts primaires. Entre deux respirations : « l'individualisme, le chacun pour soi », « une déviation de la loi du plus fort : la sélection naturelle », « pas si naturelle, la sélection », « y a des moyens pour ça ». Les hommes sont beaucoup trop dénaturés pour parler de sélection naturelle... tout à fait dégénéré, l'être humain, et qu'il dégénère aussi. La sélection naturelle, bein voyons, y a qu'à se faire à la décadence. La nature et l'humain s'atrophient du même coup. Ensemble.

Il reprend : « vigilance », « qu'on doit rien laisser au hasard ». Et il se tortille. Justement, plus il me parle, plus je me sens sur mes gardes. Moi aussi, je me tortille, je me frotte les fesses sur mon siège, que je voudrais entrer dedans, ne plus voir sa face en convulsion. J'attends toujours sa conclusion, comment qu'il s'y prend, lui, pour jouer au surhomme. Il se tourne, se retourne vers moi, je sais plus où regarder. Fixer, fixer la route, rien d'autre. Le mec-o-pas-de-nom, c'est vraiment pas le type qu'on voudrait offenser.

Il déglutit, respire un bon coup : « le tout, c'est qu'on peut plus faire confiance à personne », « même pas à ses mômes », « y en a combien des mômes qui tuent leurs parents », « suffit de pas avoir acheté le bon jeu vidéo », « ça pleut, les mômes à tuerie », « aux news sur la TiVi »... À la culture de la peur qu'il s'est gavé, le mec, ça se voit. C'est ça qui pleut sur nos écrans de TiVi : du sang, du sang, que du sang... tous pareils : des gens normaux, issus d'une famille normale dans un village normal, qu'on aurait pas cru qu'ils aient été capables d'atrocités du genre. Psychose sociale, la norme, le cadre qui rend dingue. Et puis, la TiVi, pas d'aujourd'hui qu'on utilise les propagandistes de pacotille pour faire jubiler la masse dans son coin. Pendant qu'elle jubile, elle fait pas de bruit, la masse. La TiVi finit par saper toute imagination. Pas le temps de réfléchir que le machin bourre le crâne. Elle les beugle, ses histoires, la TiVi, qu'on n'ait pas à penser par soi-même. Du rapide, du présent, de l'effet quoi ! Qu'on les reçoive en pleine face, les cadavres, qu'on n'ait pas le temps de les considérer comme

humains. Tout fiction, le réel TiVi. Esthétique de l'image à se prendre la tête, qu'elle dévale, l'image, qu'on n'y comprend plus rien, qu'on est bourré, lavé, crevé, changement de poste, lessivé, matraqué, coagulé à l'éthique marketing. Une boîte à pub, une cathode à idées toutes faites, merci pour votre beau programme.

Je reviens au type. Il tient son volant tellement raide qu'il pourrait l'arracher comme une tête. Je me fais toute petite, essaie de pas respirer, de pas regarder, qu'il me remarque pas trop. Il se purlèche les babines, nerveusement, répétitif, rapide le geste, sa langue lui sable les lèvres. Et ça recommence : « agressions, viols, harcèlements, vols à main armée, meurtres... », « y a que ça partout aujourd'hui »... C'est ça, comme si, dans le bon vieux temps, la société occidentale (ou non) s'était pas auto-génocidée, qu'elle avait jamais fait de mal à personne... Le pauvre type, j'ai presque envie de le consoler, de le serrer fort dans mes bras, de lui dire que tout va bien aller, que ça va passer. Il a comme un panneau dans le front qui flashe : « mésadapté social ».

Je tente un sourire. Il aime bien, il me le rend tout vacillant, les yeux exorbités dont un qui pendouille. Il a l'air complètement démoniaque, une vedette de film d'horreur. J'ai l'impression que le moment viendra où il sortira sa tronçonneuse et me découpera en morceaux.

- Anyways, the best way to keep yourself on track is having one of those, qu'il me dit en me montrant quelque chose.

C'est quoi cette merde ? Heille, le malade, ça va pas ? Ce genre de truc me pue littéralement au nez, je veux pas voir ça... À la limite, au cinoche, avec des balles à blanc, faux-semblant avec beaucoup de catharsis, mais pas quand c'est fait pour servir à ce que c'est fait pour. Je veux pas voir ça. Range-le, s'il te plaît. Mais ça lui plaît pas. Il veut que je le voie bien comme il faut. J'aime pas ça. Il met le canon sur le volant, vise la ligne jaune : « bang ! bang ! ». J'ai des frissons, je ferme les yeux. Il jubile, ça bave quand il parle, sa bouche en forme de canon. J'entends plus rien. Je peux pas supporter. Mes nerfs coinent. C'est le moment de faire la première crise d'asthme de ma vie, mais non, j'y arrive pas. Je veux sortir d'ici.

Ça tombe bien. Il voit un truck stop. Il dit qu'on peut y prendre une douche et camper, qu'on va être correct. On vient de passer la frontière Ontario-Manitoba. Ouf ! Il s'arrête. J'exhibe un sourire figé de tremblements.

— See you, qu'il lance en détaillant.

J'espère que non.

- Chic type, qu'il me dit, le Couillon. Bonne synthèse sociale, il a pas tort.
- Je croyais que t'entendais rien.
- J'étais absorbé par son discours.

Vraiment, ça pue tout ça. Changeons de chapitre.

\*\*\*

Après trois jours consécutifs à se vautrer sur le bord de la route : chaleur, poussière, pluie, humidité, soleil goudronneux, et cætera ; je suis pas mécontente que le mec-o-pas-de-nom nous ait débarqués. La douche est payante, mais au point où j'en suis : recourbée par une accumulation systématique de pollution, c'est pas deux dollars cinquante qui vont m'arrêter ! L'eau aurait beau arriver à moitié congelée, que je serais pas déçue, tant que je peux me décrotter un peu. Le Couillon m'aperçoit avec ma serviette et mon kit de douche.

- C'est une dépense inutile, ma belle. Tu devrais pas. On croirait voir une typique petite-bourgeoise. Sans compter que les moustiques vont te bouffer toute la nuit.

Je l'emmerde. Bourgeoise ? D'accord, j'assume, tant que je peux me débarrasser de toute la crasse du monde qui me colle à la peau et m'écrase. Ne serait-ce que pour cinq fucking minutes. Cinq minutes sans sa gueule de gnochon. Cinq minutes qui me coulent dessus. Cinq minutes de vide et d'inutilité. Cinq minutes sans dégueulasserie.

- Adios, mon beau, permission ou pas. Ah, oui, la petite-bourgeoise, elle se trimballe avec du savon à la citronnelle. Alors, t'en fais pas pour les moustiques.

Ah... soulagement, solitude, silence... Étonnamment, les douches sont impeccables, du blanc mur à mur. Ça brille, c'est presque magique. Le piouch, piouch de l'eau se fait entendre, ma petite cabine se remplit de vapeur chaude comme pour me dorloter un peu plus. À mes pieds, la flaque est brune, grisâtre, sale, pas croyable que j'en aie accumulé autant. Mes cheveux, qui depuis quelques jours tenaient dans les airs avec une texture de vieux pain sec, retombent doucement sur mes épaules. Ça chatouille, ça picote, l'eau, le shampoing.

Plus je frotte ma peau avec le savon, plus l'eau tourne aux couleurs foncées. Elle devient opaque, voire pâteuse. J'étais pas bronzée du tout. Sale, bien sale que j'étais. Au bout de mon deux dollars cinquante, quand la machinerie a fini de gober l'argent et que l'eau s'arrête, c'est de la bouette que j'ai jusqu'aux chevilles, de la souillure transcanadienne.

Le miroir me surprend. Je m'étais pas vue depuis un bail, à peine si je me reconnais. Est-ce que j'ai toujours eu le nez comme ça ? Bein, sûrement pas aussi rouge. J'ai des plaques de coup de soleil partout. À croire qu'on s'est battu, le soleil et moi, mais c'est moi qui l'ai mangée, la volée. J'ai pas de crème hydratante, d'ici quelques jours, ma peau va s'arracher de partout... hum... J'ai les oreilles qui piquent. Faudrait pas que le Couillon sache que je me suis payé le luxe d'amener des Q-tips... Je deviendrais bien une hyperbourgeoise... hum... Q-tips, ça gratte : crouch, crouch et ciao la cochonnerie. Joli ! Ça ressort, beurré bord en bord, cire

jaune, brunâtre avec poussières et grains de sable.

En poussant la porte des douches, je me rends compte que je sens à nouveau le vent sur mon corps. Toute fraîche et dispose. Bon, j'admets, je suis peut-être pas tout à fait propre, mon dessous de bras n'est pas à son meilleur, mais quand même, j'ai une bonne couche de crasse en moins.

\*\*\*

Pas vraisemblable du tout, cette histoire. Rien de rien. Et quels personnages ! Je raconte la douche, comme ça, en toute intimité. Puis, plus rien. Pas une once de sensualité. Pas de quoi émotionner quiconque, pas même un petit peu. Pas une miette de crédibilité, le récit, des ronflements tout au plus. Une bribe de quotidien par-ci, la douche qu'on aurait pu censurer, mais je parle pas des repas. Quoique je l'aie déjà fait, mais redondants, les repas. On voit bien que j'en saute des bouts. Pas que j'aie quelque chose à cacher, mais quoi qu'on fasse, le quotidien finit par nous échapper, réaliste ou pas ! On en oublie des morceaux.

Justement, le Couillon s'énerve, il a faim. Il fait des mines atroces comme si je venais d'égosiller huit poulets vivants avec mes dents. Que c'était long, ma douche, que je lui ai grugé de son temps. Ça lui pue au nez, il m'attendait.

— Jean, c'est quoi ton problème, t'avais qu'à manger sans moi, c'est

pas la fin du monde. Je t'en aurais pas voulu.

Il ronchonne. J'y comprends rien du tout. Il a vraiment l'air pitoyable. Il a monté sa tente directement sur la garnotte. Le gros confort, quoi !

– Y a un resto juste là, qu'il me dit, sur un ton quasi enfantin, plaignard dans le genre.

Oh ! Voilà ce qui le tracassait. Il en a marre des noix, des fruits séchés et des barres tendres. Il aimerait bien se tailler une bonne bouffe bien graisseuse, style fond de truck stop. Du Nord-Américain saturé, full cholestérol pour faire suite à son Mc Pas-Mageable de l'autre jour. Il sait que je le traiterai pas de petit-bourgeois parce qu'il veut s'empiffrer de trucs surchauffés qui ont perdu toutes valeurs nutritives, qui ne font que remplir la panse de future merde, mais il sait que je sais, que si l'idée était venue de moi, lui, il m'aurait traitée de bourgeoise. On vient pas du même milieu. Il faut qu'il me la rappelle, mon origine, que j'aurai jamais une vraie conscience sociale, qu'inconsciemment, je serai toujours, en partie, une bourgeoise. C'est pas pareil pour lui, papa et maman étaient méga-grano-hippies, spirituels-nieux-age en plus, qu'ils ont passé sa jeunesse à se promener tous nus dans sa face. La conscience sociale innée chez Jean-Couillon.

Je sourcille un peu. J'ai pas trop envie de bouffe pas mangeable,

mais, à l'idée qu'elle soit chaude... hum... Bon, d'accord, j'accepte.

\*\*\*

Côté déco, le truck stop a pas évolué au-delà des années rétro. Voyage dans le temps, qu'on se croirait pas dans le troisième millénaire, ici : les banquettes rouge miteux, les lignes oranges et brunes sur les murs, des vieilles affiches de Coca-Cola ici et là, la serveuse en uniforme rose nanane, tout juste si elle ne va et vient pas en patins à roulettes. Y a même des mini juke-box disposés sur chaque table. Lorsqu'un client a la témérité de larguer une toune, tout le resto se ramasse à sa table. Pour les choix musicaux, par contre, y a de tout, ils ont pas lésiné sur les décennies. Pas comparable à la déco. Un ramassis de culture kitsch étalé sur plusieurs générations de consommation musicale, de la maladie dégénérative immortalisée sur palmarès.

Le menu est plus que douteux. Y a des taches de graisse qui ont percé la couverture plastique. Et puis, y a des photos du trois-quart des plats qu'on peut commander : belle erreur ! Ça n'a jamais l'air appétissant, c'est pas de la bouffe qu'on mange parce que ça a l'air bon, c'est qu'y a une défaillance de communication entre le cerveau et le corps. Le panoramique sur le hot chicken est particulièrement intéressant, de quoi couper l'appétit : deux tranches de pain blanc fourrées de poulet transgénique au coulis de gravy et, en à-côté, une demi-tasse de pois verts directement sortis de la cacanne, le tout entouré de frites molles. Qui peut bien regarder

ça en se disant que ça va être bon, que c'est de ça dont il a envie ?

— J'ai faim, ça va être bon !

Décidément, il a toujours le mot juste, la réplique qui tue, mon Couillon. Je peux pas m'empêcher de me demander s'il me répugnait autant avant qu'on parte en voyage.

Tout ce qui aurait été susceptible de m'intéresser sur ce menu est doublé d'une photo à faire vomir une mouette. Jean-Couillon me lance des regards exaspérés, ça sent le « vas-tu te décider ». Qu'il relaxe, la serveuse ne semble pas tellement préoccupée par notre cas. Elle gratte une mouche séchée, collée sur le comptoir. Et moi, faut que j'étudie la poétique du fast food :

Hot dog.....	1.25
Nachos (all dressed).....	4.50
Hamburger.....	2.65
Cheeseburger.....	3.25
Chicken wings.....	5.50
Et cætera with soup or salad, coffee and dessert.....	7.25

Mon Couillon me sort de ma léthargie en faisant clapoter ses doigts sur la table. La serveuse attend après moi, il a commandé, lui. Elle, elle me regarde avec des yeux de chien battu, désabusé son regard, style « fesse-

moi, je m'en rends plus compte anyway ». L'habitude peut-être, le temps figé dans les yeux. Elle mâchonne une gomme entre son long toupet crépé et sa permanente spirale. Toute menue, elle a un bourrelet qui cache la boucle de son tablier. Elle sent la cigarette et une version cheap de Chanel numéro cinq.

Ouais, bon, faut que je me décide. De toute façon, plus je regarde le menu antipourlèchements de babines, moins j'ai de chance d'en arriver à mon but : un plat chaud à manger. Au moment où je m'apprête à ouvrir la bouche, je m'aperçois qu'elle en a eu marre d'attendre, la serveuse, qu'elle est partie. Reste plus qu'à attendre qu'elle daigne revenir.

Ça lui prend cinq minutes, elle revient avec l'assiette du Couillon.

— A strawberry milkshake with a spaghetti, please.

Elle répète ma phrase avec une voix grinçante. Gribouille ma commande simultanément... Puis, le crayon encore dans les airs, elle fait une mine de dégoût, le front plissé, qui demande : « Rien d'autre ? » Non, rien d'autre. À mon sourire, elle tourne les talons et retourne en cuisine. Jean-Couillon me regarde, perplexe. Dans son assiette, son steak au gravy imite la gibelotte à chien.

— Bein quoi ? C'est concept : sucré-salé, chaud-froid, ying-yang à fond. Et puis, y a pas de poutine, bon !

Il répond pas. Il se contente de couper son clone de steak en petits cubes. Chaque fois qu'il essaie de piquer un cube avec sa fourchette, j'ai l'impression que le cube va se sauver. Le gravy fait des grosses bulles, ça bout, ça pète, ça jute. Il s'en enfourne plein la gueule, avale tout rond... La bouillie lui dessine le contour de la bouche en brun. Encore une fois, c'est du joli. J'ai envie de mettre son bol par terre, voir s'il frétille de la queue en mangeant.

Quand je reçois enfin mon milk shake et mon spag, il a fini de manger, mon Couillon. Y a des restes de sauce mêlés de bave de sa tête à l'assiette en passant par la table. Y a une toune de David Bowie qui se met à jouer à une table, tout le resto s'y précipite, Jean inclusivement. Tant mieux, je vais pouvoir manger tranquille.

\*\*\*

J'ai trouvé un petit coin douillet où planter ma tente. Rien de grandiose. Un carré d'herbes hautes bordé par un ruisseau qui glapit, glougloutte, gazouille. Ça me titillera l'oreille toute la nuit. Ça couvrira peut-être la symphonie en la majeur des maringouins. Jean-Couillon me regarde, suspect, dans son coin. Il se lève, s'approche, mine de rien, reste loin, s'arrête, lève le menton, le nez en l'air pour regarder. Il continue, tourne autour de moi, jamais trop proche, s'arrête et oscille du museau. Il m'énerve ! Je peux pas écrire dans ces conditions.

Moi ? pas écrivaine du tout ! Je prosaille un peu, voilà ! Je réflexionne un tantinet poétiquement. L'écriture ne fait pas l'écrivain, tout est dans le style. Le génie ? Virtuosité du langage ! J'ai pas la main. J'y prétends pas.

Mon Couillon rapplique. Fallait pas que je le lâche du regard pour foutre mon nez dans mes notes, ça lui a donné le feu vert. Il me retire mon paquet de feuilles des mains, curieux, il veut savoir, mon Couillon, ce qui peut bien sortir de mon crayon. Il me lit ça haut et fort comme si je n'avais aucune idée de ce que j'avais pu gribouiller :

Alors, voilà ! On mange des nouilles coin St-Michel et Masson. Y a pas de climatisation, l'air gluant sent le poisson thaï. Au fond du resto, une petite fenêtre. La tête du chef s'y fait aller et hop ! les crevettes sautillent. Jean-Couillon, il fout tout plein de sauce chili dans son assiette. Ça gicle partout autour de lui et sur la table, un énorme dégât kaléidoscopique. Il s'entraîne à manger épicé avant le voyage.

Ha, ha ! Mais non, je rigole. Jeu formel tout postmoderne, l'idée aurait été bonne : retour en arrière, j'insiste sur le fait que c'est bien moi qui écris l'histoire. Réitération de l'incipit, que je mijote et la narration et le processus de création. Mon moi pensé historiquement, phénomène social. Mais non, mais non, fourberie déplaisante, que me prend-il de me jouer ainsi du lecteur ? Ah, non ! Que viens-je de faire ? Ai-je vraiment prononcé ce sacro-saint mot de « lecteur », et par le fait même, violé l'espace de la parole tel que si bien convenu par le contrat de lecture. Je me suis

pourtant contrainte à faire comme si « vous » n'existait pas ? Mais je vous ai pourtant implicites tout au long du récit, moi qui vous raconte cette histoire. Voilà, c'est fait, je m'embourbe de plus en plus. Postmodernité, quand tu nous tiens... Bon, d'accord ! Faisons semblant que je n'ai pas écrit cet horrible pronom, le « vous », là, ni émis ce mot aussi improbable qu'inconvenant de... Quoi déjà ? Ah, oui ! « lecteur »... S'il fallait que le voyeur se voie regarder en train de voir, il serait pris de honte atroce et, tout confus, ne saurait plus quoi faire de ses dix doigts, non ?

Cela dit, revenons à nos moutons, je disais donc que Jean-Couillon lisait impunément mon texte à haute voix :

Ce n'est pas une histoire, ni quelque chose qui fait l'Histoire. C'était une grande fille, une petite femme, on n'avait jamais su dire son âge exact, une princesse comme on voudrait les garder dans les contes de fée, comme on devrait les garder dans les contes de fée. Parce qu'elle, au mieux, c'était une princesse de bordel. Une de celles qu'on appelle poupée qu'elle ait un teint de porcelaine ou non. Une de celles qui ne souffrent pas de passer pour absentes, mais qui souffrent sans doute d'un regard constant sur elles. Je dis ça, mais je ne sais pas, comment aurais-je pu en être certaine. C'est un double tranchant, le regard. C'est lorsque les projecteurs s'éteignent qu'on prend peur du noir, qu'on cherche à les rallumer.

On ne se souvenait pas de son arrivée ici. Peut-être qu'elle avait toujours été là, qu'elle était ce qu'il y avait avant tout, au commencement. Elle-même ne saurait dire. Elle ne se rappelait plus de la clarté, il se peut qu'elle ne l'ait jamais vue, car ici, c'était sombre. Dans sa nuit perpétuelle, tous les chats étaient gris, mais il fallait bien se méfier de leur queue ballante parce qu'elle pouvait s'infiltrer sans qu'on ne s'en rende compte, à peu près partout.

Très jeune, on avait dû lui enfiler une cage de métal cubique qui la couvrait des épaules aux hanches. Ses bras passaient par les barreaux de sorte que sa tenue ne l'empêchait pas de servir aux tables des messieurs assoiffés qui buvaient l'alcool par tous leurs pores. On se doutait que la cage était lourde, mais personne ne l'avait déjà entendue se plaindre, et même sous la fatigue ou la pression, elle se tenait droite, son visage lunaire impassible. Elle était nue dans son cube, tellement blanche que sa chair créait un halo dans la pénombre comme une luciole qu'on aurait mise dans un pot Mason. Sa nudité, il est probable qu'elle la portait comme une camisole de force, comme quelque chose qui la dépassait.

Si elle avait eu un nom, elle l'aurait su, on l'aurait appelée par ce nom. Elle se contentait de répondre aux sifflements ou aux signes de la main. Docile, elle apportait la commande avant qu'on ait commandé, sachant ce qui lui serait demandé.

Chaque soir ou chaque matin — qui aurait pu dire sans la lumière —, Eugénie, la vieille barmaid qui arrivait à jongler avec les bouteilles malgré sa canne en usant d'une hanche difforme, coiffait ses cheveux qu'on imaginait très long. Elle lui flanquait des plumes, ou des pierres, ou tout ce qui lui passait par la main selon son humeur. Ramenait les boucles sans fin de ses cheveux d'une longueur indécente sur le dessus de sa tête à l'aide d'un coup de peigne sadique d'où jaillaient des chignons qui auraient fait l'envie des musées d'art contemporain. La jeune femme regardait le peigne comme on regarde le fouet de son maître. Si elle faisait une bêtise, elle savait que la coiffure serait plus longue à réaliser ce jour-là.

Le bar, il semblait tentaculaire et beaucoup de gens croyaient qu'il l'était. Il y avait sans doute plusieurs façon d'y pénétrer et plusieurs portes dans la ville, mais personne ne les avait trouvées. Alors, on passait toujours par la même. Celle qui était à l'extrémité de la ville. Celle qui obligeait le client à contourner la montagne jusqu'à trouver l'entrée de la grotte.

Ensuite, on pouvait prendre différents couloirs, mais on prenait toujours le même, celui qui menait à Eugénie, à l'humidité drue d'une grande salle où un bar lubrique s'enfonçait circulairement dans le plancher. Autour du bar, il y avait des tables, la plupart renversées et que personne ne relevait. Des escaliers, aussi, partout, grimpaient puis s'interrompaient avant d'atteindre des paliers qui n'existaient pas, qui n'avaient probablement jamais existé, ou touchaient le plafond. Sur certains de ces escaliers trônaient des cages, plus grandes que celles de la jeune femme. Des danseurs et danseuses y lèchaient patiemment les barreaux, leurs seins fermes ou leur bite pointant le métal.

Les danseuses et les danseurs, personne n'avait le droit de les toucher, sous peine de déclencher une alarme, ce qui valait une amende des plus déraisonnables. Les habitués l'avaient appris à leurs dépens et ne s'en approchaient pas. Mais, si un nouveau client avait le malheur de s'y brûler les doigts, le délire sonore provoquait l'hilarité générale des vieux clients. Même Eugénie riait dans sa barbe et Dieu sait qu'elle en avait une. Que personne n'ait le droit de les toucher, cela gênaient beaucoup les danseuses, plus que les danseurs qui trouvaient un certain plaisir à exciter la galerie. Les danseuses, elles, orientaient tous leurs mouvements dans une chorégraphie qui visait à attirer les mains baladeuses dans les trappes à souris. Mais, comme peu de gens s'y laissait prendre, leurs chants de sirènes tombaient le plus souvent dans l'innocuité. C'était des éternelles insatisfaites, des agaces-pissettes qui tremblaient à l'idée qu'elles n'étaient pas assez désirables.

Si j'avais dû donner un nom à la jeune serveuse, je l'aurais appelé Leah. Mais, dans ce bar, je n'y suis jamais allée. Leah devait souvent se mettre à quatre pattes pour ramasser les consommations fumantes que préparait Eugénie, très concise dans les doses, et cela était périlleux, car aucune sirène ne se déclenchait quand on la touchait, elle. Nombre d'hommes éprouvant des tiraillements abdominaux dus à une érection prolongée la prenait comme proie facile, tant et si bien qu'il avait fallu la stériliser pour éviter les encombrements de la nature qui l'auraient empêchée d'être à son poste. Parfois, le client n'attendait même pas qu'elle fût accroupie, il la poussait simplement contre une table et la prenait par derrière, glissant

comme il pouvait ses mains entre les barreaux pour la tenir plus fermement. Leah ne criait pas, ne hurlait jamais, et même qu'aucune émotion n'émanait de son visage. Elle attendait simplement que ce léger dérangement dans son travail prenne fin. De ces incartades de la clientèle, il n'est pas utile que je dise que Leah n'en jouissait jamais, mais ce qui est dit est dit, qu'on se le tienne pour dit.

Quand le client se relevait, souvent assez exténué, Leah lui indiquait indifféremment qu'il y avait des petits trous dans les murs prévus à cet effet. Bien souvent, elle devait le répéter plusieurs fois, car le client, déboussolé par son extase, ne l'entendait pas ou l'ignorait totalement. De plus, les trous étaient des trous à péages. On devait insérer un certain montant d'argent dans une fente pour pouvoir s'y insérer soi-même, ce qui n'aidait pas à garder les clients hors d'état de nuire. Quand bon lui semblait, Eugénie envoyait Dérek, un colosse à la langue musclée qui ne mâchait pas ses mots, régler la situation. Comme Dérek n'entendait pas à rire la plupart du temps, le client avare devait se montrer discret.

Dans les trous à péages, l'ingénieur tenancier du bar, que personne n'avait eu la chance de rencontrer ni même d'apercevoir ne serait-ce que quelques secondes, avait installé des conduites qui servaient à récupérer la semence. C'est que l'ablation de l'utérus de Leah lui avait donné pour idée délirante, mais fort lucrative, de le maintenir en vie artificiellement et d'augmenter son rendement en ovules afin de contrôler les petits désagréments de la vie. Ainsi, il arrivait à créer des humains qui, une fois arrivés à maturité, étaient revendus à l'État qui pouvait les utiliser à diverses tâches. Généralement, l'État, une machine qui fonctionnait par elle-même, s'en servait pour remplir les postes de fonctionnaires ou se constituer des armées. La gestation dans un utérus hors corps et l'épanouissement sous terre provoquait généralement, chez les embryons devenus adultes, des comportements hostiles, ce qui était grandement apprécié par l'État et toléré par les citoyens. Quoique cela n'avait rien de

[...]

– Il est recyclé ton papier, qu'il conclut, interrogativement.

Il m'énerve.

– Au fait, elle mène où ton histoire ?

Assez, suffit ! Je vais me coucher loin de sa gueule de moron.

\*\*\*

C'est à se demander ce que je peux bien foutre avec ce foutu Couillon. Chaque fois qu'il est question de lui, mon vocabulaire s'abaisse à son niveau, j'en perds mon axe paradigmatique. Quelle poisse ! Mais comme il dit, le philozoufailleux français, l'enfer, c'est les autres. Je lui fais pas dire ! Ses six cent soixante-quinze pages d'égologie phénoménocentrique constituent une torture en soi. Je cite :

« La négation constitutive de l'être-pour-autrui est donc une *négation interne*, c'est une néantisation que le pour-soi a à être, tout comme la néantisation réflexive. Mais ici, la scissiparité s'attaque à la négation même : ce n'est plus seulement la négation qui se dédouble en reflété et reflétant et en reflété-reflétant en (reflété-reflétant) reflété et en (reflété-reflétant) reflétant. Mais la négation se dédouble en deux négations internes et inverses, dont chacune est négation d'intériorité et qui, pourtant, sont séparées l'une de l'autre par un insaisissable néant d'extériorité. »

Y a de quoi rester gommé au stade du miroir à se purlêcher, gaga-gougou, à se dévorer l'ego tout juteux. Et reflété-reflétant, patati-patata, que je bave et morve sur le miroir jusqu'à rester figée à l'image qui, sous mon regard, me prouve bien que j'existe, enfin et finalement ! Y a mieux encore, oh grande joie, parce que Jean-Couillon avec son regard de chien battu braqué sur mon je-me-moi me tu-te-toi tout à coup et j'existe ! Et, parce que j'existe, je lui donne existence à lui aussi, et à chaque instant, et à chaque regard, nous nous donnons naissance dans l'existence, mutuellement. Tadam ! C'est l'orgie !

En réalité, c'est plus simple que ça. L'enfer, c'est soi. L'impression pénible de ne pas trouver d'issue à son propre nombril, que je préfère encore qu'il m'emmerde que de m'emmerder moi-même. Et puis, elle ennuerait tout le monde, mon histoire, s'il ne s'agissait que de moi, moi, moi. Y en a des tas, déjà, de gens pour s'étaler en long et en large sur les failles de leur ego ou les anfractuosités de leur singularité singulièrement singulière. Qu'on peut plus rien dire ou faire sans que tout le monde le prenne personnel, que tout le monde ramène à soi.

Non, moi, mon Couillon, je ne l'abandonnerai pas. Sans ses yeux dans la graisse de bines et sa barbichette de bout de trouffion toute baveuse, je devrais me rabattre sur moi-même. Il me ronge de partout, me dévore jusqu'à la moëlle, grignote et en redemande, mais faut bien se mettre en jeu quelque part. Pas de là à se dire des « je t'aime » tout mielleux. Quand même, faut pas charrier. C'est pas notre genre, trop

d'orgueil. Qu'on oublie ça, nous, les répétitions à qui mieux-mieux de « je t'aime » hybrides, décuplés par la multiplication de relations consumméristes. Non, on ne se dira pas ce genre de truc à la va-vite comme si de rien n'était. Il faut que ça mijote, qu'on soit sûrs que ce soit bien signifiant avant de lancer ça dans les airs comme si ça ne pouvait pas nous retomber en pleine face.

Y a pas d'amour dans ce foutoir social tout postmoderne. Ça butine, grapille, papillonne de-ci, de-là, qu'on sait plus quoi croire. Surconsommation, libre-échange, libre-service, le package deal néolibéral à plus savoir où donner de la tête. C'est qu'il étourdit le marché de la viande ! D'ailleurs, moi, j'ai cumulé mon lot : mon corps à crédit, primes au rendement, désavantages sociaux, c.v. avec références sur dix dans un livret noir, mais les actions en désirs, c'est risqué côté dividendes, ça crashe plutôt bien dans une mare d'insatisfactions. Alors passion, passons ! Et peut-être que je l'aime mon Couillon, au fin fond du fond, mais franchement, ça a perdu son sens. Puis non, je m'en fous, mon Couillon c'est le mien et celui de personne d'autre, pas question de m'en débarrasser.

\*\*\*

Plus il y a de marges au discours, plus il sonne creux.

\*\*\*

La carcasse gavée d'âneries philosophiques, faut pas me demander où j'ai trouvé suffisamment d'inconscience pour m'endormir au bout du compte. J'ai dû passer la nuit à rêver de discussions avec des philozouphailieux français tout vingtième siècle, méta-Nouvelle-Vague dans le genre et tout, et tout, parce que j'ai le cerveau qui gonfle, dégonfle, gonfle, dégonfle. Et vlan dans les tempes ! J'ai la joue gauche qui mijote dans la bave qui s'est imbibée allègrement dans mon oreillée de fortune, un peu plus et je laissais ma peau dans mon babillage nocturne.

Le matin a tout de même fini par pointer sa lanterne plombante au beau milieu de tout ça. Bon, j'avoue, je patauge un peu tant il y en, a de la bave. Floc ! floc ! Me rends jusqu'à la porte. Flouch ! Et ouf ! Et flouc encore ! Je me miroite dans mon jus philosophique réparti au quatre coins de ma tente-cloaque-marécageuse. C'est visqueux, ça glue, dégueu : y a rien qui me flanque plus la nausée que la bave ! Le Couillon, lui, il a la bave facile, suffit qu'il ouvre un tant soit peu la fente entre ses babines et ça y est ! Je m'y fais pas, mais je me dis que je peux pas lui en vouloir, chacun ses défauts... Tzzzit ! Je dézippe, sors, ah ! de l'air ! Va falloir essorer mes trucs au grand complet. Je soulève la tente au prix de toutes mes forces, la penche pour faire sortir le fluide et laisse le soleil se charger du séchage.

La Transcanadienne se peut plus. Elle est là qui m'appelle, me supplie de me déguediner : « Allez ! Allez ! Emmènes-toi, que je t'avale au plus vite ! » Je veux bien, je la rassure, je veux bien, mais j'ai mes machins

à sécher... et puis, il est où, mon Couillon ? Il dort, j'imagine... Enfin, ça reste à voir.

J'y vais, cherche et recherche, plus de Jean-Couillon. Fini, parti, disparu ! Merde ! Mais où qu'il est encore allé se mettre, celui-là ? Il en a peut-être eu marre de moi après tout, pourquoi pas ? J'ai pas le monopole de l'écoeurite ! Ça arrive aux plus tolérants... Mais où qu'il est ? Ça lui prend, parfois, de disparaître. Ça lui arrive comme ça : on en entend plus parler pendant deux ou trois semaines, au moment où je me mets à penser que je le retrouverai à se gaver de pissenlits par la racine, soudainement, il se les ramène, sa tronche m'apparaît en pleine poire et c'est l'illumination. J'ai jamais trop su pourquoi ça lui prend. Une fois, je l'ai retrouvé avant la date qu'il avait prévu revenir, c'était plutôt moche à voir... il s'était affalé à regarder du cinoche, il y allait de navet américain sur navet américain, y avait des restants de junk food partout, un vrai dépotoir ! et il pleurait pas possible. Il avouerait pas, mais... j'appelle ça : son léger penchant dépressif.

Oh ! Mais le voilà, mon homme indépendant, plus mâle que mâle, dans sa splendeur virile : torse bombé et fesses ressorties. Il s'amène fièrement, dodeline du bassin, tout sourire. Il m'offre le petit déjeuner. Ouf.

\*\*\*

Me sens pas bien, pas bien du tout. J'ai l'autoroute qui me bat en plein cœur, qui me bouffe les tripes, la tête qui tourne à vomir. L'humidité

de mes bagages se mêle à ma sueur. Ça ne va pas, ça shake, remue, turbine, serre, étouffe de l'intérieur. J'ai la Transcanadienne à fleur de peau, elle occupe la totalité de mon corps et j'y ai l'esprit catapulté, incapable que je suis de détacher mes pensées de la ligne jaune, droite, flat, platte, bourre-et-bourre-et-ratatatte... Rien, y a rien, c'est dur; le béton, c'est horrible : un long déchirement de la nature, un embaumement perpétuel, un trop-plein de domestication, une pétrification civilisée. Y a quelque chose de sauvage qui crie en moi, quelque chose qui craint de s'effondrer. Je ne marche plus, je tremble.

Mon Couillon a dû sentir quelque chose. Il s'arrête, à deux pas devant moi, renifle, se retourne, renifle, me regarde, renifle, s'approche et renifle jusque dans mon cou. Ha ! Son souffle, un frisson, hi !

— Non, mais... T'as fini, qu'est-ce que tu fous au juste ?

Ses yeux dans les miens, y a quelque chose dans son regard. Je ne saisis pas. Il plaque ses mains sur mes joues, ses ongles mal coupés, comme des griffes usées par l'asphalte, s'agrippent à ma peau pour me forcer à garder la tête relevée. Un de ses ongles me perfore la joue. Aïe !

— N'aie pas peur, je suis là, qu'il me souffle au visage.

Non mais quel soulagement ! Pour une fois qu'il y est, là. J'espère qu'il y croit parce que, moi, je le crois pas du tout. Quelque chose arrive, de plein fouet, action, et me revoilà toute seule, à genoux, de la merde

jusqu'au cou à essayer toute seule comme une grande. C'est pas une présence, ça, c'est une enveloppe vide, pas même un rôle de soutien. Il fait plutôt figurant dans son genre, un truc qui colle au cul parce qu'il aime voir sa gueule dans la caméra. Puis, c'est vrai qu'elle est belle, sa gueule, mais pas de quoi ravalier mon angoisse. La nomination pour le rôle de soutien, dans cette histoire, elle va à l'autoroute. Ça, pour soutenir, elle soutient. J'aurais pas pu trouver mieux : fil conducteur, allégorie, métaphorique, elle en jette et solide !

Et je sais pas, moi, ce qui me prend, c'est embêtant... à force de gober de la poussière et de me taper les bargeots, je suis peut-être devenue transcanadophobe, qui sait ? Faudrait me foutre sur un divan, qu'on me scrute les neurones, que j'étale ma blessure narcissique, qu'on me conceptualise la conscience, qu'on me fasse un joli paquet cadeau avec mes pulsions, qu'on me neutralise toute possibilité de plaisir et qu'on me renvoie chez nous en me faisant bien comprendre qu'anyway, ma vie est un formidable échec et qu'à ça, there is no alternative : alors baisse la tête ma vieille et arrange-toi pour faire avec.

– T'en fais... (gueding, tocalacoloc, bing, droc !)

J'allais ajouter « pas pour moi », mais y a cette ruine de bagnolle tout bruit, tout rouille, qui s'est arrêtée sur l'accotement. Potoc ! le backfire fait des siennes. Pas moyen de savoir si ce restant de voiture s'est immobilisé pour nous ou parce que ça pouvait plus avancer. Guedang ! Le pare-choc arrière vient de décrocher d'un côté. Un hurluberlu, sorte de macaque aux

bras plus longs que les jambes, sort de la bagnolle, sautille jusqu'à l'arrière de son colisé romain sur roues et flanque un bon coup de pied au pare-choc. Celui-ci fait trois tours sur lui-même, le côté qui tient encore faisant office de pivot, et se raccroche de lui-même du côté défaillant.

Je n'arrive pas à me décider, on va l'aider ou pas. Je me retourne avec un regard interrogateur et hébété à la fois vers Jean-Couillon, il semble aussi perplexe que moi. C'est qu'il a pas trop l'air dans le besoin, le macaque. Il a grimpé sur le coffre de sa vieille Coccinelle et il gambade sur place en nous faisant des gestes douteux. C'est du spectacle ! Ou bien... il serait pas en train d'essayer de nous faire comprendre quelque chose ?

– Come on in, dudes !

Il peut pas être sérieux, ça roule pas son truc, ça se démembre ! Mon Couillon hésite. Le macaque oscille du crâne, ce qui semble chasser le moindre doute de l'esprit de mon Couillon qui, le sourire exhubérant, trotte joyeusement jusqu'à la doyenne de la technologie automobile. Bon... d'accord, je veux bien suivre, mais quand même, faut admettre qu'il ne me semble pas moins louche parce qu'il dodeline de la tronche, l'homme-singe qui conduit une bagnolle tout droit sortie de la nuit des temps, au contraire ! J'ai peur que ses oscillations donnent un peu trop la bougeotte à ses esprits...

\*\*\*

Je ferai pas d'accroire. La bagnolle roule au rythme de son tocatocatoc. Elle fait plus de bruits qu'elle n'avance, une véritable machine à musique actuelle! J'en connais qui seraient prêts à tout pour la sampler ! Et qu'on oublie la suspension, si y en a déjà eu une, elle s'est tirée. Alors, nous aussi, on a le tocatocatoc dans le sang.

À l'intérieur, c'est un vrai fouillis de bidules, curiosités et autres gogosseries inusitées... et tout le tralala se trémousse synchro avec la cadence du fossile de dinautosore. Y a plein de cartes gribouillées avec des hiéroglyphes, perforées, collées ici et là avec des matières plutôt douteuses, y a aussi des crayons, des patentes non identifiées, des semblants de technologie, pelles et bardas de trucs pour creuser. Si je m'attendais à ça ! Le macaque est une sorte de patenteux de gugusses en expédition. À voir ça, ça m'étonnerait plus, maintenant, qu'il se prenne pour Indiana Jones. Paraît que l'Alberta regorge de carcasses paléontologiques, c'est peut-être là qu'il va.

– I go near Virden, I'll let you there.

C'est pas un anglo, le macaque, il a l'accent.

– Tu sais, je parle français, que je m'empresse de lui dire.

Il est content, ça lui fait sa journée. Il dit qu'il a pas parlé français depuis qu'il a quitté Gatineau y a deux jours. Alors, on fait le tour des questions habituelles dans notre froggy language : « Cé de kossé ton nom ?

D'oùssé qu'tu viens ? Oussé qu'tu vas ? De pourquoué don' ? Et cætera. »  
Parlant de langue de grenouille... je l'ai pas décrit le macaque... Il conduit avec les yeux démesurément écarquillés, sa langue pendouille, mollassse, au bout de sa mâchoire suravancée – style Cro-Magnon. Chaque fois que sa tête se retourne vers moi, sa langue claque sur sa joue gauche, revient à droite, fait un quart de tour sur elle-même et va vaciller au milieu. Même rituel, mais inversé, lorsque sa tête se retourne vers la route. Ses bras me paraissent aussi flasques que sa langue : ils pendouillent chacun de leur côté du volant. Y a des touffes de poils qui lui sortent de partout, ça fait des protubérances atroces dans son linge. Il est tellement maigre que c'est à croire que le poil a remplacé, ou sucé, chaque once de graisse qu'il aurait pu avoir sur le corps. C'est fou, j'ai jamais vu pareil poilu ! Je vois pas de démarcation entre ses cheveux, sa barbe, son cou et sa nuque. Y a de quoi remettre en question la théorie de l'évolution des espèces.

Félix-Antoine Gangrène-Amphigourie qu'il s'appelle. C'est un tic de par chez nous les quatre noms; enfin, c'est le cas de ma génération... Nos parents sont de grand indécis : pas plus capables de choisir un nom qu'un pays pour leurs enfants. Ils aiment les traits d'union : ça leur fait croire à un prénom fort, dans un nom composé uni, à armes égales.

Ils nous ont offert un monde de possibilités, nos parents, en se disant qu'on pourrait bien décider, en toute liberté, par nous-même, comment on envisage de construire l'avenir... de vrais idéologues aussi, libéraux en leur genre, qu'à force de tout libérer, ils nous ont légué une

liberté sans limite et sans issue : le pas-le-choix-d'être-libre. Le totalitarisme du choix, c'est d'en avoir tellement qu'on ne peut plus en faire. C'est rester stallé dans nos quatre noms. À plus savoir quoi en faire... on greffe un néo- à libéral et un post- à moderne, totalement impuissant à penser le monde, alors on le re- pense. Quand même, Félix-Antoine Gangrène-Amphigourie, ça ferait un bel acrostiche s'il s'y mettait !

Mais bon... les conversations de base, c'est bien intéressant, mais on finit par en avoir fait le tour assez vite. Après, c'est la pause, on regarde dehors en se demandant ce qu'on pourrait trouver d'intéressant à dire.

\*\*\*

Les Prairies au printemps, j'avoue que je m'attendais à un peu plus de bouette : un immense, incommensurable, gargantuesque carré de bouette. Mais non, c'est sec et sablonneux, sans plus. Des champs plats, des volées de poussière et un petit duvet verdoyant là où on a planté des trucs. Pas un carré de bouette du tout, juste la mégaréserve industrielle canayienne de produits du terroir.

Paraît que c'est ici, entre le Manitoba et l'Alberta, que la Transcanadienne est la plus dangereuse. La route est tellement droite et plate que les camionneux ont tendance à s'endormir au volant.

- Mais dis-moi, que je risque comme ça pour faire la conversation, si tu t'en vas à Verdun, tu te serais pas trompé de direction... je veux

dire, y a l'Ouest et l'ouest de Montréal...?

Mon commentaire l'amuse. Il se tape sur les cuisses avec l'un de ses longs bras-fouets. Il prend un ton condescendant, comme si j'avais usé de la pire impertinence du monde et que je devrais donc savoir que :

— Pas Verdun, Virden ! Virden, Manitoba.

Ouais bon, ça change tout. Virden, Virden, comme si j'avais pu savoir qu'y a une ville qui s'appelle comme ça au Manitoba. J'aurais pu m'en douter, je sais bien, mais bon... et puis, je suis bien heureuse de savoir où il va nous débarquer, mais pourquoi ça a l'air si naïf de ma part de ne pas connaître ça Virden ?

— D'après mes calculs... c'est très complexe tout ça, tu ne comprendrais certainement pas, bref, faut tenir compte des parallèles, de la longitude et de la latitude, de l'inclinaison de la Terre, tu vois... tout ça pour dire que, d'après mes calculs, comme je le disais, très complexes, enfin... le point exactement opposé à Virden sur la planète... tu savais que la Terre est ronde, non ? Et bien, le point opposé à Virden, Manitoba, serait : Delhi, Inde !

Euh... ok... d'accord. S'il y tient. Et après ?

— Je vais creuser un beau gros trou !

\*\*\*

Bon, je sais bien que l'immunité psychologique contre le délire n'est pas donnée à tous, mais quand même : pauvre type ! Si j'ai bien compris son histoire, c'est qui a cette fille, qui lui a donné rendez-vous pour aller au cinoche, mais à Delhi. Mon avis, c'est que la fille a dû remarquer que ça ne tournait pas rond-rond dans sa cervelle. Le macaque illuminé, lui, il s'est dit que de creuser un trou bord en bord de la Terre était la seule façon de s'y rendre en ligne droite, et par conséquent, le chemin le plus rapide. Inutile de lui dire que, même s'il réussissait à creuser son trou d'un bout à l'autre de la Terre, il n'y arriverait pas en quelques jours. Avec de la chance, il frappera un geyser ou une nappe phréatique : si seulement ça peut lui exploser en pleine face d'un coup suffisamment fort et surprenant pour lui faire recouvrer la raison !

En tout cas, c'était peut-être complètement aliéné de ma part de pas savoir que Virden était le point opposé à Delhi, mais ça lui a appuyé sur le bouton play ! Il parle, parle, parle, délire, débite, gesticule, qu'il se peut plus de cracher des mots, de me raconter en long et en large tous les détails de son obsession pour les trous. Puis, de comment ça conspire dans sa tête parce qu'il a la certitude que « le vide qui n'est pas un vide est un espace parfait », (je le cite littéralement).

Je veux bien admettre qu'un trou est un espace vide, que ce vide est une illusion de vide dans la mesure où ce vide n'est qu'apparent... On sait bien qu'un trou est minimalement plein d'air, et que l'air est plein de cochonneries... mais de là à dire que c'est un espace parfait... je sais même

pas ce que ça peut bien vouloir dire « parfait »... « incomparable » ? Authentique ? Originel ? Oh ! Ça m'angoisse, moi, la perfection. Ça ne peut être que mécanique, la perfection, ou une sorte de totalité totale, implacablement inhumaine. Est-ce que je suis vraiment en train de rationaliser sur du délire ? Mais oui !

Je sais pas comment c'est loin de là, maintenant, jusqu'à Virden, surtout que... tocatocacoc... la machine antédiluvienne barbotte végétativement... tocatocacoc... sur la route. Ce qui est inadapté au déversement de palabres, interminable et à tout berzingue, du primate déchaîné dont l'utilisation du mot « trou », plus qu'abusive, ponctue le discours à un rythme déconcertant. À force de variations sur un même thème, il tisse un rhizome paranoïde complexe qui m'échappe de plus en plus.

- Le trou, le trou... la Femme est un splendide trou... trou de mémoire, j'irai me flanquer dans le trou de la Terre où je trou-verai la réponse à la terreur existentielle du trou de mon vide intérieur... angoisse trou-ble... la nuit est le trou du ciel et j'irai me fourrer dans le trou de toute ces femmes étoiles... Femme, vortex humain trou-blant... trou, trou, me renvoie l'écho de mon moi interne en moi externe, moi dissoscié, trou-badour de l'ego... à m'enfoncer le trou-fignon au centre de Gaïa, me redonnerai-je naissance ? Trou, je te trouerai... percer, creuser, griffer, perforer... là où le trou n'est pas, je le créerai... trou de l'époque : vide, ère du vide... l'homme est un trou où s'absorbe son humanité avalée par le marché... trou noir, l'imaginaire... orifice, trou par lequel la gravité aspire... le refuge du trou par lequel je pénètre la matrice, mon bled originel... trou, tu me

tiens par la queue... tu me désespères alors que je ne vis que pour te faire... voir le trou, c'est déjà dans le regard, noir pupille, noir de jais... ce que nous ne voyons pas est dans le trou... ce qui nous précède, c'est le trou : Dieu est un trou !

Y a pas à dire, je suis troublée. Et un fou en fabriquant un autre, peut-on trouer un trou ? Ah ! c'est ma raison qu'il troue. Et puis, il est où, mon Couillon, pour me tirer de ce pétrin où je m'embourbe, perds conscience, me triture les méninges ? J'étais en train de l'oublier, tout bonnement, parce que le macaque, j'aurai beau dire, il est fascinant. Il délire, mais c'est attirant, le délire, charmant presque, que je suis obnubilée, obsédée, prise au piège, au trou. J'en veux plus, moi aussi, du Trou pour m'enfoncer gaga.

Oh ! Mais il est toujours là, derrière moi, mon Mignon, mon Jean-Couillon. Étendu de tout son long sur la banquette arrière, il regarde dehors par un petit trou dans la carrosserie du vétuste engin, wouahou ! engin ! Il passe délicatement son doigt dans la petite fente pour l'étirer, l'humecte, l'ouvre. Il veut en voir plus, mon Couillon, visionnaire, mon Couillon, lui, il voit au-delà du trou. Il sait qu'il y a plus que le trou, que ce n'est qu'un passage : une porte qui mène de l'autre côté du miroir. Mais qu'est-ce que je raconte, c'est qu'un pervers mon Couillon, un pervers qui joue au voyeur.

- Ouais mais ça craint, les trous ! Ça angoisse, une vraie trouille, qu'on finit toujours par tomber dedans et que c'est pas sûr qu'on va s'en sortir. L'humain normalement constitué, il n'a qu'une envie :

c'est-à-dire, justement de boucher les trous pour pas prendre de risque... que je lui assure.

Merde, et merde, et merde encore ! Je dialogue avec un fou, je suis folle ! Jean, sors-moi de là ! Le macaque se tourne vers moi, claquement de langue, regard désabusé, il me répond :

- Franchement, c'est tellement archaïque, la peur du trou. Pis, moi, bein, je vous laisse ici : Virden, voilà.

Enfin on débarque. Jean-Couillon me tend un sourire et m'embrasse.

- T'as l'air perdue, Chri, souris, tes yeux brillent. Avoue qu'il t'as titillée le Félix-Antoine, à parler de trou !

Jamais de la vie, voyons. Qu'est-ce qu'il dit là, lui ! Ah pis, merde ! Ça fait bien son affaire, au Couillon, qui me clin d'œil ça, il en voudrait plus, toujours plus, de titillements. Moi, qu'on me foute la paix, je veux plus jamais entendre parler de trous obsessionnels.

\*\*\*

On a à peine le temps de sortir notre matos, de s'installer sur l'accotement et de se sortir du nuage de poussière-gaz-carbonique-tout-effet-de-serre laissé sur l'air de... tocatocatoc... par le primate obsessif et son taco ambulante, qu'un autre coup de vent – et quand je dis coup de

vent, c'est littéral, la poussière  
de Prairies-pas-bouetteuse-du-  
tout nous fait sentir le coup —,  
vient nous enrayer la vue  
pittoresquement campagnarde  
du fin fond du Manitoba. Et here we go again, c'est reparti, mon kiki !

Il est commun de croire que la vie  
est un film. Aussi adapte-t-on des  
romans au cinéma. C'est un crime  
contre l'humanité.

Si ce n'était de la froide exactitude de l'horizon rectiligne, le dusty road nous donnerait presque l'impression du far west. Mais rien, rien d'autre que des champs, pas même un début de crevasse canyonnéenne ou un bœuf catégorie AA pour se laisser prendre au jeu du cow-boy. Ça y est, on démarre dans un mouvement si brusque que le nuage reste derrière nous, tout hésitant, qu'il aurait bien voulu nous suivre, mais que notre fuite soudaine l'a pris par surprise. Ce dégagement me permet de constater que l'auto est tranchée en deux, que son toit est, en fait, une mégavoûte d'aération : autrement dit, la décapotable est décapotée et elle talonne l'autoroute à coup de hip et de hop quasi sensuels dans sa carrosserie gansta.

Pour une fois, je ne suis pas à l'avant-scène de la conversation, moi, la poupée de service livrée en appât au spectacle, la Barbie avec défaut de fabrication qui a un cerveau plutôt qu'une immense paire de seins. Jean s'est assis devant, aux côtés du nigger wannabe claustré dans ses chaînes en or, son suit adidas et sa casquette de travers. De mon angle, le slogan de sa caquette me dévisage sitôt qu'il tourne un tant soit peu la tête vers

Jean. Pour un Québec perfide. Ni le pseudo-racé, ni Jean ne se sont encore aperçu de leur évidente affinité linguistique... quoique je soupçonne le conducteur de se complaire dans le jargon anglo. Suffit de considérer le fait qu'il a tout l'air de se prendre pour un Afro-Américain, alors que le Bas-Canada, il s'est contenté d'utiliser les ressources humaines déjà présentes sur son territoire pour faire la sale job. Ils sont plus wise qu'on se l'imagine, les Canayiens, qu'ils se sont pas emmerdés à faire des tas d'importations en coûteux phénomènes d'exotisme, hommes/femmes-objets, surdoués involontaires aux travaux forcés. Pas qu'il y en ait pas de racisme au nord de l'Amérique du Nord. Non, non, ça court les rues et les commissions parlementaires, le Joyeux Canada multiculturel, bein voyons ! Les Canayiens sont aussi xénophobes que leurs voisins. Mais y a pas eu de révolution, ici, pas de réécriture de l'Histoire en histoires... Nos Amérindiens, aussi exploités qu'ils l'ont été, n'ont pas trouvé leur voix, pour tout dire. Alors, c'est tout à fait d'usage que notre nouveau fouère ait une tendance à remplacer le joual par le slang, il cherche à s'impouimer la wévolution su' le bout de la langue. Ça lui permet de se sentir plus proche de... de... sais pas.

Avec un sourire en coin, je lance un :

— Tu l'as lu, le manifeste, ou c'est une sorte de cover ?

Il me lance un regard interloqué, comme si jusqu'à maintenant, il n'avait pas remarqué ma présence. Ce qu'il voit semble l'étonner davantage : il immobilise la voiture, se retourne, me fixe de ses yeux bleu-

vert d'où j'envisage la profondeur du néant, un néant pas péjoratif du tout, un néant infini, fascinant dans toute son étreté. En somme, un néant qui peut dire je. Qu'est-ce que je raconte ? Je bafouille dans ma tête, n'importe quoi, j'ai la lèvre inférieure qui pendouille. Estomaquée, pétrifiée dans la glace de ses yeux, je pourrais m'écrouler là, être absorbée par sa prunelle. Son sourire me tend la main de jutesse, juste avant que je ne m'abîme. Jean, tout étonné, lui lance un :

— So, you speak french !

Notre yo de service lui fait signe que oui, évidemment, et redémarre sa décapotable sortie tout droit d'un road movie.

\*\*\*

Il a complètement fait abstraction de ma question, à croire que le port de produits dérivés exclut tout doute possible quant à ce que fait une personne par rapport à ce qu'elle consomme. I am what I buy. Non mais, c'est vrai, quelle question ! Demande-t-on à quelqu'un qui porte un chandail des Canadiens de Montréal s'il est fan ou s'il aime le hockey ? L'adhésion est sous-jacente, pas une miette de sous-entendu, exhibée au grand jour et à qui veut bien se donner la peine de regarder un tantinet. Image pas poudre aux yeux, absolument pas, regarde-moi et dis-moi qui je suis.

Moi, ça me perturbe quand même, parce que... comment savoir ? Un

coup de vent de la mode, un soupçon de marchandisation et ça y est : le look est né ! Y a un écart qui se creuse entre l'objet et l'image. La consommation de l'objet ou ses formes commercialisables, si ça crée quelque chose, ça crée pas quelqu'un. Je me perds, je digresse... ce que je veux dire, c'est qu'un mec qui exhibe la face de Mao sur un t-shirt ne me dit pas s'il est maoïste ou fervent de pop-art. Quant au militant qui s'est plaqué la face du Che sur le chest, rien ne me prouve qu'il est familier avec sa pensée, il est peut-être juste en train de se donner un look camarade pour faire partie de la gang. Sais pas, mais le fait est qu'on peut jamais vraiment savoir ce qui se cache derrière une image. Y a une lacune ou deux. Quelque chose comme l'être humain qui crève sous le poids de sa propre représentation.

Mais bon, qu'est-ce que j'en ai à faire, moi ? Qu'il ait son bénéfice du doute, notre conducteur ! Au fond, ça ne me regarde pas si dans ses temps libres, il a jeté ou pas un coup d'œil sur un truc machin dont tout le monde a entendu parler, et qu'il a son avis là-dessus, mais que personne s'est trop donné la peine de lire, anyway, parce que les joujournalistes intellos en ont fait une niouze, un édito ou quelque chose de plus facile à digérer que l'original.

Quoi qu'il en soit, le pseudo-yo, j'ai pas trop envie de raconter son histoire. C'est étrange comme ça. Je sais pas pourquoi. Y a des personnages qu'on préférerait ne jamais avoir rencontrés. Pas qu'il m'ait fait du tort ou quelque chose comme ça. J'ai juste rien à dire. Il

m'emmerde. Trop ci, pas assez ça. Ça m'ennuie de le dire, mais y a des gens qu'on pourrait bien oublier qu'ils ont passé dans notre vie : ça changerait rien de rien. Alors, pourquoi le raconter ? C'est ennuyeux.

Enfin, le trajet se déroule comme une ligne du temps bien linéaire, sans fin, éternelle. Tout semble lent, ralenti, tortuesque, et ça s'allonge encore plus avec la profondeur de champ, l'interminable profondeur de champ. Le ciel, immense globe oculaire, s'est refermé sur nous. Il nous a emprisonnés dans son humeur aqueuse, plaqué sur le blanc de ses yeux, et la route se défile comme une veine qui tranche l'horizon infini de blanc. Tout ce trou de paysage étendu là, devant moi, de part en part de mon regard, va finir par me rendre claustrophobe. Notre coast to coast se traduit peu à peu par le franchissement d'une béance à n'en plus finir. Je suis moins certaine, tout à coup, qu'on en viendra à bout à un moment donné.

\* \* \*

Dans cette partie de l'histoire, ma présence est tout à fait aléatoire, voire négligeable. Que j'y sois ou pas n'ajoute rien au récit, mais puisque c'est moi qui raconte, je dois bien raconter quelque chose. Cela dit, je peux tranquillement réfléchir à mon interchangeabilité, saisir avec quelle subtilité j'ai intégré ce rôle d'image à peine humaine, imaginer allègrement comment je pourrais subtiliser mon corps pour me remplacer par un mannequin en plastique. Les mecs devant n'y verraient que du feu. Je

m'applique à faire un sourire, pencher la tête de côté, quand un des deux lardons me jète un coup d'œil pour s'assurer que je n'ai ni disparu, ni été enlevée par des extra-terrestres, ou pire, que je sois surtout pas en train de rigoler avec un mâle plus dominant dans une voiture imaginaire qui aurait bien pu nous suivre, mais non, nada. Les mecs s'échangent quelques phrases de temps à autres, rient, se donnent des tapes sur les épaules. Ils font copain-copain, se racontent leurs quatre cent coups. Ils ont sorti tout leur attirail de cd et se font écouter telle ou telle toune qui « faut donc que t'écoutes man, c'est trop chill ».

Cheveux dans le vent, sécheresse dans les yeux, je suis complètement désœuvrée. Je sais bien que c'est pas en me taisant que j'y changerai quelque chose. Mais je suis sans voix, je ne m'intègre pas à la conversation, je relève tout juste du cadrage.

Un pick up tente de nous dépasser, mais ralentit finalement à notre hauteur. Deux paysans trônent sur la banquette avant. Ils ont les yeux livides et la langue leur pend jusqu'aux genoux. Yeurk ! On dirait qu'ils ont les mains coincées dans leur pantalon. Je fais une pichenotte sur la nuque de Jean et lui désigne les deux chauffards agglutinés à leur manche à balai. Le pseud-yo regarde, lui aussi. Mes deux lardons éclatent de rire et mon Couillon, maintenant à genoux sur son siège, se tape sur la poitrine à coups de poings, faisant un Tarzan de son lui-même, tout en roucoulant comme une tourterelle. Les chauffards hébétés terminent leur dépassement. Il leur a bien montré, mon Couillon, c'est qui qui est le mâle

dans la place, c'est qui qui a ses droits sur la femelle là-là qui fait une si belle parure sur la banquette arrière, sage comme une image. Pas de doute, le Couillon, il sait y faire pour protéger son patrimoine à lui tout seul.

Entre-temps, j'ai baissé les yeux. Pseudo-yo se retourne, passe sa main sous ma mâchoire, doucement, tendrement même que je dirais s'il me connaissait un peu, et me relève le menton, que mes yeux entrent dans les siens. C'est de la torture psychologique de me forcer à regarder ces yeux-là, je veux pas, faut que je détourne la tête, que je déracine mon menton du terreau de ses doigts, comme pour m'arracher le cœur de mes propres mains et déposer ma joue sur mon épaule, fermer mes paupières et être à l'abri de ses pupilles inquisitrices.

Ça ne l'empêche pas de récidiver et de le tenir fermement cette fois, mon menton, que je ne manque pas une miette de son regard.

— Ça va ? Qu'il me demande.

Je ferme les yeux, encore, en espérant qu'il me largue un peu, qu'il laisse tomber. Je sens toujours sa main, ouvre les yeux, son regard insiste « ça va ? ». Je roule mes iris. Non mais ! C'est pas la mer à boire, des connards qui matent les jeunes filles, y en a à tous les coins de rue, qu'on a pas fini de se sentir comme des gros morceaux de viande et que le féminisme y a pas changé grand chose.

— Oui... que je lui bafouille, à peu près, sans respirer tant je me noie

dans le turquoise.

L'air qui lui redessine la tronche à ce moment-là, faut le voir, que c'est pas long que j'ai le souffle coupé... net, frète, sec ! Y a une telle déception dans sa façon de prendre sa pause, de secouer la tête, que je donnerais pas grand chose de ma peau. Mais il me lâche pas le visage, qu'il veut pas me perdre de vue en prenant son souffle et en me slammant en pleine gueule :

– La norme c'est la forme  
 Les magazines branchés te dictent comment te façonner  
 La matérialité comme volonté de domestiquer  
 Le siège des pulsions  
 Domination de soi pour la réalisation de sa socialisation  
 Que l'apparence soit une prise de conscience  
 Incarnation du moi dans la chair de ton existence  
 La singularité il faut la conformer  
 Sinon elle sombre dans la difformité de la marginalité  
 Ton corps est l'objet de ta représentation  
 Fais de toi ta propre expression !

La norme c'est la forme  
 Porte ta marque comme une empreinte au fer chaud  
 L'affirmation de soi passe par l'image, c'est ton show  
 Sois comme si  
 Comme si t'étais d'venu c'que t'es ainsi  
 L'éthique des multinationales, c'pas banal  
 C'est la liberté modelée en format commercial  
 L'idéologie c'est pas du capital superficiel  
 C'est du capitalisme contre l'angoisse existentielle

Crédite tes valeurs pour remettre les pendules à l'heure  
Affirme-leur ta hauteur par un look accrocheur

La norme c'est la forme  
M'as t'en faire d'la réforme, une révolte contre l'informe  
La norme c'est la forme  
La moyenne, c'est la masse, c'est l'énorme  
La norme c'est la forme

Encore une chance que la Transcanadienne, ça soit une belle ligne droite sans défaut dans le patelin, parce qu'il a craché tout ça en conduisant sans regarder le moins du monde en avant de lui, trop occupé à ne pas me quitter des yeux. Il a fait ça dans le genre vidéoclip. Ça ne m'aurait pas surpris qu'à ce moment-là l'auto se soit arrêtée et que ce soit le paysage qui ait défilé tout seul. J'aurais pas été plus étonnée si deux pitounes en bikini à paillettes étaient apparues sur le capots et auraient fait des back vocals en se frottant la poitrine sur le pare-brise.

Moi, je suis pétrifiée là, la bouche bien bée, la tremblotte prise dans ma lèvre inférieure, que je voudrais bien dire quelque chose, débattre, mais qui a pas une phrase complète et cohérente qui accepte de se formuler dans ma tête. J'ai le cervelet complètement assommé. Avec mon regard ahuri, je peux pas croire que j'aie l'air d'être autre chose qu'une imbécile de première.

En fait, je ne comprends pas trop où il veut en venir. C'est pas tout à fait un : sois ton corps tout entier et un. Plutôt un : formate-toi toute

entière et une. Et la norme comme arme de destruction massive contre la culture de la perversion ? Je sais pas, saisis pas, pas sûre qu'il ait répondu à quoi que ce soit. À moins que ce ne soit un regard nouveau genre sur le féminisme dont le message révolutionnaire serait : montre-leur que t'es une pouffiasse de luxe, le style de pouffiasse qu'ils peuvent pas se payer; capitalise-toi bien, que tu sois hors de prix, inatteignable pour le plus petit dénominateur commun du machisme. Sais pas, possible qu'il soit dans sa bulle à lui.

\*\*\*

En me shootant tout ça, notre pseudo-yo, il a manqué sa sortie. Il devait nous laisser à Regina parce que, lui, il s'en allait prendre l'autoroute 11, histoire de se rendre à Saskatoon. Ce qu'il est supposé aller y faire, sais pas trop, un truc de fond de bar sur trame de poésie, résidus de slam ou de spoken word en version contemporaine. Finalement, il nous abandonne un peu plus loin, à Moose Jaw, devant un gros orignal de béton. Ciao, bye et bonne tournée joyeusement canadienne !

C'est fou quand même, dire que ça nous a pris quelque trois jours pour traverser l'Ontario, alors que le Manitoba, on l'a franchi en un avant-midi. C'est à peine si je m'en suis aperçu. Quelques heures de route, welcome Saskatchewan, et nous voilà largués devant une horreur érigée en forme de monument transnational. Une pacotille family sized conçue par des spécialistes en aménagement d'autoroute, et ce, pour le plus grand

plaisir des voyageurs, touristes et autres, qui ne peuvent que jubiler – vraiment – devant cette porte ouverte, cette main tendue, cette perche lancée spécialement pour la prise de photo. Une monstruosité on four legs qui n’attendait que nous. Génial.

Y s’appelle Mac, notre nouvel ami, l’original supersized. Monté sur un frame de métal, coulé trois fois dans une mixture de ciment, il mesure trente-deux pieds de haut et pèse une dizaine de tonnes. It’s the world’s largest moose. Avoir su que la Saskatchewan regorgeait d’attractions touristiques de catégorie Guinness record, je me serais préparée mentalement. Là, je sais pas comment faire face à une telle... œuvre ? J’irais quand même pas jusqu’à dire « œuvre d’art ». On est bien loin des pyramides d’Égypte ou des jardins suspendus. Tout ça pour dire que j’ai du mal à retenir mon fou rire pendant que Jean-Couillon reste jammé devant le colosse, interloqué, voire ébahi, mais pas trop. Il est pas si con.

Après tout, pourquoi pas dire « œuvre d’art » ? Non mais, suffit de prendre la parole, d’avoir un discours, un concept, une idée, pour se déclarer artiste et être consacré au panthéon du Déchet théorique de l’ââârt contemporain. Tout ce qui lui manque, au concepteur de Mac, c’est l’acte performatif par lequel l’ââârtiste met de l’avant sa subjectivité toute subjectivée par le trait ââârtistique, et qu’ainsi, la sculpture tire son existence de l’existence même du sculpteur. Que le sculpteur naisse en tuant la sculpture ! L’impératif catégorique de l’ââârt conceptuel. Et que le serpent se suce la queue parce que si tout est devenu ââârt, c’est que l’art

est mort, qu'il n'existe plus. C'est par ignorance que tout est art, par ignorance des choses qui nous dépassent, et c'est une barbarie immonde, nécrophage, qui a dévoré la culture.

— J'ai faim !

Cette interruption soudaine est une gracieuseté de Jean-Couillon. Ça tombe un peu à plat. Moi qui songeais aux vers solitaires de la culture contemporaine en train d'engouffrer toute élévation de l'esprit en déversant le contenu répugnant de son corps à la face du marché sans crainte de transfigurer le visage de l'humanité par un immense abcès d'immondices, je me suis coupé l'appétit, toute seule comme une grande.

\*\*\*

Il a l'air figé, comme ça, mon Couillon. Il fait la statue. Mais en m'approchant un peu, doucement, sans bruit, je vois qu'il frétille de la babine, montre les dents.

— Mais qu'est-ce qu'y a mon Jean-Couillon, tu l'aimes pas, le gros z'original ?

Waourrrr, crouch ! Aïe ! Fallait pas que je le dérange dans sa démonstration de force. Il a pas aimé : il m'a mordu la main ! Non mais, ça va pas ?

— Excuse-moi, Chri, je voulais pas... j'étais dans la lune. Je t'ai fait

mal ?

Non, non, t'as juste failli m'arracher une main. Je secoue la tête, tout de même, je vais pas l'emmerder toute la journée. Ça arrive à tout le monde, un mauvais réflexe, je sais bien, au fond, qu'il a pas voulu, qu'il a réagi plus vite que sa pensée. C'est pas si grave, c'est pas comme s'il avait l'habitude d'être agressif. C'est un peu saisissant, mais je le saurai pour la prochaine fois.

Et puis, bon ! Normalement, sitôt qu'on touche terre, mon Couillon, il bondit et bondit encore, gambade et fait des acrobaties. Hop ! Sus à la gravité ! Il fait ça aussi bien qu'un Neil Armstrong. Peu importe, moi, je le préfère comme ça : tout joyeux, qu'il se peut plus de conquérir son lopin de terre tout neuf. Il aurait des drapeaux du Québec avec lui qu'il se ferait une joie de les planter un peu partout en grand colon qu'il est. Il est comme ça, lui, l'incarnation de la joie, qu'il ferait pas de mal à une mouche, même pas à une mouche à chevreuil. La grogne et la mauvaise humeur, qu'il me laisse ça, c'est mon domaine, la cruauté aussi tant qu'à faire. Qu'on me rende mon Couillon tout bien dressé, mais dynamique, tel quel et rien de moins.

Ah, mais voilà ! Il constate que l'original bouge pas, tourne autour, le scrute.

— Dis Chri, tu voudrais te retourner ? J'ai comme une envie.

Je me retourne sans demander mon reste. J'ai pas plus envie qu'il faut d'assister à ça. Ça nous arrive de pisser l'un devant l'autre. On a l'intimité totale. Ça nous empêche pas de nous donner des petits moments de pudeur.

Il termine sa besogne, puis s'agite, remue son petit derrière. Maintenant son hésitation tient de moins en moins la route, il se secoue les jambes, puis, les bras et c'est parti ! Il gigotte de-ci, de-là. Ouf ! Ça c'est mon Couillon !



Certains sont portés à croire qu'il n'y a que ce qui peut se penser qui soit possible. Peut-être. Mais alors, ce serait bien dommage, car de cette façon, l'impossible et l'impensable ne pourraient plus être pensés, ni possibles. Or, sans l'impossible et l'impensable, l'imagination est vouée à la potence et la réalité livrée à l'inanité. La fin du réel commence là où s'éteint l'imaginaire comme possibilité.



N'empêche que tout ça, le voyage, ça me file entre les doigts. J'y comprends rien de rien. Que ça bouge vite, bien trop vite. C'est schizophrénique tout ce boucan, bing, bang et tralala pour passer de l'autre

côté du miroir. Ça m'échappe, je confonds : les visages, les discours, que sitôt entrée dans une voiture, j'oublie la précédente et ainsi de suite. J'ai beau tenter d'y mettre de l'ordre, c'est le chaos encéphalique, l'orgie cervicale. J'ai rien assimilé, sauf un brutal choc des identités au niveau des méninges et ça se bouscule.

J'y ai pas trop réfléchi avant de quitter mon Montréal tout confort. Je savais pas dans quoi je m'embarquais, mais voilà : où j'en suis, y a plus de retour en arrière possible. Fichue, je suis bel et bien fichue ! C'est sans issue une fois tombée dans ce trou de béton, ce qu'on appelle la Transcanadienne pour la commodité. J'ai beau scruter le paysage, j'ai plus aucun chez-moi dans ce pays trop grand pour moi et qui défile sans arrêt, pareil à lui-même, le long d'une route sans faille bordée de campings cheaps, de nains de jardin et de drapeau du Joyeux Canada.

Je sais pas, en fait, ce qui m'a pris, de quoi c'est donc que je viens faire ici ? J'avance, j'avance, mais j'en finis plus avec le tournis dans ma tête. Dans tout ce tapage de tournage en rond, rond, rond, ce que j'entrevois, c'est une entreprise bien ficelée de fuite en bonne et due forme. J'avais pas le choix, au fond, à force d'être perdue dans mes racines, fallait que je me déterre un peu. Fallait que je lève les voiles des jupes de maman pour voir de quoi il peut bien avoir l'air, le monde. Maintenant, je ne suis plus sûre de ce que je vois.

Je me souviens. Il y a longtemps. Ne pas avoir peur d'être

détrempée de la tête au pied. Maintenant, je marche à côté de moi, à côté de mon Couillon, à côté de la Transcanadienne, mais à côté... toujours. Pour pas me mouiller. Pour pas que mes cheveux frisent. C'est ça, la fuite, faire un pas de côté pour se rendre compte qu'on traîne la patte en parallèle. Être devant soi, là, ici, maintenant, à se regarder assise au pied d'un orignal géant sans trouver la force de rire de l'absurdité. Là, dédoublée, en échec de vivre ne serait-ce que cet instant qui perce la peau, un rayon de soleil qui me picoce un pore comme Coco, le perroquet de mon enfance, grignotait le bout de mes doigts en mangeant son biscuit soda. Je me souviens si bien, pourtant, de la langue dure et sans salive de Coco. Aujourd'hui, je n'ai plus qu'une langue dure et à bout de souffle pour tracer le contour de mon regard. Et je me dis, avec une certaine amertume, que j'ai plutôt manqué d'imagination en prénommant mon perroquet Coco.

Je sens que je n'ai pas le visage de mes pensées. Je n'ai pas cessé de regarder mon Couillon s'exciter du bout de chemin accompli, mon sourire n'a pas quitté ses pirouettes et jacassements. Il n'y a rien dans mon regard qui puisse transiter jusqu'à lui, rien dans mon regard qui trahisse le fait que je n'habite plus la viande de mon corps. Je ne sais même plus quand, au juste, je me suis quittée.



Le langage, cet Autre, qui me traverse et me viole. Il me sape, me distord, m'étouffe, me strangule : me tait. Le langage ne dit rien, il figure un dire qu'il faut constamment mettre à mal pour le faire parler,

lui faire dire : moi. *Moi... je... nous. Moi, je noue* les mots qui m'engluent à la page, je les gueule dans un décrochement syntaxique, qu'un hurlement échappe à la forme. La forme oppresse l'être, elle le pousse à son abolissement. Chercher ce qui se soustrait à, ce qui s'esquive de, le point de fuite, la tangente qui ne se réduit pas à la forme. La page blanche est un mythe. C'est une salope, la page blanche : elle appelle à être salopée davantage. Je n'y aligne pas les mots, je les y opprime jusqu'à ce qu'ils y collent, jusqu'à transgresser la pseudovirginité de sa blancheur. Symbolique, le blanc, pur, qu'ils disent, mais c'est qui ça : ils ? Et la matter l'innocente, la page, la gaver de toute la rage, de toute la violence de l'angoisse. Oui l'angoisse, car le mot n'est pas la chose et qu'entre les deux, il y a l'angoisse de dire. Et que la page, elle, crache le sang d'un peuple qui ne la parle pas, mais qui se fait parler par elle : réduit aux mots. Écrire, c'est être opprimé ? Oui, c'est être opprimé, pas par quelqu'un, pas par une nation, pas par une volonté de puissance, mais par l'Autre. Ma langue, on me l'a fait ingurgiter de force et je l'ai avalée, mais de travers, avec toute son éternité de cadavres qui me tire dans la putréfaction de termes où pourrit toute ma pensée. Une langue est toujours déjà périmée. Écrire un ersatz d'être sur papier et dire : prenez et mangez-en tous, que mes mots, avariés entre tous, vous contaminent de l'intérieur. Lire, comme si une perpétuelle scarification vous ouvrait les tripes et mes entrailles dans les vôtres rejetées, je serai nous. Puis, reprendre, dans un autre souffle, de l'autre côté, poser des bombes dans mon carcan linguistique : toute... incohérence... dit... une... révolution... interne. Éviter l'affaissement, bouillonner la nuit, l'angoisse, dégueuler l'image, un son, un cri, n'importe quoi : déborder, merde ! Déborder. Dire, mal, par éclatement, jusqu'à ce que la langue nous fracasse, que ce qui parle se trouve entre les fragments de soi. Dire au présent la brûlure, que l'être ne se dit pas, mais qu'il se hurle ; que l'être ne se fige pas, mais qu'il se condense dans le déchirement d'un cri. Écrire ou lire pour se donner une culture, contre

système et forme, car ils asphyxient. Écrire ou lire pour se donner une existence. Éprouver, dans la chair, la douleur d'émerger dans le dialogue improbable. Il y a une scission entre les deux : l'irréductibilité de l'impossible rencontre. L'écrivain ne parle pas, il écrit. Or, trouver le rythme, le souffle du dialogue où je suis en tension, confrontée. Écrire pour risquer sa peau entre deux phrases au niveau du point. Je ne sais plus ce que c'est écrire, je me désécricis.



Quatrième jour. Moosejaw, Saskatchewan : voilà où l'on en est. Au risque de me répéter, j'ai cette envie chronique de me foutre en plein milieu de la route et de laisser le contenu de ma tête tartiner l'asphalte. Ça m'arrive souvent, dans les intestins de Montréal, d'écoper de ce genre de pulsion à ne plus trop savoir comment me retenir de pas aller me blottir entre les rails. C'est con, c'est pas mon genre de suicide. C'est pas éthique de faire prendre en pleine gueule aux gens son suicide comme ça, d'éclabousser tout le monde, de les traumatiser avec notre poire bien rasée par le métro. Et puis, y en a combien qui s'en sortent juste mal foutus, bien infirmes, de cette façon de se suicider ? Ah ! Non, vraiment, c'est pas pour moi. De toute façon, je suis pas suicidaire du tout. En tout cas, pas maintenant. Peut-être un autre jour, le jour où j'aurai envie de faire un coucou à la mort, de lui montrer la puissance de mon libre arbitre, qu'elle m'aura pas au détour d'un coin de rue, que c'est moi qui l'aurai et qui aurai le fin mot de mon histoire. Pour l'instant, c'est qu'une petite pulsion, Thanatos qui fait des siennes et qui veut me donner un aperçu.

Je suis sauvée par la cloche. Deux coups de klaxons bien secs en réalité. On ramasse nos trucs. Jean-Couillon sautille en vitesse jusqu'à la voiture. Moi, je traîne la patte et ma tronche de mi-carême. Je me dis que si mon Couillon s'empresse de se jeter sur les voitures qui s'arrêtent, c'est sans doute pour avoir le monopole du choix de sa place. Futé quand il veut !

J'arrive devant une portière ouverte. Mon Couillon est déjà en train de renifler la banquette arrière, de se tortiller pour faire un cercle sur lui-même. Il gratte un peu le siège, comme s'il y avait des miettes à enlever ou comme pour replacer le rembourrage. Enfin, il s'assoit, ce qui fait que je peux lui tendre mon sac, reculer le siège avant et m'asseoir également.

– Hi ! How's you going ?

J'ai droit à un sourire, une tête qui oscille et une bonne part de silence. Quand je dis silence, c'est pas tout à fait ça, pas absolu en tous cas. Y a bien le vizzzzz, vizzzzz de l'air sur la voiture et la musique. Mais en terme de réponse, c'est le néant.

– Well... we're going West... In fact... as far as you can get us...

Encore le même sourire, mais cette fois, la vacillation de neurones s'est transformée en hochement. Ce qui doit signifier qu'il a compris, j'imagine. Enfin, le mec est peut-être muet.

– Isn't it a nice day... the weather is so... sweet ?

Cette fois, tout ce que je récolte en guise de réponse, c'est une paire de sourcils froissés. Hum... vraiment, le trajet s'annonce des plus agréables.

Nous espérons que vous apprécierez la tranquillité d'esprit que vous offrent nos transports.



Il a pas l'air bien dangereux, Monsieur Silence-en-boîte. Un mec dans la trentaine ou pas loin, look branché-jeune-professionnel, un peu sportif, mais pas costaud. Je serais pas surprise qu'il ait le genre de petite bedaine de rien du tout qui a un quelque chose de sexy. Et puis, il est pas laid sans être une beauté parfaite, conduit une Civic dont l'intérieur est impec, ses cheveux sont bien coupés, brun plutôt noir, yeux bruns, je dirais qu'il est assez grand, enfin, suffisamment pour être plus grand que moi qui suis grande (pour une fille, s'entend). Apparemment, tout ce qu'il y a de plus normal, un exemple typique de Monsieur Tout-le-monde; mais, apparemment, il est muet. Je veux pas sauter aux conclusions. Je voudrais bien lui demander, sauf que je sais pas comment.

— Jean, tu sais comment ça se dit « muet » en anglais ?

Il secoue la tête. Coudonc ! C'est contagieux. Pour le reste, ça ne m'étonne pas. Mon Couillon, il dit qu'il parle anglais parce qu'il peut dire

une dizaine de phrases, et encore, ses phrases, y a pas un anglo qui les comprenne. Je sais pas s'il a lui-même une idée de ce qu'elles signifient, les phrases qu'il pense savoir prononcer.

— Are you... euh... are you kind of... hum... are you able to talk, I mean... to... euh... pronounce words with a voice ? Euh... You know what I mean ?

Il me fait signe que oui. Alors, peut-être qu'il est un peu comme mon Couillon, qu'il parle pas trop anglais. Peut-être qu'il a rien compris du tout, qu'il fait semblant. C'est vrai qu'il a quelque chose de... de latino. Peut-être qu'il est mexicain et qu'il parle pas du tout anglais.

Y en a beaucoup des Mexicanos qui viennent travailler dans les champs canadiens. C'est comme du cheap labor livré à domicile, mais qu'on peut renvoyer à la maison quand la saison se termine. C'est pratique les zones de libre-échange. Ça fait du flux de capital humain tout en réduisant la charge providentielle de l'État, puisque l'État n'a pas vraiment à prendre en charge qui que ce soit. Ça fait moins de prestations de chômage à payer durant l'hiver. Et puis nous, on a bonne conscience parce que notre pays, en faisant grâce de ses terres, aide nos voisins démunis. Alors que notre pays, il se gêne pas pour offrir des conditions de travail misérables en se disant que c'est bien pire dans le leur. Et notre pays, il se gêne pas non plus pour aller installer des usines ultra-polluantes, pas conformes du tout aux normes occidentales, des usines qu'il installerait pas sur son propre territoire parce que trop dangereuses pour la population et dont la

population elle-même voudrait pas. Mais des usines qui rapporteraient tellement... qui pourraient tellement faire le bonheur économique d'un pays en voie de développement... sauf que quand les Mexicanos réalisent que l'usine miraculeuse – supposément tombée du ciel pour leur plus grand bien, l'usine canadienne sauveuse du peuple en chômage –, contamine leur nappe phréatique, et que leurs enfants sont rendus radioactifs ou quelque chose du genre, et qu'ils n'en veulent plus de l'usine canadienne bénie d'entre toutes... Eh bien ! notre pays, il se gêne pas pour le traîner devant l'ALÉNA, le pays bien plus pauvre que lui, et lui demander des comptes. Et quand je dis comptes, c'est pas juste l'argent que ça a coûté pour construire l'usine, parce que la multinationale canadienne, elle peut même demander à ce qu'on lui rende le profit qu'elle estimait faire. Faut bien voir que « rendre » n'est pas le bon verbe, parce qu'après tout, c'est pas possible de « rendre » un profit qui n'a jamais été fait.

Là, je suis rendue à des kilomètres de ce que je voulais lui demander, à ce Monsieur Silence-en-boîte. Alors :

– Do you speak english ? O quizás, ¿ hablas español ?

Il me fait encore le même signe, un grand oui de haut en bas. Et puis, surprise ! Un autre signe, tout neuf celui-là : un grand non de droite à gauche. Bon, peut-être qu'il a zéro envie de me parler, que sa maman lui a bien fait savoir qu'on ne parle pas aux inconnus et qu'il est le bon fils à maman. Peut-être qu'il a fait vœux de silence, et qu'il est lié avec je-ne-sais-

trop quelle secte, et qu'il a pas le droit de parler jusqu'à ce qu'ils crèvent tous d'un commun accord ou pas. Peut-être aussi qu'il fait la grève de la parole pour montrer les effets néfastes de la virtualisation de l'existence par la montée en popularité de Facebook. Peut-être qu'il a fait un pacte de silence pour se purifier du trop plein de langage qui transite dans une société d'outré-langage, et qui, à force d'abus de parole, ne dis plus rien. Peut-être qu'il est gêné ou qu'il a une voix tellement absurde, qu'il préfère rien dire par peur qu'on rie de lui. Ou peut-être qu'il a une extinction de voix. Ou peut-être qu'il me teste, qu'il se dit que je pourrais bien lui poser toutes ces questions et qu'il se demande pendant combien de temps je pourrai cogiter et inventer plein de trucs débiles pour expliquer son silence.

Dans le fond, y a rien de rien qui m'oblige à tergiverser sur la question. Je peux très bien profiter du silence, relaxer, contempler le paysage... c'est beau le silence, non ? Quand on reste silencieux avec quelqu'un, c'est qu'on est bien ensemble, non ? Bon, dans mon cas, quand le mutisme m'attrape, c'est plutôt que j'ai rien à dire et que je cherche qu'est-ce que je pourrais donc dire. Non mais ! Est-ce qu'il va pas finir par parler, dire un truc, quelque chose. Ça m'inquiète, moi, le silence, ça me tue, c'est le stress. Je sais pas, moi, je dois être taciturnophobe ou quelque chose comme ça. C'est une sorte d'agoraphobie si on y pense. Le silence, c'est cet espace immense, vide, vertigineusement ouvert. Ça peut pas exister, ça peut pas durer, le silence c'est toujours trop plein de tout ce qui pourrait être dit et qui ne l'est pas.

Je dois me calmer, respirer, me balancer un peu, trouver le moyen d'avaler ma salive – j'ai plus le réflexe, je sais pas où je l'ai mis, c'est bloqué –, je peux y arriver :

– PARLE !

\*\*\*

J'ai pas pu contrôler mon hystérie soudaine. Mis à part un petit sursaut du côté masculin des choses, ç'a été sans conséquence. Personne en a fait de cas. Tout le monde a fait comme si, comme si de rien n'était, comme si rien n'était sorti de ma bouche, comme si le silence avait toujours été là. Alors, j'ai rangé mes yeux sur mes deux pouces et je les ai regardés se tourner autour.

Y a rien à voir, circulez ! Circulez !

Ah ! Pour circuler, on circule. Depuis le temps que je me suis agrippée à mes pouces pour pas perdre la raison, j'ai pu compter trois mille huit cent quarante sept tours et Silence-en-boîte a eu l'occasion de nous remettre son disque de musique une seconde fois, au cas où on aurait été vraiment trop tristes d'avoir manqué le début.

Just open your arms so He can hold you tight

Don't be afraid and your soul will rise

While you're sleeping in philosophy, He wants you to rise  
 Open your heart to stop your mind's fight

Et il lâche pas le rythme, il tapote sur son volant, synchro. C'est d'un pathétisme à vouloir se tirer en-bas de la bagnole en marche à mon avis : j'en peux plus d'entendre ce chanteur à la voix de patate chaude prise dans une narine me demander si j'ai accepté Jésus dans mon cœur. Moi qui pensais qu'on en avait fini avec la Transcendance; j'ai, en ce moment même, une peur panique que l'Esprit Saint s'empare de son corps et qu'il parte dans une sorte de transe divine, tout en soubresauts à force d'être rempli de son Dieu par tous les orifices. Ou Dieu sait si le rapt va pas arriver d'un moment à l'autre et l'avaler jusqu'au siège social du Jugement Dernier. Les voies du Seigneur sont impénétrables. Ainsi soit-il.

He gives his blood to wash your sins away  
 Come and hear what He has to say  
 He came to take you out of the night  
 But you kept running out of the light

Il suffit de laisser la Vérité entre les mains des hommes pour qu'ils y foutent un bordel monstre, qu'une poignée d'entre eux s'en servent pour asseoir l'Humanité à leurs pieds et lui faire décrotter toute la bullshit qu'ils ont de pris entre les orteils. La religion, ça a rien à voir avec la Vérité, l'Amour ou la Compassion, c'est le désir psychotique de réduire l'Autre au Même, la tendance toute humaine à vouloir reproduire en série le modèle

normal d'être humain tout hégémonique, la volonté de Puissance montée en cathédrales, en évangélisations et en États.

He gave you the strenght to keep your Faith  
 He guides your feet on the path, so go straight  
 Believe His love is so true and pure  
 When you're close to Him, you can stand and endure

Tu peux-tu l'arrêter ta voiture que je vomisse tes versions chrétiennes de petites tounes d'amour pop à cinquante cents ?

\*\*\*

– Did you ever accepted Jesus Christ in your heart ?

Eh bien, il parle le Monsieur ! Première Nouvelle ! Par contre, il y va fort et pas un peu. Le Monsieur a pas dit un traître mot depuis le début du trajet, et le voilà avec les grands mots, la question fatidique qui lui gicle de la mâchoire. Non mais ! C'est brutal ! C'est pas une manière d'aborder les gens, que ça fout tout de suite une de ces trouilles ! Tout de suite, l'étiquette : Jesus freak. Qui voudrait sincèrement dialoguer avec un Jesus freak ? Tout le monde le sait qui a pas moyen de discuter avec eux, ils ont le cerveau tellement bien nettoyé spik'n span, ça laisse sans voix.

Ce genre de mec, ça va faire joujou avec son preacher tous les dimanches. Dieu dit : assis, et il s'assoit; Dieu dit : debout, et il se lève; À

genoux ! Ha ! ha ! J'ai pas dit Dieu dit, tu n'iras pas au paradis ! Comment la religion peut-elle offrir un royaume qui, non seulement ne lui appartient pas, mais qui n'est même pas de ce monde ? Tous les mêmes bobards, tous le même discours, tous la même Vérité pour se diviser en croisades, djihads, génocides, nettoyages ethniques. L'être humain a pas fini de se faire trouser de partout pour cacher une façade de l'humanité derrière sa Foi.

Il a fait de ma bouche une épée acérée;  
 il m'a gardé à l'ombre de sa main;  
 il a fait de moi une flèche aiguë,  
 il m'a mis en réserve dans son carquois. (Isaïe 49, 2)

— I probably never did as you think I should have, que je lui réponds.

Quand j'y pense, c'est pas que je crois pas en Dieu ou en Jésus même, s'il le faut. C'est plutôt la rhétorique religieuse qui me cause un problème ou qui me cause pas du tout. Cette prétention ignorante qui leur dicte qu'ils sont mieux que les autres parce qu'eux, ils savent. Et qu'ils sont purs, eux, tous déblayés de leurs péchés, des Hitler en puissance, néo-conservateurs, pro-vies, auto-proclamateurs d'Apocalypse, qu'ils en ont rien à faire de la Création parce que le Jugement Dernier va bien finir par nous faire tomber le ciel sur la tête. À force d'ingurgiter des dogmes préétablis, vieux d'une dizaine de siècles, ils ont oublié le vrai sens de l'éthique : l'amour, le reste est superflu.

- If you wouldn't have the Bible to tell you that killing is bad, would you be able to commit a murder, que je lui demande à brûle-pourpoint.

Il me regarde, hausse les épaules, sait pas trop. Une pause : un ange passe.

- I think so, because how could I know that it's bad, qu'il admet finalement.

L'homme n'a jamais été fondamentalement bon, et pourquoi, pourquoi, j'ai toujours envie de vomir ? Pourquoi, sitôt que quelque chose me prend à la gorge, c'est la nausée qui se ramène ? Depuis le début de ce voyage qu'elle me lâche pas, mon envie d'envoyer se balancer mes tripes sous le regard ahuri du monde avec un grand « m ». C'est quoi au juste ? Le mal de l'asphalte ? Le spleen du béton ? Et puis quoi encore ? Faudrait pas croire que je suis enceinte, je la vois venir, la belle excuse, ouais... mais non ! ou bien c'est l'œuvre du Saint-Esprit. Et lui, le Saint-Esprit, c'est qui exactement ? Parce que, exactement, ça me paraît flou. On lui attribue des trucs, ici et là, la trinité, y en a qui sont pas trop certains de si c'est lui qui a « visité » Marie ou si c'est Dieu... une épidémie, aussi, la Pentecôte, je crois... et la colombe qui a déchiré le ciel à l'occasion du baptême du petit Jésus... Enfin, je sais pas, mais peut-être que ça s'attrape, ces choses-là.

\*\*\*

Corrections. On ne dit pas : « l'homme est fondamentalement mauvais », ni « l'homme est fondamentalement bon »; ce qu'on peut dire de l'homme, c'est qu'il est pris au dépourvu dans une nuit perpétuelle où il avance nu et aveugle en proie au déchaînement de ses pulsions. Autrement dit, il est à la fois son propre Mal et son propre Bien. Le Bien et le Mal n'ont pas d'existence propre.



N'empêche qu'avec un rewind rapide, je me dis que je sais toujours pas pourquoi ce mec-là (je sais plus comment l'appeler), il parlait pas tout à l'heure.

— I was simply listening the music.

Mais oui, c'est évident comme ça : tout le monde veut passer pour un sourd-muet ou faire paniquer sa visite juste pour écouter sa musique. C'est logique. Et puis, y en a marre des cantates litaniques à Jésus. À la première écoute, on s'en rend pas trop compte, mais on and on, comme ça, ça commence à peser.

Faut que je me calme. C'est ridicule tout ça. Il est gentil, il nous ramasse tout bonnement, deux étrangers, nous accueille dans sa voiture, nous rend service, je devrais quand même me montrer plus reconnaissante et arrêter de sticker sur le fait que les psaumes

contemporains m'agressent. Quoique... il a pas accès à mes pensées, et tant que ça paraît pas, il le sait pas. Non mais, je lui fais pas de peine. Il semble pas vouloir se mettre à genoux et prier pour moi, alors tout baigne.

Sauf que, plus je me laisse embobiner par la Bible version comédie musicale liturgique, pire est ma nausée. Et plus je me laisse entretenir des pensées négatives, plus j'augmente les risques de pêter une coche. Faut remettre en contexte, y a pire dans le monde que la musique chrétienne, non ?

God hates guays, God hates guays

And if you are guay

He hates you too

You'll go to hell, hoo-hoo

Tout compte fait : non. Y a pas pire. Y as-tu quelqu'un pour me dire sous quel prétexte un moron de chanteur chrétien se donne le droit d'entretenir et d'encourager l'intolérance ? De quel droit n'importe quel ignorant peut s'improviser preacher de malheurs ? Je veux bien que l'accès au savoir soit universel et tout, mais on ne pourrait pas légiférer sur les conneries qui se disent au nom de Dieu ? Dieu, pour ce que j'en sais, on dit qu'il est Amour, pas Haine. Dieu hait le péché, pas le pécheur. Je voudrais bien avoir la certitude que Dieu existe, pour avoir la certitude que ce genre de chanteux chrétin brûle en enfer.

Et puis, la sodomie, ça ne fait pas partie des sept péchés capitaux. Me semble que meurtre, débauche, adultère, guerres, orgueil, sacrifices humains, haine, colère, veaux d'or, vols, lèpre, avarisme, pestilence, trahisons, et cætera, ça fait plus fort comme images, c'est plus récurrent en tout cas. D'abord, faut prendre la perspective. À l'époque où la Bible s'est écrite, les gais, ça existait pas trop. On se mariait au sexe opposé, gai ou pas gai, un point c'est tout. Alors, les relations homosexuelles, c'était des relations hors-mariage, de l'adultère. C'est pas la même situation aujourd'hui. Avec le mariage gai légalisé, ça change la donne, non ? Qu'il arrive en ville, on est plus au dixième siècle avant Jésus Christ. Un peu d'ouverture s'il-vous-plaît ! Ça croit vivre dans la grâce de Dieu, mais ça préfère juger son prochain au lieu de l'aimer.

Merde ! En me mettant la main au front, je me rends compte que je me suis fendu le crâne. J'ai la main pleine de sang. J'ai dû donner un coup de tête en trop sur la vitre. À réfléchir comme ça, j'avais même pas réalisé que je me cognais la tête psychotiquement. Quelle poisse !

— Do you have any kleenex or something ?

\*\*\*

Dans le premier chapitre du premier livre de la Bible, quelque chose d'étrange se produit :

*Et Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu : il les*

*créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit, et Dieu leur dit : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre », etc... (Genèse 1, 27-28)*

Il n'est question ni d'Adam ni d'Ève, mais de l'homme ou des hommes à l'image de Dieu, à la fois mâle et femelle. Par conséquent, soit Dieu a créé l'homme et la femme en même temps, égaux et différents, pour remplir la terre. Soit Dieu est hermaphrodite et il a créé des êtres humains à la fois homme et femme qui, pour remplir la terre, devaient nécessairement entretenir des rapports homosexuels, n'ayant qu'un sexe qui soit les deux, ou se masturber, en quelque sorte. D'un côté ou de l'autre, ces deux tranchants interprétatifs sont tout à fait inadmissibles pour le chrétien moyen, parce que la femme a toujours été un instrument du pouvoir des hommes et que l'homosexualité, comme la masturbation les horripilent. Et si Dieu n'était ni mâle ni femelle, ou et mâle et femelle, qui pourrait encore se maintenir dans l'orgueil de croire qu'il est à l'image de Dieu ? Il faudrait admettre que nous sommes tous : une œuvre incomplète.

Et ils diront que je profane la parole divine. Amen !



– Are you two married, qu'il me demande le Jesus Freak.

Pourquoi qu'il veut savoir, lui, qu'est-ce que ça peut lui faire ? Qu'il

aille pas se faire ses idées. Jean veut se lever pour répondre, je me retourne juste à temps.

— Jean, assis !

Je vais pas le laisser faire, c'est tout clair que c'est un piège. Quand même, Jesus Freak me regarde avec une tronche à faire peur, ses gros sourcils bien froncés.

— Sweetie, you must understand that you got to obey to your man, but he doesn't have to listen to you. Girls are cute, but they aren't bright enough to take care of themselves... So John, what did you wanna say ?

Non, là, c'est trop. La nausée me reprend, encore, insoutenable. Je baisse la fenêtre, me fous la tête dehors, le plus loin possible, tâche de prendre une grande, grande, grande respiration. J'en suis rendue à genoux sur le siège passager, les deux mains bien agrippées à la portière. La poussière me fouette le visage et j'inspire autant de merde volatile que d'air. C'est bloqué. Je tousse, mais ça coince au fond de ma gorge.

— Will you get any control on her ? She's visibly dangerous, qu'il crie à Jean-Couillon, hors de lui, dépassé par cette manifestation d'hystérie propre aux femmes.

La nausée m'écrase la cage thoraxique, me fait la respiration artificielle de l'intérieur et... ça y est, je dégueule ! Moi qui pensais avoir

perdu ce réflexe depuis longtemps : je dégueule ! Au gré des vents, d'une traite, puis, soulagée, je me rassois. Au même moment, un bruit percutant et inusité sort de nulle part. Je jette un œil derrière et constate que les résidus de mon estomac sont allés se plaquer sur le pare-brise de la voiture qui a eu le malheur de nous suivre. Le chauffeur perd le contrôle, l'auto dérape, Jesus Freak s'arrête, sort. Qu'il est tout prêt à venir en aide, un vrai petit envoyé de Dieu !

Faut vraiment être mal barrée. Les autos circulent au compte-goutte par ici, par là, et juste parce qu'une envie indomptable de dégomber m'a prise, fallait qu'y en aille une juste derrière.

\*\*\*

Le suiveux a pas de mal. C'est qu'on s'attend tellement pas à ce qu'il se passe quoi que ce soit sur la route des Prairies, que quand quelque chose arrive, ça paraît plus dramatique que ça ne l'est, et puis, on perd le contrôle de sa voiture sous prétexte que des extraits de vomissures de rien du tout sont allées se loger, un tantinet brutalement (j'avoue), sous nos yeux. Il a fait un saut, ça l'a pris par surprise. J'ai de la chance qu'il soit pas cardiaque. L'envoyé de Dieu nous aurait servi une homélie sur la grâce divine qui rappelle une âme à lui. Je l'imagine d'ici, en train de péter une de ces coches parce que lui, il aurait bien aimé aller se blottir contre son Dieu et qu'il est jaloux, qu'il se peut plus d'attendre et qu'il maudit le ciel de pas le prendre drette là.

Enfin, on s'en retourne vers la voiture. Il ne parle plus, notre envoyé de Dieu, il est tout remué. Arrivé à la voiture, il prend le côté passager d'assaut, ouvre la portière arrière et se débarrasse de nos bagages, envoie tout ça aller se faire voir sur l'accotement en lançant un :

– You guys are sick.

Je peux pas trop le contre dire. C'est vrai, j'ai pas pu me retenir, j'ai été malade. Sorry ! J'ai recraché d'une shut toutes ses volontés de me lessiver la cervelle. J'y peux rien.

– I'll pray for you. You're lost. That's all I can do.

Ouais bon... c'est exagéré. Il juge un peu vite. J'ai rien fait de si grave. Son Jésus, lui, il a pas abandonné les malades, même qu'il fraternisait plutôt bien avec les lépreux et les pires crasses des sous-strates sociales. Il s'arrêtait pas à la moindre cochonnerie. Non, non, quand il devait faire face à la poisse humaine, il sortait son eau bénite antibactérienne et nettoyait la souillure. Il a mis où son esprit chrétien, l'envoyé ?

– Okay, que je lui dis, just ask yourself one question : what example of the christian morality are you giving us ?

Il fige, le chrétien. Il dit rien, reprend nos bagages. On remonte. Je lui dis un « merci » discret, gênée. Il répond pas. Il passe le reste du trajet

silencieux, il écoute sa musique et je passe le reste du trajet en transe de silence, à me repentir pour avoir l'impression de l'avoir manipulé en reprenant, à mon compte, l'exemple christique.

Il fait nuit au moment où il nous débarque et nous abandonne tout près d'un truck stop. Décidément, y a consensus sur les truck stop : deux fois en deux jours. Jean et moi, on regarde la bagnole décoller sans nous. Puis, on se regarde. C'est écrit dans notre visage que la Transcanadienne nous a sucé notre jus, qu'on en peut plus, que c'est assez pour aujourd'hui.

\*\*\*

C'est assez inusité comme situation. Jean et moi, en même temps, y a cette envie de gros steak plein de lipides et de gras saturés qui nous a pris. D'autant plus inusité qu'on est tous les deux végétariens. Je devrais dire « était », parce que depuis le début de ce récit, Jean-Couillon a pas fait preuve de trop de rigueur.

- Tu sais, mon mignon, peut-être que notre corps, il est tout simplement en train de nous dire qu'on a pas suffisamment mangé de gras et de protéines dans les derniers jours.

C'est pas si simple pour mon Couillon. Il a plutôt l'impression que c'est satanique. Qu'on est possédés par le démon de la viande crade. Il me fait tout un speech sur la mise à l'épreuve et la volonté. Notre transition vers l'Ouest fait figure de quête spirituelle et qu'il faut se méfier que nos

quarante jours dans le désert ne deviennent pas les cent vingt jours de Sodome et Gomorrhe.

Il pourrait soulever des foules avec des discours pareils, il a le sens de la rhétorique quand il veut. Du joli ! Qu'il pourrait faire avaler n'importe quoi à n'importe qui, mais surtout pas un steak. Toute une posture dans une tournure de phrase, il a l'étoffe d'un gourou. Impressionnant. Je hoche la tête en l'écoutant, manifestement plus impressionnée par son allure que par le sens de ce qu'il me dit. Je voudrais lui dire qu'il a comme un sixième sens pour rendre des trucs pas crédibles crédibles, et qu'il devrait songer à aller en pub ou marketing. Mais... il le prendrait comme une insulte et me bouderait durant les trois prochains jours. Alors, je me tais, j'écoute.

— Jean-hean ? N'empêche que... j'ai quand même faim...

Mon Couillon s'avoue vaincu. Lui aussi, il a faim, et puis, il est trop crevé pour lutter contre ses pulsions.

\*\*\*

De : cathoune\_118@email.com

À : chritoutcourt@email.com

Objet : RE :

Bonjour ma belle,

Ne t'en fais pas. Tu sais, la tentation, c'est la mesure de notre volonté à

être ce que l'on devient.

Prends soin de toi.

Cath

xx

\*\*\*

Je ne sais plus si c'est dans un film ou à la télé, mais le narrateur (ou la narratrice) dictait : Ralentir, se décomposer. Ou peut-être l'inverse. Ou peut-être : Ralentir. Composition. Décomposition. Parfois, j'oublie, un peu. Ça se mélange. Et je ne sais plus qui a dit quoi. Ni pourquoi je répète des mots qui ne m'appartiennent pas, qui ne m'ont jamais appartenu. À qui appartient le langage ? Comment des mots finissent par être à quelqu'un, de quelqu'un, alors qu'on ne peut pas mettre la main sur des mots ? La main, la main, elle n'est jamais assez rapide.

— À quoi tu penses ?

Je chasse les mots de ma pensée du revers de la main.

— Sais pas, je voudrais que tu me le dises. Si ma pensée avait une consistance, si tu pouvais la voir, la palper... alors, j'aurais pas besoin de parler, j'aurais pas besoin de la mettre en mot, de mettre des mots dessus. Tu crois pas que la pensée, c'est plus signifiant sans les mots. Je veux dire... sans qu'on ait besoin de dire à quoi on pense : pas une pensée qui s'explique, une pensée qui s'exprime ?

Il rit. Bien sûr, comme toujours, quand je lui paraît sérieuse, il rigole. Il glisse ses pouces dans les poches de mes pantalons, me tire vers lui et dépose un baiser, un peu trop baveux à mon goût, sur mon front.

- Tu es toujours à côté, ma Chri, toujours en train de compliquer les choses en créant des carrefours au milieu des mots. Quand ce qu'il y a c'est un passage, toi, tu fais des labyrinthes. La pensée, ça s'exprime en s'expliquant.

C'est simple pour mon Couillon : tout s'équivaut ou tout s'emboîte et s'inclut comme des poupées russes, l'image classique. Sa pensée est comme un arbre : tout droit, tout haut, phallique et puissante, écrasante. Elle s'enchaîne, continue et linéaire. Il ne comprend pas mon engoûement pour les anfractuosités et les failles. Quand je creuse trop de tunnels, il me dit de prendre garde à ce que la fourmilière ne s'effondre pas. Mais une fourmilière, ça peut toujours s'écrouler un peu, ça ne disparaîtra pas en totalité, il y aura constamment d'autres embranchements, d'autres couloirs, d'autres issues. Un arbre, suffit de le couper et tout est fini, mort, desséché, figé à tout jamais.

Je sais pas, c'est peut-être trop simple de croire que les mots, quand on se les approprie, ils sont gratuits.

- T'es fatigué, mon Jean-Couillon ?

Il me fait signe que oui et s'écrase de son long et de son large, de son

volume en entier.

- Repose-toi dans ce cas, c'est moi qui monte les tentes ce soir. C'est mon tour, non ? Et puis, faut bien que je m'en fasse une habitude, de les monter.

Il est d'accord, s'en réjouit même, au point de tourner sur lui-même comme s'il avait vu l'ombre de sa queue et qu'il voulait l'attraper.

\* \* \*

Je vais trop vite là, j'ai sauté un passage. Je rewinde, juste un peu. Jusqu'à l'entrée du resto.

C'est pas qu'y avait beaucoup de monde. Mettons, au plus, que les deux tiers des tables étaient occupées. Les clients aussi étaient occupés, ils dialoguaient ensemble, riaient fort, parlaient de tout et de rien, revenaient sur un truc qu'ils avaient vu aux nouvelles la veille, quelques-uns somnolaient, d'autres cognaient leurs verres ou frappaient la table. Une ambiance usuelle de resto truck stop. À l'évidence, c'était surtout des camionneux, des collègues de route qui se retrouvent le soir. Y avait bien, aussi, une ou deux familles, des touristes probablement, qui jugeaient sans doute avoir assez roulé pour aujourd'hui. Un jeune couple gazouillait dans son coin, des mariés peut-être, mais qui se marie encore ?

Tout ça pour dire que, quand on a poussé la porte, tout ce beau

monde s'est tu et nous a scrutés à la loupe pendant une quinzaine de secondes. Et tout a repris comme avant notre dérangement. Ce genre de truc, moi, ça me met vraiment mal à l'aise. J'en ai eu pour le repas au complet à avaler de travers et à me sentir très, très loin de chez moi.

Mais là, après réflexion, je me demande si l'emploi du passé est adéquat.

\* \* \*

Fast.

Foward.

\* \* \*

Bon, j'y vais, je me lance. Un zouwitte par-ci, un piquet par-là, la toile par-dessus moi, bric-à-brac, ça se pêle-mêle et je m'entortille. J'ai jamais dit que j'étais douée pour les travaux manuels, mais je m'en sors. Suis bien motivée. Et flac, et zouque, et vlan : tadam ! J'ai schtroumpfé la maisonnette de schtroumpfe. Toute fière, je m'applaudis. Jean me regarde, d'abord sceptique, je lui pointe mon œuvre, il acquiesce. Je m'attaque à ma deuxième cible. Même capharnaüm, je lutte et zling, zlang, zlong : la maisonnette de schtroumpfette. Jean me fais un visage de « pas mal ! », je lui répond avec une tête de « ouais, c'est chouette non ? », et ça s'arrête là, il recommence à mâchouiller son poème.

Alors, je tire mon sac comme on se tire une bûche et m'assois dessus. La nuit est tombée, bien confortablement. On entend quelques échos, à dire vrai à peine, qui sortent du truck stop. La Transcanadienne se tient bien tranquille de son côté, mais du nôtre, y a un party de criquets. Ça sifflotte, grince de la papatte, sautille, gambade... ça n'arrête pas ces petites bestioles-là. Pas de repos pour les bibittes nocturnes.

Je sors ma carte du Canada. Je l'ai pas dit avant – un oubli probablement –, mais chaque jour, je prends la carte de notre mastodonte de pseudo-pays et je trace le trajet qu'on a fait, j'entoure les villes où on a campé aussi. Je sais pas très bien si c'est pour m'en souvenir ou pour avoir l'impression d'avancer, pour pas perdre la carte ou pour pas perdre le nord. Voilà, j'encercle Medecine Hat en rouge et me rend compte que Medecine Hat, c'est en Alberta, qu'on a mis le pied dans trois provinces en une journée. Impressionnant !

Medecine Hat. Je me demande s'il y a une grosse statue de chapeau de médecin quelque part dans la ville ? Et, à quoi est-ce que ça peut ressembler un chapeau de médecin ? Et, en admettant qu'il y ait une gigantesque statue à l'effigie du dit chapeau, est-ce que ce serait le plus gros du monde ou y aurait-il, quelque part ailleurs, une autre ville du même nom (ou non, sait-on jamais) qui lui aurait fait compétition ?

– Chri-i ?

Mon Couillon me tire right through de mes pensées. Je suis hébétée, me frotte les yeux, oui, oui, quoi ? comment ?

- T'as peut-être jamais remarqué, mais c'est gossant quand tu penses tout haut.

Je pense tout haut, moi ? Eh, bien ! Jamais remarqué, effectivement. Peut-être que je parle en dormant aussi. Et peut-être même que je suis somnambule ? C'est terrifiant toutes ces choses qu'on fait sans s'en rendre compte. Toutes ces choses dont on se donne pas la peine de prendre conscience. Respirer, déglutir, digérer, marcher, ça en fait partie. C'est comme pour dormir. Et dormir, y a des tas de gens qui le font tout le temps, même quand ils sont éveillés.

- Tu viens dormir, ma belle, ou tu restes là ?

Dormir ? Oui, oui, j'arrive et j'en reviens.

\*\*\*

Dans la tente, mon Couillon s'affaire : déroule son sous-matelas, se couche dessus pour l'aplatir, les coins se replient sur eux-même, il les tapote pour qu'ils tiennent bien au sol, sort son sleeping bag empaqueté dans un sac (prévu à cet effet), tire, tire et tire encore dessus, jusqu'à ce que son sac de couchage soit sorti, en entier, du sac de son sac de couchage. Mon pauvre Couillon se retrouve tout entortillé dans la masse du foutoir

qui habite son sac à dos. Ça revole d'un côté, de l'autre, une paire de boxer, une cordelette, des vieux bas sales qui puent (manifestement... faut voir la tête qu'il fait)... Son sleeping bag fait des siennes, alors qu'il tente de s'insérer dedans, le bout s'enroule autour de ses chevilles. C'est tout le bordel qui habite son sac à dos qui s'en prend à lui. Moi, là, faudrait que j'arrête de regarder comme ça et que je m'y mette aussi. Cela dit, je tâcherai de pas laisser la même pagaille m'envahir.

Bon, ça y est, on est installés pour la nuit, bien confortablement. Enfin, « confortablement », façon de parler... Mon Couillon allume une chandelle à la citronnelle. Son côté romantique lui a fait acheter une petite lampe exprès pour les tentes, conçue pour accueillir les chandelles en toute sécurité. Une fois la chandelle bien allumée, il éteint la flash light et tend la main de nouveau vers son sac à dos. Il en retire un livre. L'observe. Pause. L'observe toujours pendant que la pause s'allonge, s'étire et baille. Moi, j'observe l'homme qui observe le livre et qui, finalement, renonce à lire et se met à observer la femme qui l'observe.

Tiens donc ! Il s'étend près de moi, me sourit. À l'instant précis où je lui souris à mon tour, c'est un quasi moment de tendresse. Faut pas trop en demander. Il s'avance, on s'embrasse, se passionne.

— Dis Chri, tu voudrais bien me faire une pipe ?

Là, je me dis que le « quasi » vient de prendre le dessus sur le moment de tendresse...

- Tu sais, je l'ai bien nettoyée tout à l'heure, au truck stop... au cas où... bein... au cas où tu voudrais bien... tu sais...

C'est trop gentil, fallait pas. Tout ça est d'une sensualité sans borne. Aussi sensuel qu'un premier ministre néo-conservateur qui se balade la bédaine à dos de tracteur en faisant des tatas. Non mais c'est fou comme ça donne envie de le renverser, là, tout de suite.

Et puis, qu'est-ce que je peux y faire ? Mon pauvre Couillon, il doit souffrir de mes atroces gouffres libidinaux. Si ça tenait que de moi, la fréquence de nos relations sexuelles pourrait se résumer, statistiquement, à un zéro plus ou moins absolu avec une incertitude peu relative. La testostérone doit lui faire bouillir les couilles par moments.

Bon... d'accord ! Si ça peut lui faire plaisir. Je veux pas jouer la garce égocentrique.

Ouvre la bouche, ferme les yeux et essaie simplement de penser à autre chose.

La limite d'une suite est unique. Dans la majorité des cas, démontrer l'unicité d'une limite conduit à la production de *preuves par l'absurde*. Le procédé est simple : nier la conclusion du théorème jusqu'à ce que la solution mène à une contradiction ou à une absurdité. Une solution absurde n'étant pas une solution du point de vue mathématique, le

résultat forcera à admettre le théorème comme vrai. Simple question de logique.

Aïe ! C'est pas qu'il a un si gros machin, mon Couillon, mais j'ai pas la gorge si profonde non plus. J'essaie d'enlever ma tête pour lui dire d'arrêter d'appuyer dessus, et lui, il pousse plus fort, comme si je l'avais défié. Je lui pince une gosse, m'arrache de son entre-jambe et tousse pendant qu'il se plaint que je lui ai donc fait mal.

— Hé ! Au pire, t'auras une ecchymose, c'est moins pire que d'avoir la mort de ta copine sur la conscience.

Il me caresse délicatement les tempes, s'excuse, fait un bisou, « détends-toi, je vais prendre soin de toi, je vais te faire du bien » et zouhouppe ! Il me saute dessus et se met à zingner comme un petit chien en rut sur la jambe de son maître. Ah ! Vraiment, faut que je pense à autre chose.

Le sens du tragique croît et décroît avec la sensualité. (Nietzsche)  
 Mettons quelqu'un d'aussi sensuel qu'un hamster dans le formol, est-ce que ça signifie qu'il a un très grand sens du tragique, ne serait-ce que par l'absurdité comique qu'il déploie dans ses efforts de sensualité ou c'est l'inverse, et le sens du tragique nécessite une tension maintenue d'une extrême sensualité ? La tragédie pourrait être la jouissance de l'absurdité.

Quand je le regarde, comme ça, je me demande si on fait tous des

faces aussi débiles en faisant l'amour. J'ai pas de miroir pour voir si j'ai la tronche aussi bousillée, mais faut voir sa gueule crispée dans une sorte de o tout croche et ses yeux qui se révulsent. C'est répugnant son énorme filament baveux qui lui pend de la lèvre inférieure jusqu'à ma poitrine. Y a rien de sensuel là-dedans et son mouvement frénétique de petit lapin pressé d'en venir à bout n'arrange rien.

Quand il est sur le point de jouir, mon Couillon, pour une raison ou pour une autre, il se met à m'étrangler. Les premières fois, ça m'avait plutôt surprise. Maintenant, aujourd'hui par exemple, je bronche pas. On finit par se faire aux petites habitudes inusitées des autres, faut croire. Et puis, « ahou, ahou » qu'il crie la bouche grande ouverte et vlan ! Il me flanque deux coups de bassin qui me donnent l'impression qu'il cherche à perforer mon utérus par le col et s'écrase, haletant, à bout de souffle, ses deux mains agrippés à mes seins comme pour pas tomber.

Si seulement il en restait là. Mais il a sa routine sexuelle, mon Couillon... la finale s'en vient... J'ai beau lui dire que je déteste ça, il peut pas s'en empêcher. Tout suintant, il commence par se frotter... les joues, puis les bras. Ses fesses se font aller de droite à gauche de plus en plus rapidement. Il se lève sur ses bras. Et... voilà : il me lèche partout, tout énervé, pendant un bon deux minutes. J'ai beau lui envoyer quelques baffes, lui cracher en pleine face et lui donner des coups de pieds ou de bottes, y a rien à faire. Il continue à me foutre de la bave partout jusqu'à ce que, lui, en ait marre et qu'il y ait mis toutes les précieuses réserves de

salive qui lui restaient.

Je hais la bave.

\*\*\*

C'est le Couillon qui se réveille en premier ce matin. Je le sais parce qu'il fricote pour que je me réveille, qu'il se languisse pas tout seul avec un rien à faire.

- Crisse-moi donc patience, que je lui gueule, au bord de la crise de nerfs.

Mais il lâche pas. Ça le stimule de m'importuner. Il en remet, me tripote les côtes.

- T'as pas fini de perdre ton temps ? Tu le vois bien que je suis pas chatouilleuse !

J'ai repris le contrôle de mon corps la journée où j'ai décidé que je serais plus jamais chatouilleuse. Y a toujours un con pour s'essayer aux chatouillements, pour magouiller avec ce petit jeu enfantin, histoire de tâter des bouts de chairs ; mais les cons, ils se tannent vite de pognasser un frigidaire. C'est pas exact. J'ai pas arrêté d'être chatouilleuse, au fond, c'est juste que j'ai coupé le lien, la réaction un peu bébête de gazouillis et rigolade. Comme ça, les imbéciles peuvent bien perdre leur temps à

patouiller sur mon épiderme, ils prendront rien de rien de mon moi intime. Y a bien ma mère, avec ses ongles plus longs que les graphiques de n'importe quelle ligne du temps de toute l'histoire occidentale comme on les voit dans les manuels scolaires, qui peut encore me provoquer une réaction indomptable. Je peux pas m'empêcher de chair de pouler quand elle sort ses griffes, c'est pathologique. J'ai jamais compris, non plus, comment elle peut vivre avec des armes de destruction massive pareilles au bout des doigts.

Enfin, là, le Couillon, il est en train de m'exaspérer rare. À se demander pourquoi, moi, j'ai le réflexe très éthique de le laisser dormir le matin.

Matin. Le mot qui tue. Juste d'y penser, ça me flanque une angoisse ! Je peux pas supporter la notion même de « matin ». C'est d'un ridicule hallucinant, surtout quand ça se lève innocemment avec un soleil rond et joyeux, une gigantesque panse bourgeoise, qui se trimballe dans le ciel comme on gambade jusqu'au bureau. Les nuits de sommeil, ça ramène au degré zéro de la pensée, qu'on est tout hébété rendu au rewind final, quand le cadran qui hurle. Le levé sape toute conscience du sentiment tragique de l'existence. On peut regarder stupidement les pires massacres quotidiens aux nouvelles en avalant son petit déjeuner, tant qu'ils sont commentés et enchaînés les uns aux autres par un animateur débile qui trouve le moyen de faire des blagues avec tout et rien. À croire que le matin, les gens se souviennent pas que la veille, ils sont rentrés à la maison

complètement écrasés par leur boulot, l'échine tellement recourbée qu'ils bouffaient de la poussière en marchant. S'ils se souvenaient, ils seraient pas fiers de nouer leur cravate ou de se maquiller tout pimpants pour y retourner. Le principe du matin, c'est de dissoudre toute sensibilité, qu'on soit heureux d'être pas plus que du capital.

— Ça va, laisse-moi, je me lève.

De toutes façons, il me lâchera pas. Faut qu'y en ait un des deux qui cède, sinon ça finira plus.

— Tiens, prends ça, qu'il me dit. Achète-toi un café, prends le temps de bien te réveiller, et moi, je vais tout paqueter, d'accord ?

Il me glisse un truc dans les mains.

— Je suis même pas habillée que tu veux me mettre dehors. Relaxe, mon grand, y a pas le feu !

Je sais pas ce qui lui prend ce matin. J'ai l'impression d'être dans une compétition de itch-hiking, on dirait qu'il complotte à c'est qui qui sera le premier sur la route comme si y avait une masse de concurrents imaginaires je sais pas trop où. Mais moi, j'ai pas envie d'être pressée, on a pas de rendez-vous ou de meeting au sommet que je sache ! Tout ce qu'on a à faire, c'est de traverser notre Joyeux Canada. C'est ça l'entente. Par contre, on a jamais conclu qu'il fallait être compétitifs et on a jamais

négocié de délais quelconques. J'ai pas pensé à amener mon stress avec moi. Alors, je peux l'avoir, la paix, oui ou non ?

\*\*\*

La Transcanadienne est le royaume du café cheap qui goûte le jus de cendrier. Pas moyen d'obtenir quelque chose qui ressemble le moins du monde à un expresso biologique équitable, quelque chose de fort. Non. Juste la même eau brune à saveur de styromousse d'un océan à l'autre. De la caféine distillée : on retire le goût, on se contente de l'effet. C'est décourageant, j'ai du mal à croire que le Canadien moyen se contente de s'enfiler quotidiennement des cafés filtres avec refills à volonté. De l'eau de vaisselle insipide, ça peut juste s'ajouter au cumulatif de ma mauvaise humeur matinale. Je sais ce que Jean me dirait, que ça pourrait être pire. Déjà que son positivisme m'énerve, ça m'énerverait encore plus de devoir lui donner raison, mais oui, ça pourrait être pire... ça pourrait être du café instant, ce truc en poudre qui pourrait aussi bien être du ajax. Faut dire que je considère qu'ingurgiter du café instant peut causer le vomissement des viscères.

Y a trop de brun et de orange par ici. Ça donne pas trop envie d'exister. La banquette couine chaque fois que je bouge. Un bruit d'horreur comme quand quelqu'un gratte le fond d'une assiette avec une fourchette. J'ai le tournis. Je m'insupporte.

De la fenêtre du truck stop, je vois mon couillonesque Couillon couillonner le stock. Il fourre quelque chose ici, flanque un truc là, tire une ficelle, strappe une courroie, saute par-dessus un sac, tourne l'autre sac de bord, fait un tour sur lui même, enfourne un machin par-là et offre une prestation de la danse de Saint Guy en se squeezant un doigt.

Merde ! Je me suis brûlé la langue avec mon résidu de caféine en gobelet, modifiée génétiquement, au fabuleux goût de tout sauf du café. Je vais en avoir pour trois jours avec les papilles enflées et à avoir la sensation que ma langue se prend pour du papier sablé.

Ça ressemble à quoi ici ? C'est peut-être ça, l'Amérique du Nord, un concentré d'Amérique du Nord entre quatre murs, l'Amérique du Nord en can. On pourrait tout aussi bien être au États-Unis ici. On aurait passé la frontière sans s'en rendre compte que j'aurais pas une once d'étonnement. C'est pas un truck stop, c'est une incarnation de l'esthétique Coca-cola, un cliché visuel, un décor de blockbuster. C'est le genre d'endroit qui a été droppé là pour être l'Amérique. Celle du Nord. Même si le Nord, c'est jamais tout le Nord.

De l'autre côté, dehors, c'est pareil. Les Prairies, c'est l'hégémonie d'un seul et unique paysage beurré de long en large sur trois provinces, le reflet parfait de la frontière qui se dresse au Sud comme un immense miroir.

Un mec arrête mon Couillon dans sa chorégraphie de mouvements expressifs sur le thème de l'errance des corps atomisés dans l'espace clos du dehors. Un grand balaise, le mec, avec un air trop content (que j'ose prendre pour de l'insignifiance strictement matinale). J'avais jamais remarqué combien Jean-Couillon peut gesticuler quand il parle. Pourtant, ça saute aux yeux ! Une main au-dessus de la tête, blablabla, et hop ! Trois tours d'avant bras, pause sur le côté, entrée en danse du second bras, blablabla, synchronisation des deux poignets en demie rotation, blabla, la main droite marque trois temps sur l'avant-bras gauche, le bras droit s'effondre, la main gauche pointe vaillamment l'Ouest, l'index tremble... l'auditoire retient son souffle... et... salut à la foule ! Jean-Couillon court vers le truck stop, entre en rafale, se plante devant moi, tout suant, haletant. Il a du mal à remettre sa langue dans sa bouche, y parvient et... conclusion :

- Chri, amène-toi, le gars m'a proposé de nous amener jusqu'à Kamloops !

Yeah ! J'aurai pas à aller me frotter le derrière sur la garnotte de l'accotement avec une pancarte dans les mains et le pouce dans les airs comme pour dire aux automobilistes de garder le moral. Bon, une dernière gorgée de pseudo-café et je me bouge. La banquette proteste, grogne, me mord même. Oui, oui, me mord ! Une fente, ça pince ces trucs-là, suffit qui aille un peu de gras de cuisse qui se loge au milieu de la déchirure que c'est pas long que ça fait une mâchoire en cuir. Je peux bien me frotter la cuisse en trottant derrière Jean, je suis sûre que ça va laisser une trace.



On ramasse nos sacs en chemin vers l'auto. Le gringalet en profite pour se présenter :

— Saleut ! Moué, cé Domeunic. Pis toué, cé kouà ton ptit nom ?

Y a du terroir québécois gravé jusque dans le fond de sa gorge. Pas de doute que c'est de l'haleine bien de chez nous, ça sent l'habitant. À la place de la salive, c'est de l'eau d'érable qu'il a plein la bouche. Il a pas besoin de certification pour que je le croie qu'il est un spécimen tricoté serré, made in Kwébek.

— Enchantée Domeunic. Chri.

Le type se met à gueuler de toutes ses forces. Ah ! Ah ! Un petit comique, ça doit faire partie des particularités régionales, parce qu'il a pas idée du nombre de fois qu'on me l'a faite celle-là. Lui, il se trouve bien drôle, il rigole, se tape sur les cuisses, râcle du nez comme un petit cochon, se pisse dessus. C'est juste déprimant tellement ç'a pas de classe. Et puis j'ai la certitude, preuves à l'appui, que tout le reste de la francophonie est plus raffinée dans son humour. Je me pince les lèvres en forme de sourire, un peu crispé je l'avoue, mais sourire quand même pour éviter de laisser filtrer sur mon visage toute expression de peu importe l'émotion qui pourrait passer. Ça vaut mieux comme ça, je veux pas créer de complexes :

c'est vulnérable un vrai Québécois, c'est pas long que ça se sent inférieur, aussi drabe que son manque de culture.

Nos sacs enfilés sur nos dos, chargés comme des bêtes de somme, on suit notre farmer jusqu'à son tracteur de route. Bon, tracteur, c'est vite dit. Elle est plutôt luxueuse sa charrette. Le genre de truc que j'aurai jamais les moyens de me payer et que, il faut le dire, je ne me paierais pas même si j'en avais les moyens. Question de principes. C'est trop dur à assumer l'idée du luxe quand on sait que quatre-vingt pourcent de la population planétaire crève de faim. Ça sonne peut-être cliché, mais c'est ça quand même.

On corde bien nos sacs dans la fosse commune du coffre arrière. Dire qu'y a sûrement des gens qui ont été surexploités et sous-payés sur la chaîne de fabrication d'un truc comme ça, des gens qui ont donné leur vie à construire des machins qu'ils pourront jamais consommer et qui sont même pas destinés à être commercialisés dans leur pays, des gens qui ont sué à longueur de journée pour lustrer la gloire de l'american dream. Et y a nous qui nous installons, bien confortablement, pour le restant de la journée en nous disant : « BiCi, prépare-toi, nous voici ! »

\*\*\*

- Vous allez vouère que cé bein impressionnant lé Râcheuzes. Cé tellement bigs cé affères-là, qui en pas long à fère dans l'Albeurta pour en vouère lé bouttes s'pointer su l'horizon.

Effectivement, ça a pas pris vingt minutes de route qu'on a commencé à voir le haut du mur qui sépare l'Alberta et le BiCi. Moi qui n'ai pas la prétention d'être Canadienne, mais qui assume parfaitement son expression française d'Amérique du Nord et qui se gênerait pas pour répondre : « oui, avec plaisir », si on lui posait une question référendaire sans, soit dit en passant, se considérer comme une séparatiste — « activiste », déjà, j'aimerais mieux, ne serait-ce qu'au son, et si je pouvais pauser des bombes dans la cervelle des Québécois, ça ferait longtemps que j'aurais brassé les méninges de l'identité nationale au grand complet parce que, franchement, la complaisance dans la victimisation, c'est aliénant ! on peut-tu tourner une page de notre histoire et passer à autre chose ? — enfin, moi, la plus ou moins nationaliste — encore là, je pencherais plutôt pour « idéaliste » parce qu'entre la monotonie de la banalité canadienne et l'espoir de construire un pays à l'égal d'un rêve commun, je me pose pas trop de questions —, tout ça pour dire que, moi, là, celle-là qui est assise dans la bagnole qui s'enfonce de plus en plus creux dans l'Alberta, je vais finir par le voir le faux prétexte pour pas se séparer. Je vais faire coucou à l'incarnation rocheuse de nos craintes de couper le cordon ombilical avec le bras canadien : les Rocky Montains. Et je peux pas m'empêcher de me demander : mettons que je les regarde bien comme il faut, est-ce ça pourrait pas finalement me faire sentir Canadienne pour de vrai ?

Mais ça, c'est un autre problème. Qui c'est qui sait ce que c'est un vrai Canadien ? Culturellement, tout ce qui sort du Canada anglais a l'air

de sortir des États-Unis. Personne sait faire la différence entre un acteur américain et un acteur canadien. L'artiste canadien l'est comme par défaut. Par contre, une Céline peut bien chanter en anglais autant qu'elle veut, ça cache à personne qu'elle est Québécoise. Peut-être que « États-Unis », c'est pas vraiment un nom pour un pays, c'est comme appeler son chat : « chat », ça manque d'imagination. Sauf que... je sais pas, mais il me semble que je préférerais être un chat qui s'appelle Chat plutôt que de m'appeler Bergamote et d'être un calque de chat.

Domeunic écoute CHFA, la station francophone de la radio de Radio-Can en Alberta, celle qui s'adresse au trois résidents d'Edmonton qui comprennent le français. Probable que ce soit deux Québécois et un touriste français.

Découverte macabre ce matin à Virden au Manitoba. Une vieille dame subit un choc post-traumatique alors qu'elle tente de sortir de chez elle pour se rendre à son jardin et qu'elle aperçoit ce qu'elle croit être les pieds d'une créature monstrueuse. La dame alerte alors les autorités qui se rendent sur place en se préparant à devoir maîtriser une vieille folle. Le délire de Bigfoot n'est, précisons-le, pas très courant dans la région. À leur arrivée sur les lieux, les policiers — confus — constatent la présence de la bête ou plutôt, imaginez-vous donc, de sa dizaine d'orteils qui dépassent d'un étang. À l'étonnement général, c'est le cadavre d'un homme dans la trentaine qui a été retiré de l'eau. On ignore encore les circonstances de ce mystérieux décès. La dame affirme qu'il n'y a jamais

eu d'étang dans son jardin avant ce matin. Les policiers croient que l'homme aurait peut-être creusé sa propre tombe, du matériel incriminant ayant été retrouvé près du corps. On ignore toutefois s'il y a lieu de lier ce décès au réseau du crime organisé.

- Le monde est-ti fou, hein ? Kossé ksé k'tu veux, ça peut pu se l'ver en pâix pis respirer kessa s'artrouve avec dé cadavres su sa cour. Cé bein là qu'on s'rend compte qu'on n'é pu sécure nulle part.

S'il me dit que c'est l'acte d'un terroriste, un attentat suicide ou que c'est la faute à Al-Qaïda, je vais croire qu'il écrit des discours politiques ou que j'en ai pas fini avec la culture au copier/coller des Canadiens. Sans compter qu'en sa qualité de Québécois, il est peut-être aussi la preuve que la nationalité est contagieuse et que si je passe trop de temps au Canada, je vais devenir une pseudo-Américaine.

\*\*\*

Ça me soulage, ce paysage qui se met à crevasser de partout. Un peu passé Calgary, ça commence vraiment à se taillader et à pustuler en fentes et en roches. Quand je pense qu'hier, j'avais la fatale impression de me balader sur un tapis roulant et qu'on arriverait jamais nulle part... ouf ! Maintenant, j'ai qu'à regarder devant et je le vois juste là le début de la fin, le bout du bout.

Faudrait que je spécifie quelque chose pour être honnête... du moins,

autant qu'on puisse l'être quand on écrit un roman. De fait, si je voulais réellement être honnête, j'écrirais que les écrivains sont des gens intrinsèquement douteux, voire frauduleux, pour ne pas dire menteurs compulsifs, baratineurs agréés, fabricants de structures abstraites qui ne tiennent pas debout, et qu'il ne faut jamais, au grand jamais, croire un écrivain, surtout pas sur parole. Cela dit, je dois quand même rectifier... Je dis souvent « d'un océan à l'autre » pour parler du voyage, mais c'est purement fictionnel. Disons-le clairement, je mens, entièrement et totalement. J'aurai jamais vu ni l'un ni l'autre. C'est ma petite manie, moi, l'hyperbole. De Montréal, j'ai à peine aperçu un tronçon du fleuve Saint-Laurent en partant, et le fleuve, pour tout dire, c'est loin d'être l'Atlantique. Pour le Pacifique, on ira pas jusque-là. En fait, on va s'en tenir aux Rocheuses. Au lieu d'en sortir, on va bifurquer au Nord et les longer. Ah ! Bien sûr, on pourrait se rendre à l'autre océan, celui dont on parle pas trop de peur qu'il se mette à fondre encore plus vite ou que la population réalise franchement que les changements climatiques ont rien à voir avec des mythomanies d'écolos zigotos givrés des deux bords. Le Canada est un pays tranquille où il fait bon vivre et émettre des gaz à effet de serre, faudrait pas faire virer la populace sur le top, des plans que tout le monde deviennent dingy dingue environnementaliste radical. Ce serait pas bon pour l'économie. La sacro-sainte économie. Mais bon... non, pas question d'aller se geler le cul dans l'Arctique, même pas au Yukon. C'est le BiCi notre truc à nous.

Domeunic est plutôt sympa. Habitant, mais sympa. Parfois, sa façon

d'être me tape sérieusement. Je supporte pas ses gloussements de porc quand il s'esclaffe, ni ses gros rots gras qu'il ne daigne pas excuser. Quand ça arrive, j'essaie de me changer les idées parce que, si je focusse là-dessus, je m'en remettrai pas et je ne verrai plus tous ses efforts pour nous être agréable. C'est tout à fait le type qui ferait n'importe quoi pour faire plaisir aux autres et pour que les autres l'aiment. Ça lui donne un air bonasse et attachant.

Il parle à intervalles réguliers, comme pour nous laisser le temps de digérer chaque anecdote. Derrière ses énormes fonds de bouteilles, ses yeux sourient tout le temps, un vrai smiley ! Quand il fait des pauses, il rit souvent tout seul. Y a comme un air absent qui tapisse son visage grassouillet, ça me fascine quand je me mets à le regarder. C'est captivant comme petit air. Y a toute la gamme des émotions qui peuvent lui passer sur le visage, ça lui enlève jamais cette énorme absence, ce trou au milieu du visage.

- Heille fille ! Poukoué ktu mauregarde de même ? Ça saras-tu kjaurais kek chauze de pas correct su à face ?

Il croit pas si bien dire... mais qu'est-ce que je peux bien répondre à ça ?

- Doum, laisse-tomber, fais pas attention à elle, c'est une lunatique. Ça y arrive de fixer des trucs pendant des heures sans que personne comprenne pourquoi.

Yeah ! Saved by ze Couillon ! Des fois, je me demande où j'en serais sans lui. Non mais, c'est presque sérieux. J'étais dans une position plutôt délicate ici. Je voulais pas que notre « Doum » – d'où il a tiré ça, le Couillon, comme diminutif de Domeunic ? – s' imagine que je le fixais par penchant, et encore moins lui expliquer qu'en fait, c'est pas lui que je fixais, mais son petit air absent qui est d'ailleurs toujours sur son visage en ce moment même et qui, je viens tout juste de le remarquer, se fait aussi entendre dans sa voix. C'est très subtil, ça vient d'une sorte de sifflotement derrière les voyelles, dans leurs allongements. En même temps, peut-être que je me trompe. Peut-être que ça n'a rien à voir avec les voyelles. Peut-être que ce ne sont que quelques syllabes qui ont été affectées. Je saurais pas dire avec certitude, mais ça s'entend. C'est là, ça c'est sûr.

C'est douteux en y réfléchissant. Y a des choses qu'on sait qu'elles existent sans qu'on puisse les percevoir. Les kamikazes, par exemple, je sais que ça existe, mais j'en ai jamais vus. Dans le fond, je saurais pas dire, je sais pas si ça existe, peut-être que ce sont des écrivains qui rédigent les nouvelles, et qui contrôlent le monde, et qui inventent des gouvernements, et des régimes de terreur... Hitler a sûrement pas existé, y a qu'un cerveau d'écrivain pour créer des horreurs pareilles.

Mon raisonnement ne tient pas. C'est l'axiome de départ qui est tout faux. J'aurais dû dire : y a des choses qu'on perçoit, mais qu'on ne sait pas expliquer l'existence.

Ouais, mais là encore, comment est-ce que je peux être certaine que ce petit air absent, c'est pas moi qui l'imagine ? Et puisque je l'imagine, comment savoir si c'est pas moi qui le projette sur lui et qui finis par le percevoir ici et là, et ce, de manière de plus en plus incontrôlable ? Tout ça, c'est possible que ça ne fasse que sortir de mon esprit. Parfois, je me fais peur.



Dans les montagnes, la Transcanadienne se tire-bouchonne. Par opposition aux Prairies rectilinéaires, ici, ça devient labyrinthique à n'en plus finir. Quand l'asphalte se tortille pas possible comme ça, la circulation se met en queue leu-leu. Cette fois, si on s'en sort pas, ce sera pas parce que l'horizon nous avale à chaque kilomètre, mais parce qu'une tortue ferait figure de sprinter à côté de nous.

J'ose pas trop discuter avec notre Doum national. J'ai peur que ça le déconcentre. Y a tellement de virages : une vraie partie de serpents et échelles. Il peut pas se permettre de manquer un morceau du panoramique.

Parlant panorama, je suis complètement secouée. Mon vertige et moi, on est bouche bée, on sait plus où se mettre. On se sent fascinés, attirés vers le bas. Je lutte contre mes envies de me foutre à plat, de

m'écraser de tout mon long dans le fond de la bagnole et d'aspirer les vapeurs de la gravité.

Le Couillon, lui, il s'en balance, des hauteurs et des zigzags, des ravins et des files indiennes, de déplacer une pièce dans la concentration toute stratégique de notre conducteur, il s'en bat les couilles. Il lui flanque une réplique au milieu de nulle part :

— Alors, Doum, tu nous as pas dit qu'est-ce t'es allé faire en Gaspésie.

Vrai. Il nous l'a pas dit. C'est son droit. Moi, j'avais même pas dit qu'il y était allé.

— Céze de dlà d'oussé ke jviens. Chtallé vouère ma famille là-là.

Je le savais bien que son accent c'était du régionalisme, un produit bien de chez nous. Le Couillon, ça l'embête encore, il a pas eu son compte. Il veut savoir pourquoi Doum s'en retourne au BiCi.

— Céze là ka lé ma bāse, qu'il lui répond.

Encore là, ça lui suffit pas au Couillon. Il se questionne, s'interroge, réfléchit. Non mais ! Il a pas fini avec ses questions ? Plus il s'acharne, plus la conduite de Doum devient nerveuse. Et hop ! Un petit coup de volant là, et crinch ! Un léger dérapement parce que le frein a été mis une seconde trop tard. C'est subtil, sauf que les accidents, c'est toujours une question de

nuance, un minuscule décalage et tout fout le camp. Après une seconde de réflexion intense, Jean-Couillon récidive :

— Quand tu dis base, c'est la base de quoi ?

Ce qu'il est pertinent, le Couillon. Tout fou du langage, on le voit du premier coup d'œil quand qu'il se gratte le derrière de l'oreille avec véhémence comme ça surtout.

— Bein, ma bâse de militère, staffère !

Un soldat ? Il est bien trop dodu pour ça, voyons ! Déjà que notre Joyeux Canada, il a pas une grosse armée, faut croire qu'ils font pas du gros entraînement non plus. Les soldats bedonnants, ça pouvait aller quand ils se canadouillaient dans une armée de la paix, mais pour attrapper un Afghan, vaudrait mieux qu'il roule notre Doum ! C'est pas facile de courir quand on a plusieurs kilos de gibelotte à traîner avec soi. Et puis, rondet comme ça, ça doit pas être facile à camoufler. Une proie facile, notre Doum, sur le marché diplomatique de la charcuterie. Je l'imagine difficilement ramper sur le ventre : pas d'équilibre possible avec une telle sphère à la place du nombril. Dans un champ de fils barbelés, ce serait pas long qu'il serait tout enroulé comme un rôti, bien saignant. Non, c'est pas possible, il rigole avec ses trucs de militaire. Ou bien, le Canada est tellement mal pris avec ses histoires de guerrailage d'outre-continent, qu'il joue au boucher qui fait pas la fine bouche, qui en a plus rien à foutre de vendre n'importe quelle catégorie de bœuf à ses clients, pourvu que de

la viande, y en ait pour tout le monde.

\*\*\*

Le voyage, c'est la grande chamboule. Nos convictions ont la tremblotte, ça bougeotte, que c'est pas long qu'on sait plus quoi faire avec. C'est comme pour la marche : le déséquilibre total. Après quelques années, ça finit par nous devenir très naturel, l'instabilité entre deux pas, la chambarde nous va, mais au départ, ça prend des mois juste pour se tenir sur nos pieds. Je veux bien me tenir droite, moi, je m'y exerce, c'est tout ce bazar de beau monde avec leurs confrontations qui veut pas.

J'ai pas grand chose à dire au soldat en tant que tel. J'en ai jamais voulu de leur guerre. Je peux pas la blairer, leur guerre, même pas en images. J'en ai tout de suite la nausée. Je sais bien pas ce qu'ils y font, ces timbrés qui se prennent pour des G.I. Joe, en Afghanistan, à part se taxer de sauver le monde en s'assurant que le bordel reste en état d'ébullition. Mais on est pas ce qu'on fait. Et qu'il ait la cervelle assez ramollie pour aller jouer aux jeux vidéos dans la fausse commune fait pas de lui un méchant. Sur le marché du capital humain, lui ou moi, on est autant pion l'un que l'autre.

Ça me dégoûte assez, par contre, de savoir que le type assis à côté de moi a peut-être, voire très certainement, tué légalement parce que quand t'es toi-même de la chair à canon, t'es libre de tirer dans le tas. C'est

moche. Dans mon livre à moi, y a rien qui justifie les massacres, rien de rien qui excuse de porter atteinte à la vie. Je vois pas comment ils font pour rendre leurs petits meurtres supportables à leur conscience, pour se vider la tête des dépouilles qu'ils cumulent sur les tableaux de scores. Entre la volonté de puissance de leur nation et les restants d'humanité qui les hantent, ça doit pas être facile de trouver son compte.

— Tsé, quand qu'on va sbattre pou vous zôtes, faut pas kvous nous oubliez.

Qui ça « vous » ? Parce que « nous », on l'a pas demandé la guéguerre canadienne. Parce que la majeure partie des Québécois en a jamais voulu. Qu'au Québec, si un parti veut se faire du capital politique, attirer les intentions de votes et tout, il est mieux de dire qu'il veut un rapatriement au plus vite des troupes. Je veux bien m'en souvenir, qu'y a des gnochons qui font les pitres avec des guns au Moyen-Orient, mais ce sera bien pour me rappeler que le gouvernement du Canada en à rien à faire de l'opinion publique, qu'il préfère outrepasser la démocratie et déployer ses troupes pour joyusement lécher le cul de son homologue du Sud. Et puis, si y en avait pas, des zozos pour s'enrôler, s'engager grave, les purlêcheurs de derrières auraient bien plus de misère à conclure leur partie de Risk.

Il a pas à s'en faire le Doudoum. On oublie mal une pilule quand on l'avale de travers. C'est pareil avec les politiques conservatrices quand on fait partie de la gaugache, ça nous reste en travers de la gorge.



Je voudrais bien qu'on en parle pas trop de son traquage de terroristes. Terroristes, communistes, mulsumans, ennemis du peuple, djihad contre la démocratie, c'est éloquent, du symbolique de pacotille pour tenir la masse en haleine. De la xénophobie qui finit par se retourner contre soi-même. Le vrai terroriste, ce serait pas celui qui entretient le régime de terreur ? Le zinzin qui fait trembler son peuple avec ses histoires d'axe du mal, il a réussi à les convaincre. Si bien que la populace s'est barricadée dans sa graisse avec des systèmes d'alarme, et qu'ils ont tous des guns pour s'adonner à leur nouveau sport national : la fusillade en centre commercial ou dans les écoles, c'est selon. L'Amérique, elle a son terrorisme qui lui implose en pleine poitrine.

— T'en as déjà vu un, toi, un terroriste, que je demande à Doum.

Il pince les lèvres, réfléchit. Puis, il hausse les épaules.

— Ça a l'air de quoi ? On vous a bien entraînés à les reconnaître, non ? Comment on fait la différence entre un civil, un taliban, un terroriste civil ou taliban ? C'est pas mélangeant, tout ça ? Et les femmes, elles terrorisent aussi ? Et les enfants ?

La même pause hébétée. Il sait pas, c'est bien clair. Si y a quelque chose de clair dans toute cette histoire de guerre au terrorisme, c'est que personne le sait de quoi ça a l'air un terroriste.

Tout est devenu comme invisible. La main du marché est invisible, les hautes sphères financières spéculent sur des sommes astronomiques d'argents qui n'existent même pas physiquement, des images d'êtres humains apparaissent partout sur des écrans médiatiques, mais leur humanité a disparu pendant que les gens normaux s'effacent derrière leurs écrans d'ordinateurs. Toute la réalité est en train de passer du côté de la virtualité, comme aspirée.

Il n'y a plus de réalité historique, tout est devenu événementiel. S'il manque d'événements, les infos en créeront. La limite entre le cinéma et le factuel s'est brouillée. Tout nous échappe. Le monde nous glisse entre les doigts. Peut-être que c'est pour ça que je suis partie, finalement, pour saisir le monde pendant qu'il en était encore temps, pour vérifier s'il existe vraiment et si moi aussi j'existe. Et peut-être que pour certains, cette foutue guerre, c'est une sorte de cri désespéré pour se penser historiquement, comme si c'était encore possible.

- Pour toi, aller là-bas, c'est une façon de faire partie de l'Histoire ?
- De koué tu pârlés ? Si y a keuk chose kié pour çartain, cé kla guérre, cé pas dé tites inventions de rien pantoute. Cé toute du pou vra de vra. Jte ldis moé. Cé pas dé balles à blanc qu'on tire là, fille.

C'est fou comme je me sens rassurée. Je me demande où qu'ils peuvent bien recruter des gens assez stupides pour donner leur vie à une

cause en se fiant seulement aux discours patriotiques. Des gens qui n'auront pas la brillance d'esprit de faire des recherches sur ce qui motive les conflits entre les nations. Des gens prêts à aller réduire en purée toute une culture dont ils ne connaissent pas les fondements historiques ou à se faire dilapider en steak haché par un terroriste qui dans le fond est un révolutionnaire qui lutte pour libérer sa nation comme lui le ferait pour la sienne.

Au fond, cette chasse aux talibans, c'est comme si y avait une puissance mondiale qui décidait qu'y en a marre que les Québécois se plaignent qu'ils se sentent donc opprésés et qu'ils tergiversent indéfiniment sur la question nationale, qu'il est grand temps qu'eux, ils viennent libérer le peuple québécois de l'assimilation canadienne. Je vois ça d'ici, une armée entière, sous l'égide de l'OTAN, venir kicker out les culs fédéralistes. Et si y avait des canado-québécois pour s'opposer à la « démocratie » et à la constitution du nouveau pays, on les truciderait sur la place publique.

Le FLQ, c'était pas suffisant. Des intellectuels qui posent une couple de bombes éparses, ça a jamais fait de mal à personne. Fallait une guerre. Fallait faire un appel à l'aide internationale, que quelqu'un nous prenne en pitié en y voyant un intérêt économique à son « aide humanitaire ». Y a pas quelques diamants dans le fin fond du Nord du Québec qui intéresseraient quelqu'un, histoire qu'on vienne nous occuper un peu.

Ce serait charmant.

\*\*\*

Est-ce que les chiffres peuvent contenir l'horreur ? En tout cas, elle tient, parfois, entre des mots qu'on ne veut pas voir ensemble.

[www.iraqbodycount.org](http://www.iraqbodycount.org)

\*\*\*

À force de se suivre, les montagnes finissent toutes par se ressembler. C'est débilitant le vertige perpétuel. Au milieu d'une montagne, c'est le point crucial du vertige, le débousolement inconditionné de la sensation de gravité : que je regarde en bas, que je regarde en haut, c'est la même hauteur déconcertante, le même désir d'être aspirée. À rouler au milieu d'une chaîne de montagnes, j'ai l'impression d'être coincée dans ma volonté de néant. Plus moyen d'en sortir, je me vautre dans mon symptôme, j'en suis complètement gaga. Domeunic peut bien parler de sa guerre autant qu'il veut, je patauge dans les affects, c'est l'euphorie du vortex.

En même temps, ça se pourrait que son blabla aide à la cause de mon pathos. Dans ses histoires de merdier technocratique de bombardements chimico-aériens ou je ne sais trop, je remarque qu'il a sapé le mot « être humain » de son vocabulaire. Sûrement qu'il a tiré sur des

cibles, mais jamais sur des hommes. La technologie a salopé les guerres, y a plus de contacts, on extermine proprement et pour ce qui est de l'humain, franchement, on s'en bat les couilles. Même nous qui n'y sommes pas, ce qu'on en voit à la TiVi ne nous empêche pas de dormir. Dans tout ce brouillage de délire vertigineux, ça me paraît terrible.

On peut être porté à l'oublier, mais dans le mot extermination, y a aussi le mot nation.

Domeunic tient à ce qu'on arrête à Lake Louise. Qu'on fasse une pause pipi, qu'on y casse la croûte, qu'on se transcende en méditant, peu importe, pourvu qu'on s'arrête. Y a de quoi là nous couper le souffle, de quoi réellement s'étouffer avec notre canadienneté et on peut pas manquer ça. Ce serait de la haute trahison envers notre pays que de pas voir ça, les fédéralistes pourraient même nous accuser de mauvaise foi, ce serait de la fraude, quelque chose comme de la désertion. En tout cas, ce serait terrible, c'est sûr, le Canada s'en remettrait pas. C'est beurré épais, mais c'est dire comment il y tient.

À dire vrai, mon Couillon et moi, on s'est jetés un petit regard rapide et on a convenu sans dire un mot qu'on avait décidément pas le choix. Alors là, on hoche la tête d'un même mouvement. Qu'on est bien d'accord, qu'on y arrête.

\*\*\*

Si on est Canadiens à cinquante pourcent plus un, on est clairement Canadiens. Si on est Québécois à cinquante pourcent plus un, on est considéré comme Canadiens. Ça appelle au renversement. Comme Québécois, on devrait user des résultats du référendum de 1995 pour affirmer que, cinquante virgule cinquante-huit pourcent des voix, ce n'est pas suffisant pour se considérer Canadien.



Que l'art se mêle de politique, c'est possible, mais c'est peu probable. Reste qu'en couvrant le monde, il arrive que l'art touche à certains détails, surtout par inadvertance. Il n'y a que la politique pour faire de l'art politisé.



Domeunic est tout émoustillé de nous présenter le lac Louise. C'est pas croyable, à le regarder, on dirait que c'est le sien, qu'il a mis le grapin dessus.

À le voir s'énerver comme ça, je vais finir par le confondre avec le Couillon. C'est vrai, il fait un Couillon de lui-même, c'est pas possible. Gênant aussi. Faut dire qu'il est touristique en son genre, son lac, y a de la populace de massée un peu partout autour. Et hop ! Un coup de coude dans

un Chinois et boum ! dans le Japonais. Non mais, c'est trop. Il est totalement out of control ! Il se rend pas compte. Tout ce beau monde va rentrer dans son pays en se disant que la brochure, elle disait que le Canada était un pays multiculturel, ils vont pas comprendre le pourquoi du comment qu'ils se sont fait rouler dessus par un bulldozer de l'armée canadienne.

Comme disait maman : aux grands maux les grands remèdes. Je sors une bière de mon sac et je la tends droit devant son nez. Au moment où il la voit, il fige, la scrute. Je sais qu'il s'érige des stratégies dans sa tête, tout un film scénarisé pour voir comment qu'il pourrait donc s'y prendre pour me l'ôter des mains. Il fait quelques pas de côté, la regarde du coin de l'œil, la lâche pas des yeux surtout. Puis, il fonce, tranquillement d'abord, je bronche pas, plus vite, je recule. Il ralentit, moi également. Il accélère, j'accélère. Il arrête, fronce les sourcils. Je sens bien qu'il la veut, je lâcherai pas. C'est moi qui ai le gros bout du bâton.

Au moment où il renonce et s'assoit calmement, je lui donne sa bière. J'aurais pas cru si bien faire en acceptant de prendre la bière avec moi tantôt, quand on l'a achetée. J'en donne une à Jean-Couillon avant qu'il se plaigne d'avoir eu la sienne après tout le monde et on trinque à l'État mondial. Sans l'État mondial, j'aurais rien à chialer et Domeunic aurait pas de job, alors... joie !

Y a un zouf en speedo qui se promène dans l'eau jusqu'au genoux.

Tout ce turquoise aquamarine arrive droit des glaciers, ça doit pouvoir foutre quelqu'un en état d'hypothermie en moins de deux. Je comprends pas, je voudrais bien, mais je comprends pas.

Domeunic nous dit à quel point ça l'a soulagé de nous trouver sur sa route. C'est long, de la Gaspésie jusqu'à Victoria. Ça lui a fait sa ride de nous dénicher. Je me dis que ça aurait pas été plus mal qu'il nous embarque à Montréal, mais ça aurait pas été la même histoire.

Enfin, il tient à nous laisser son adresse courriel, au cas où on passerait par Victoria et qu'il y serait encore ou qu'il serait revenu de sa mission. Je lui laisse la mienne, au cas où ça lui dirait de nous donner des nouvelles de son joyeux massacre.

On finit nos bières et on s'en retourne à l'appel de la Transcanadienne.

\*\*\*

C'est la frénésie insatiable des empilements de cadavres. Dans les corridors bétonnés d'un bord et d'l'autre. La solitude. La sensation intransigeante. La peur. Le dégoût. Ça court, partout, les cibles et l'odeur d'abandon qui s'en est prise aux ruelles avec ce qui reste des corps. Y a plus d'espace. Si les murs de la ville répugnent, c'est qu'ils portent la marque des hommes : ils sont tapissés de sang. Les atrocités sont sans

genre, mais s'accordent en nombre quand, de l'autre côté de la rue, à portée de tir, un visage reconnaissable porte une grenade au milieu, hors de portée. Les tissus étirés comme des guirlandes au-dessus du massacre annoncent le carnaval. Les mains tendues sont pleines de sang. Du sang, que du sang. Un décor de 1945, en rouge et noir, des lacrymos au travers de la vue. Les balles sifflent, y a des alarmes plein la nuit. Les oiseaux ne chantent pas au matin, ils se sont trop fait défoncer par les vers pour chanter.

\*\*\*

J'en ai pas parlé, mais à leur apogée, les montagnes étaient enneigées solide, glacées je dirais. Ça peut paraître bizarre comme ça, des sommets de montagnes bien enneigés au début juin, mais c'est le genre de sommet qui se débarrasse jamais de sa neige. Là, on a dû redescendre, parce que c'est fini les excédants d'hiver.

Jean s'est assis devant cette fois. Moi, j'en perds des bouts à l'arrière. La banquette est d'un tel confort... un vrai matelat ! Je m'en souvenais pas qu'y avait des choses aussi agréables au coucher. J'y peux rien, je somnole carrément.

C'est pas drôle, j'ai les paupières qui tiennent plus le coup. Quand Jean-Couillon me fait ce genre de truc, qu'il s'endort derrière et m'abandonne à l'avant, je lui en veux grave. Je peux pas lui rendre la

pareille. C'est moche... mais... hum... c'est tellement bon... ça sent le sommeil... c'est doux, doux, doux, du velour de banquette.

Je tiendrai pas longtemps comme ça, parlez-moi quelqu'un ! Mais non, ils mettent de la musique. On dirait qu'y a une odeur de lavande qui sort du stéréo. J'en peux plus. Faut que je retrouve mon vertige, que je fixe les montagnes un peu. Assis-toi !

Mais quand je m'assoie, c'est pire. Je dodeline. On dirait que la suspension me berce d'un côté comme de l'autre avec un petit tapotement de fesses, léger, le tapotement.

Si je continue à bâiller comme ça, je vais finir par m'étouffer dans mes bâillements. Ç'a aucun sens. J'ai envie de me rouler dans cette cloche de sérénité, de sucer mon pouce, de léviter, c'est l'apesanteur, mon cerveau gazouille. Non, je ne prends pas de drogue. C'est le calme qui m'enivre et quand le tout confort m'envahit, j'ai plus le goût de rien. C'est l'éternité qui me prend la tête. De l'apaisement, je veux plus m'en sortir. Ça me fait divaguer, je vois la pub : « Achetez cette automobile et planez dans le rêve. Vos paupières sont lourdes, ne résistez pas. »

\*\*\*

Quand Domeunic nous débarque à Kamloops, j'en ai loupé du paysage. J'étais trop prise dans le tout inclus, trop occupée à fermer les

yeux, à nager dans la perte de conscience. Même là, je ne suis plus tout à fait moi-même, trop relaxe. On dirait que je sors tout juste d'un spa vingt-quatre heures. Je marche pas, je vole. J'ai des nuages plein les pieds. Je perds la carte, comprends plus rien. Des montagnes russes de glace, on est passé au désert. Il devait faire moins vingt au Lake Louise tout d'humidité vêtu. Ici, c'est sec, le sol est crevassé, desséché rare, déshydraté. Y a des petites touffes d'herbes, des buissons qui ont oublié de pousser, des bonzaïs naturels. Pour moi, j'en ai perdu des plus gros bouts que je pense. Ils ont dû prendre la mauvaise sortie à quelque part et nous voilà pas loin du Grand Canyon. Je sais pas, mais ça cloche. Y a anguille sous roche.

Domeunic a un de ces airs piteux. Moi aussi, ça me torture les séparations. Mais faut ce qui faut. Après tout, y aurait bien fallu se quitter quelque part. Que ce soit ici ou plus tard, faut toujours se quitter. La loi des chemins qui bifurquent.

Enfin, on finit par se faire la bise et on passe à autre chose. On suit le plan. Domeunic remonte dans sa bagnole aux bancs en doudou-flanelle propres au repos et on se retourne vers la suite des choses.

L'après-midi tire à sa fin. On se sent un peu à découvert à côté de la route. Trop près, c'est clair. La Transcanadienne nous met à nu, on peut pas camper en cuillère avec elle. Alors, on marche un peu, passe une clôture de barbelés, m'arrache un morceau de tissu dessus, je mets ça sur le dos de la fatalité. De l'autre côté des barbelés, le sol s'escarpe, une butte

sans plus, mais qui paraît longue avec le poids de mon sac et ma sueur à saveur de poussière. En haut de la butte, c'est un champ de brousse. On marche dedans, curieux de savoir qu'est-ce qui a donc au bout du champ. La terre craque, les roches craquent, les arbustes lilipuciens craquent, l'air craque.

Au bout du champ, c'est le paysage au grand complet qui craque. Tout s'effondre jusqu'à une rivière en plein milieu de la vallée.

— Alors mon mignon, qu'est-ce t'en dis, on s'installe au bord du gouffre ?

Jean-Couillon n'y voit pas d'inconvénients. Il trouve l'idée pas trop mal. Ça le rassure d'être loin de la route. Il aime pas être à découvert, ça lui anime trop les idées. Il se met à dérailler sur toutes les façons dont on pourrait se faire attaquer.

Moi, c'est pour flirter toute la nuit avec l'ordalie que ça me plaît bien. La sensation d'être constamment avalée par la chute me donne comme une confirmation de mon existence. Je tombe donc je suis. C'est devenu une évidence.

\*\*\*

Il n'en reste plus pour très longtemps. Autant le dire tout de suite, ce matin, ça sent la fin. Faudra bien s'arrêter, à un moment donné, de

dégringoler d'un bout à l'autre de la Transcanadienne.

Jean-Couillon et moi, on a empaqueté nos trucs sans dire un mot. Juste aux regards, on a bien senti, tous les deux, que l'épilogue nous appelait.

On a perdu la notion du temps. Ça fait quelque fois qu'on doit changer l'heure. Là, on ne sait plus très bien si on doit le faire ou non.

Assise dans la garnotte de la voie d'évitement, je trace les lettres de notre nouvelle pancarte à pouce. C'est que notre quête vers l'Ouest est finie, c'est au Nord qu'on s'en va désormais. Ça m'interpelle comme mot « voie d'évitement ». Ça sonne comme chez moi. Tout ce temps, ma place était peut-être juste là, devant mes yeux, omniprésente. C'est fou comme la tendance générale, c'est de pas voir ce qui saute pourtant aux yeux.

Jean-Couillon porte fièrement ses verres fumés. Il a mis son look conquérant aujourd'hui. Ça lui va bien. Dommage que ce ne soit qu'un air. J'ai toujours trouvé que le mâle québécois manque de virilité. Ils mettent ça sur la faute du féminisme. En vérité, le Québécois moyen a jamais pu dépasser une coche au-dessus de la figure de la larve. En revanche, la Québécoise, elle, elle n'a eu de cesse d'être aux prises avec la figure de la castratrice. Aujourd'hui, c'est d'un pathétisme. Faut voir les filles courir après leur pathos. Une véritable quête au martyr. Sans la douleur, elles pourraient pas montrer leur force, elles pourraient pas castrer la

castration.

Au fond, aussi bien passer aux aveux, le Québec, c'est tout un peuple de victimes. Victimes des hommes, des femmes, de la température, de l'assimilation, de la conjoncture, de la petitesse, de la médiocrité, de la politique, ad nauseam. Une chose certaine, c'est que c'est jamais notre faute. Y a toujours un truc pour nous garder en appui sur notre nombril, qu'on regarde jamais au-delà. Au fin fond du fond, qui c'est qui en voudrait du changement ? On a développé toute une technique du chialage qui nous va si bien. Ça nous caractérise d'être chialeux, sans ça, ce serait l'effondrement d'une énorme partie de notre identité.

Je sors mon appareil photo. Ça me plaît ici, c'est pas mal du tout. C'est juste insensé ce désert au milieu de nulle part dans un pays dit « nordique ». J'aime bien les irrégularités, ces choses-là qui permettent pas de classifier le monde en catégories. Je sais bien qu'il doit y avoir des explications scientifiques qui disent le comment, combien, dans quel sens, où, et après ; n'empêche que le pourquoi, ça, précisément, personne peut vraiment le dire. Y a rien qui justifie que les choses soient comme elles sont, rien du tout. La réalité est intransigeante, irréparable, inaltérable.

C'est cruel, quand j'y pense, le réel. Tout cela est livré à être, à être comme ça, tel quel, sans porte de sortie, absolument abandonné à son existence.

— Jean, si j'ai toujours l'impression qu'il me manque quelque chose, tu

crois que ça se peut que ce qui me manque, ce soit moi ?

Je le vois bien qu'il m'écoute pas, qu'il me répondra pas non plus. Tout ce qui l'intéresse, c'est l'appareil photo qu'il a aperçu entre mes mains. Il prend des poses, s'expose, fait des steppettes. Il est mignon quand il veut, mon Couillon. Un vrai kid kodak. Je peux pas résister. Clic par-ci, clic par-là.

Et puis, c'est pas tellement sa faute, je peux pas lui en tenir rigueur de pas répondre, c'est que contrairement à moi qui me demande si j'existe, mon Couillon, lui, il est.

\*\*\*

À ma surprise, c'est une femme qui nous embarque. Je dis surprise parce que, franchement, après six jours de masculinité entretenue, j'avais perdu espoir. Y a pas que ça qui me chicotte. Le mâle, blanc, occidental, ça devient uniforme. Y a pas un immigrant qui nous a ramassé, à se demander il est où le Joyeux Canada multiculturel ?

Les longs cheveux bleachés et rêches de Miss lui récurent les omoplates. Vite comme ça, je saurais pas lui donner un âge précis. Dur à dire, elle a la peau maganée, mais je sais pas si ça peut pas être dû à des traitements contre l'acné dans son adolescence ou si y a des signes de vieillesse en masse d'accumulés là. Et puis, ça sent tellement la cigarette

dans son carrosse que, si rides c'est, je serais pas étonnée que ce soit prématuré. Elle a un look de trucker avec sa camisole sale, ses jeans troués pleins d'huile à moteur et sa chemise de chasse carottée bleue et noire nouée sur la ceinture. Elle a une carabine de coïncée entre sa cuisse droite et le break à bras. En fait, elle a tellement une allure de butch finie, le déni total de sa féminité lui va si bien, que je me dis qu'elle ne peut pas nous avoir ramassés pour autre chose que pour prouver que l'égalité des sexes est un fait indéniable.

Y a des moments où je me dis que la recherche de l'égalité à tout prix est une aberration. Y a des choses qui devraient être interdites aux femmes et considérées comme crime contre la féminité. Le port de la moustache, par exemple. J'ai l'air d'être pleine de préjugés et je comprends, mais j'y suis pour rien. Y a des stéréotypes qui trompent pas. Ça c'est du tel quel, croqué dans le vif de l'instant, pas d'embrouilles.

Enfin, Miss Féminisse, elle finit par nous demander avec sa grosse voix rauque qui lui râcle le fond de la gorge :

— Did you guys slept in that creepy field over there ?

Eh bien, oui, pour ça, y a pas de doute ! Notre réponse a pas l'air de lui plaire. Elle plisse son nez comme pour bien imprégner son dégoût sur la trame de son visage. Par contre, c'est sur un ton bien neutre qu'elle nous dit que la région est infestée de serpents à sonnette et d'araignées vénéneuses.

Jean-Couillon a un frisson nerveux qui lui traverse le corps violemment. Pauvre Couillon, c'est de l'ordre du spasme, ça lui a grouillé à l'intérieur ! C'est qu'il aime pas les serpents, mais alors là, pas du tout. Ça lui fout une de ces trouilles juste d'y penser. Mais le frisson de mon Couillon fait passer le dégoût de Miss Féminisse en un clin d'oeil. Elle éclate d'un gros rire thoracique, sans aucune pudeur, qui fait grincer des dents la femme en moi. C'est que ça l'amuse à se taper sur les cuisses de réaliser soudainement que ce qu'elle prenait pour de la témérité était, tout compte fait, de l'ignorance.

C'est drôle, mais je la sens pas. J'y peux rien, c'est plus fort que moi. Elle me met dans un état de malaise nerveux. C'est peut-être la carabine. Sinon, c'est qu'elle a réussi à incorporer tant de masculinité en elle, qu'on dirait qu'elle me crache dessus. Je dis pas que c'est conscient de sa part. Mais c'est comme ça. Simplement à la regarder, y a tout un pan de ma personnalité qui s'effondre.

\*\*\*

J'en crois pas mes yeux. On est vraiment dans un canyon. Pour peu que je délire ! Ils sont où les cow-boys, ils sont où les cow-boys ? Dites, Miss, c'est ici qu'on fabrique les bœufs de l'Ouest ? Faut qu'on me retienne de pas me foutre en bas du char en route, j'ai une folle envie d'aller voir si les habitants du coin portent des t-shirts imprimés avec des chevaux

dessus ou si je me ferais pas prendre dans un lasso. Mais le voilà notre far-west ! Pourquoi c'est quoi donc qu'on continue ?

Miss, je l'ai crinquée là, j'aurais pas dû lui dire qu'elle était la seule femme à nous avoir embarqués entre Montréal et Kamloops. Elle se peut plus, c'est devenu incontrôlable, ça a dépassé les limites de ce que je voulais dire.

J'ai du mal à suivre, moi. Suis pas anglo, slower, slower. Et puis, bon, qu'elle s'en donne à cœur joie ! que les mecs sont tous des machos... qu'ils pensent tous avec leur queue... normal qu'ils nous aient tous pris sur leur chemin, ne serait-ce que pour la minette... (Eh ! mais, la minette, c'est moi ?) Anyway, c'est pas moi qui vais la contredire. Elle y a droit, à son moment de sautage de soupape. D'ailleurs, ça se voit qu'elle a le prestone sous pression.

Ce que je me demande, et c'est involontaire, ça m'est venu tout seul, c'est : pourquoi les femmes les plus enragées sont souvent très laides ? Est-ce que ça se fait violer, des guenons ? C'est du viol ou de la pitié ? Peu importe, le viol, ça fait une bonne raison de fulminer. Malgré les chienneries que je peux penser, dans l'absolu, que les mecs soient tous des caves, ça me paraît grotesque. Elle a beau dire, elle s'est certainement pas colmatée avec tous les gars de la Terre pour tirer les grandes lignes de ses théories. Si on traite les masculinisses de sexistes, faudrait pas s'étonner qu'ils pensent la même chose des féminisses. Dans l'absolu,

encore une fois, les deux le sont, sexistes. Juste par leur titre, ils font de la dénégation avec le nœud central de leur combat et dévoilent leur vraie nature. En s'affirmant comme féministes ou masculinistes, ils s'affirment en vertu de leur spécificité sexuelle : en voilà un beau pied-de-nez à l'égalité.

J'ai même pas besoin de placer un mot qu'elle repart toute seule. La bobine tourne vide... que les femmes sont donc prêtes à tout, les pauvres nunuches... qu'elles feraient n'importe quoi pour plaire... toujours soumises aux pires inconforts, voire à faire subir à leur corps les pires violences pour ces messieurs avides de les voir se torturer dans la séduction... qu'on s'en rend pas compte, mais qu'on régresse... le féminisme perd du terrain... Soyons honnêtes, je la vois difficilement séduire quoi que ce soit. Le cas échéant, ce serait tout de même un choix. Faut assumer. Moi, je connais des tas de types qui fantasment plus sur l'idée de me voir en boxers et toute échevelée qu'en mini-jupe montée sur des talons aiguilles.

Et ça continue. Là, elle est partie. Elle nous envoie en pleine face toute la cassette de sa vie sexuelle avec J... dont je préfère garder l'anonymat pour des raisons éthiques. Je me disais bien, aussi, qu'on part toujours du particulier pour aller à l'universel et jamais l'inverse. Si l'universel allait au particulier, il le défoncerait.

J... le cave à qui elle devait se soumettre... J... qui lui demandait une

panoplie de faveurs sexuelles qui sortent des limites du gore... L'éternelle et la si archaïque lutte des sexes, ça me fait sourire. J'ai le goût de faire un clin d'oeil à mon Couillon. Sans l'esclave, le maître n'a plus aucun pouvoir. Si le féminisme a échoué, c'est pour délit de déplacement : c'est l'histoire de l'esclave qui voulait devenir maître et de la grenouille qui se prenait pour un boeuf. Plutôt que de faire une vraie révolution, la femme a fait preuve de conformisme. Maintenant que c'est le marché qui domine : bienvenue dans un monde où c'est une main invisible qui écrase les sexes de manière presque égale et quasi équitable. Après tout, de plus en plus d'hommes se maquillent, s'épilent, boostent leurs cartes de crédit pour des fringues et se font faire des abdos en silicone.



Toutes ses phrases commencent par « me, I » ou « personally, I ». J'entends plus rien que ça. Ça me lacère les oreilles. Je sais pas si c'est de la construction identitaire ou si c'est elle et son image qui discutent. D'ailleurs, je suis même pas sûre qu'elle s'adresse à moi, elle fait très bien ça sans adresse à qui que ce soit. Notre présence, c'est pour légitimer son spectacle, mais... n'en demandons pas plus ! Si j'essaie de dire quelque chose, elle ramène ça à elle, à sa situation. Totalement incapable d'élagier sa perspective. Elle est prise entre le « me » et le « I », ils se renvoient la baballe. Le monde entier repose sur son nombril, l'attitude des hommes et la condition des femmes inclusivement.

Mais tout ça, ça relève de J... C'est sa faute à lui. J... ci, J... ça, ci-J... de comment il la baisait par tous les orifices sans considérations ni respect... de comment il était donc méprisant envers elle... qu'il faisait d'elle sa real doll... le pervers... mesquin en n'en plus finir... Toutes ces petites manies y passent, dans tous les sens, toutes les positions. J... et encore J... le truand, le mécréant, l'horrible bisexuel qui lui refilait des maladies de gais (ça existe ça ?)... C'est trop de détails, ça me donne envie de m'asexualiser.

J... toujours J... qu'elle serait pas étonnée qu'il ait mis sa queue dans des petits derrières de poupons... (c'est dur à entendre, je sais)... et qu'elle, la pauvre princesse, devait se gaver de pilules contre les infections, contre les morpions, contre les dépressions... Je veux bien, je veux bien, mais dans tout ça, qu'il ait été le pire des salauds du monde, l'emblème de la méchanceté chronique, celle qui retournait se faire traiter en salope, c'est elle et personne d'autre. Elle et son syndrome de la femme battue, « me, I ». Et ce, peu important ses allégations de pédophilies. Si l'horreur l'attire, elle peut pas blâmer les autres.

Je rectifie tout de suite, je voudrais pas offenser les femmes battues. Miss Féminisse aime beaucoup trop se victimiser pour ça. Les femmes battues sont des femmes fortes qui s'ignorent. Par le truchement d'un mauvais jeu de mots, je dirais qu'elles encaissent tout, au sens figuré du terme. Elles prennent tout sur elle. Chose certaine, elles ne se complaisent pas dans la victimisation. Miss Féminisse est une femme faible qui se sait

faible, incapable de prendre quoi que ce soit sur elle. Elle rejette tout sur l'autre parce qu'elle le sait bien qu'elle encaisserait pas le poids de sa propre médiocrité.

Ça a l'air bien méchant dit comme ça, et ce, d'une personne que je connais même pas. Mais on l'est tous un peu, médiocres. Je sais, je sais, on fait tout contre. On y met tous les efforts. On camoufle les traces. N'empêche qu'on est tous un peu absents devant nous-mêmes. On a la bouille qui nous déborde, on s'échappe. Et on met ça sur le compte de quelqu'un d'autre. C'est tellement plus facile.

Je suis pas là pour juger de ses hyperboles. Ce qui est vrai, ce qui est faux, ça ne m'appartient pas. Ce que je sais, c'est que c'est pas parce qu'on a vécu une expérience difficile avec une personne qu'il faut répudier tout le genre. Une personne, c'est une réalité, et comme si c'était pas assez, une réalité interprétée. Diviser le monde en bons et en méchants, c'est simple et facile, c'est un des mauvais plis de la domination. Ça revient à assimiler la singularité de l'autre à l'adversité. C'est diminuer sa différence pour en faire un mauvais calcul du sort, quelque chose de malsain à exterminer.

Je m'impressionne. Moraliste, c'est un métier ? Sûrement que je trouverais ça trop effrayant. Je me rendrais vite compte que les simples dynamiques de couple justifient les grandes guerres et les génocides. Ça me mettrait un de ces motons dans la gorge.

\*\*\*

Jean-Couillon me tape sur l'épaule. Il veut me dire quelque chose en catimini. Je profite d'une lancée lyrique de Miss Féminisse, qui est définitivement plus préoccupée par son éloquence que par les deux lutins qui lui servent d'auditeurs, pour tendre l'oreille.

— Y a quelque chose qui cloche, Chri.

Oui, je dirais que c'est nous.

— Mais quoi donc mon mignon ?

Il se râcle la gorge, prend une grande respiration et... laisse tomber. Il recommence son manège comme ça deux trois fois, mais n'entâme jamais sa phrase. Je vais finir par m'énerver... Il reprend son souffle, vas-y, mon Couillon, tu peux y arriver, et... oui :

— Bein... je sais pas... c'est qu'y a comme... un drôle de bruit juste derrière...

Évidemment qu'i a un drôle de bruit, c'est la princesse truckeuse à côté de moi qui batifole sur son ego.

— T'entends pas des... toc-toc ?

Pas vraiment, faut dire que je suis trop près des hauts-parleurs, je

vais finir par me bousiller les tympans ou me noyer dans le flot de paroles. Tu l'entends pas mon Couillon, la chanson, l'hymne national de la fille qui se prend pour la femme de la vie de n'importe quel babouin pourvu qu'elle le sauve de sa babouinerie : la balade du crosseur qui ne l'aimait pas et qui serait pas un crosseur s'il l'avait aimée. T'entends pas comme ça pourrait être touchant si c'était pas aussi débilitant.

Miss Féminisse regarde maintenant Jean-Couillon d'un œil suspicieux à travers son rétroviseur.

– Wanna say something ?

Jean-Couillon ravale sa salive avec un gouwoup sonore. C'est vrai qu'elle a pas l'air contente la madame.

– No, qu'il lui répond la tête enfoncée dans les épaules et la queue entre les deux jambes.

Je lui ébouriffe le toupet à mon Couillon. Il a ses petits yeux piteux et son air de j'ai-tu-fais-une-bêtise qui me font craquer.

– T'en fais pas, que je lui dis, je suis là. Il arrivera rien.

Il plisse sa bouche en grosse grosse baboune et me fait oui. Bon ! Ça du Couillon. Si j'avais un biscuit ou une doudou, je lui donnerais, pour le rassurer, qu'il se réconforte un peu.



Miss Féminisse, elle dit pas son nom, son vrai nom, jamais. Juste « me, I ». Peut-être que c'est suffisant. En tout cas, J... lui, on le sait son nom. C'est de l'obsession. Elle doit pouvoir le dire trente fois minute. Sans exagérer.

S'il est si épouvantable qu'elle le dit, pourquoi qu'elle fait rien que le dire ? Je veux bien servir de punching bag verbal, mais ça manque d'action.

Tiens ! Elle s'arrête.

— I'm going to Cache Creek. Gotta let you here girls.

Ouf ! J'oserais pas dire que c'est pas trop tôt, mais je lésine pas à sortir le matos. Jean non plus d'ailleurs.

Au moment de dire bye, devant elle, comme ça, je me sens plutôt mal. J'ai fait face à trop d'intimité, ça me gêne... mais elle, la voilà qui me prend dans ses bras, me fait la bise, baveuse sa bise, et me donne une claque dans le dos. Mon Couillon, lui, c'est comme s'il avait pas existé. Elle le regarde même pas, remonte dans sa voiture.

Y a quelque chose d'étrange qui dépasse du coffre, comme un bout de chair. Et puis, oui, je l'entends là, le toc-toc.

Jean-Couillon se cache derrière moi.

- Je te l'avais dit, le toc-toc, tu l'entends là ?

Certain que je l'entends ! Je fais un signe à Miss Féminisse. Elle ressort, la carabine dans les mains. Elle me l'accote sur la joue.

- Have you seen anything ?
- No, no, I just thought I've forgot something.
- You stupid, you've scared me. Come and see !

Je fais semblant de regarder sur le siège, à côté, par terre.

- I thought that I let my map on the banch, but I guess not... que je lui dis, mine de rien, mais vraiment mal à l'aise cette fois.

Elle hausse les épaules. J'ajoute :

- Have a nice day Miss !

Elle démarre. Je la laisse filer sans rien dire. Jean-Couillon est tout blanc.

- Chri, je suis persuadé que c'était son J... là-dedans.

Je hoche la tête. J'ai bien peur qu'il n'ait pas tort sur ce coup-là. L'ennui, c'est que je vois pas trop qu'est-ce qu'on peut faire sans se

ramasser avec un canon de carabine dans l'œsophage à pisser nos intestins par le nombril.

\*\*\*

Jean-Couillon, il tourne en rond. Y a quelque chose qui l'énerve. Je le comprends. Moi aussi, je me sens pas trop maline de pas savoir quoi faire. Mais y a rien ici. Pas de téléphone. Et puis, qu'est-ce qu'on leur dirait aux autorités ? Qu'on a croisé une femme suspecte dans un véhicule blanc un peu dégingué qui boucane par les fenêtres la fumée de cigarette comme si c'était une usine ? Qu'on pense qu'y a quelqu'un ou quelque chose dans son coffre ? Dans tout ça, peut-être qu'il le mérite après tout, J..., de se faire enterrer vivant ou peu importe ce qu'elle veut lui faire, la castration chimique ou l'ablation du cerveau. Les chicanes de couple, ça doit se régler en couple. On a pas à s'en mêler et je suis pas au BiCi pour faire un débat sur la peine de mort.

Je dois aussi admettre qu'on suspecte, on doute, on se questionne, mais ça peut être toute autre chose dans ce coffre. Les chiens galeux, c'est pas interdit de les euthanasier. Peut-être que c'est son Bouby qu'elle apporte tout droit au cimetière. Et qu'est-ce qu'on en sait d'où ce qu'elle s'en va et de ce qu'elle va faire à ce qu'il y a dans son coffre ?

— Écoute Jean, moi aussi, je me sens impuissante tu sais.

Il secoue la tête. C'est pas ça, j'ai tout faux.

— Chri, tu crois qui a des serpents aussi par ici ?

Pour ce que j'en sais ! C'est possible. Mais je peux pas en être certaine. Pas moyen de confirmer ou d'infirmier.

En tout cas, jamais on est sur la même longueur d'onde. On a beau flotter dans l'angoisse tous les deux, faut que ce soit pour des raisons différentes.

Il ose pas s'asseoir à côté de moi, même que ça le rend nerveux que je me sois assise. Il a peur qu'un serpent sorte de nulle part, d'un trou sous mes fesses, qui sait ? Il peut pas mettre un pied devant l'autre sans regarder partout autour. Il va se rendre malade. Toutefois, je dois admettre que de le regarder zigzaguer comme ça, ça me soulage l'esprit, m'occupe un peu.

Et quand une voiture se décide finalement à ralentir à notre hauteur, c'est fou, c'est un soulagement quasi métaphysique que je vois se dessiner sur son visage.

\*\*\*

*Faire du sens.* On dit ça parfois. C'est qu'on parle bilingue. À merci, on répond *Bienvenue*. Un tic linguistique diraient certains, voire pire : un vice. D'autres, des paranos de la contamination de la langue, obsessifs-

compulsifs des germes anglicisés, voudraient nous enfermer dans des condoms académiques... que c'est pernicieux l'anglais, ça s'infiltrer partout, un virus à enrayer de notre cartographie syntaxique. Ou encore, que c'est de la déformation, une monstruosité du langage, un penchant pour la traduction qui relève de notre destin de colonisés, en perpétuelle assimilation, jusqu'à ce que notre franglais s'aliène en un anglais pur et dur. En fait, ça ne m'énerve pas trop cette petite manie de rien du tout de franciser l'anglais. Dire que c'est l'anglais qui réduit le français ou le français qui avale l'anglais, le récupère, le digère littéralement, c'est comme décider si le verre d'eau est à moitié plein ou à moitié vide. Moi, l'anglais, je l'ai appris de mon plein gré. Personne ne m'y a forcée. Pas même le système. Et je ne me sens pas colonisée pour autant. J'ai appris l'espagnol aussi. Je voulais parler américain. Rendue au portugais, tout ça m'a paru un peu mélangeant. Pour moi, y a pas de doute que la langue québécoise est forte, ne serait-ce que pour sa capacité d'absorption, un vrai kotex super flux qui s'ajuste aux parois de notre bouche. Vivante, notre langue l'est, vivace, coriace. On peut penser autant qu'on veut que notre parlure est corrompue, mais c'est faux. Ce sont ceux qui veulent figer le français dans des structures de bien parler qui m'inquiètent. Une langue figée est une langue mortifiée. C'est en défigurant notre français qu'on le tient en mouvement. On le singularise, le particularise, jusqu'à lui donner une forme propre, notre propre forme à notre langue. C'est notre français, notre dialecte sculpté à même l'Amérique. Et ça, personne ne pourra nous l'arracher. Il nous appartient.



J'ai dit voiture, j'aurais dû dire pick-up. Une espèce de vieille réguène beige verdâtre, olive pour être plus précise, et rouille qui tient, on ne sait trop comment, encore à la route. Mon grand-père aurait dit : « Dans le temps, les chars duraient vieux ma petite fille, tu crérais pas ça, c'était fait pour rouler, pas pour parêtre comme c'est c'qui font aujourd'hui. » Non, c'est pas vrai. Mon grand-père parlait pas comme ça. Mon grand-père parlait pas du tout. Peut-être qu'il m'a jamais trouvée intéressante. Mais je me rapelle pas avoir eu une conversation de plus de trois mots avec lui.

Enfin voilà, on est on the road, à bord de la machine infernale qui zigone sur la route. Nos sacs se font valser la couenne dans la boîte arrière. Ils sont là à se balader d'un côté et de l'autre sous l'influence de l'incroyable tenue de route du véhicule, qui se compare à quelque chose comme un saoulon qui marche dans un champ de margarine. Je dis un saoulon, mais ça pourrait très bien être une saoulonne. On se laisse vite prendre par la règle, le masculin l'emporte. Mais les règles, on peut les foutre en l'air tant qu'on veut. La résistance, ça garde vivant.

Il est trendy notre conducteur. Matt Taouin qui s'appelle. Je sais pas si je l'écris comme il faut. C'est peut-être Thawin ou Tawoohin. On va s'entendre pour Taouin. Il nous a foutu le volume au maximum, dans le tapis. Et il conduit pas, il glisse. L'autoroute est son terrain de slalom géant.

Il est de Whistler. Whistler, BiCi. Ça sonne bien. En fait, il est pas né là. Personne naît là. C'est le Tremblant du BiCi en quelque sorte. Mais qui c'est qui est vraiment né à Tremblant ? C'est juste une place qui coûte bien cher et qui est trop in quand t'as vraiment de l'argent et que t'es trop hot pour être cool et branché. Tremblant, c'est l'exemple d'une capitalisation réussie sur le rendement de la faune et de la flore laurentienne. Réserve naturelle ? Me semble ouais... Y a rien de plus naturel que de rentabiliser une montagne en faisant des pistes de ski, des spas et des hôtels, jusqu'à en faire un village.

Pour en revenir à Whistler et plus particulièrement à Matt, il y habite l'hiver, tant qui a de la neige. L'été, il va à Nowhere BiCi planter des arbres. Il travaille comme ça tout l'été, fait un max de cash, qu'il met de côté, et retourne skier jusqu'à ce que saisons s'en suive. En gros : six mois de travail, six mois de ski. Y a pas à se plaindre.

Faut dire, c'est un beau mec. Le genre de gars que n'importe quelle fille rêverait d'avoir dans son lit au moins une fois dans sa vie. Le type qui pue le sexe par tous ses pores de peau. Et puis, y a une telle nonchalance dans toute son attitude. Ça se voit qu'il a bâti son corps à la sueur de son front. Pas du genre à se faire faire des mutilations volontaires à coup de chirurgies. Le plastique ? Non merci ! Entièrement et totalement selfmade. Après tout... bah, je suis pas si sûre... y a bien des choses que la sueur ne change pas comme... un nez de travers. En tout cas, il est coupé au couteau

des pectoraux aux mollets en passant par les triceps.

Moi, j'aimerais bien me faire sucer un peu de graisse, me faire trancher quelques tissus adipeux. Je serais même prête à le faire pour une bonne cause. Je suis sûre que j'ai bien une couple de morceaux sur les cuisses qui pourraient faire un bon souper pour une famille pauvre. Et puis, si on passait tous les obèses de l'Amérique du Nord au bistouri, y aurait de quoi nourrir le tiers-monde pendant un mois. Sans compter que ça leur réglerait leur compte en problèmes de santé, aux obèses.

Mais je spécifie, je suis pas obèse. C'est juste que j'ai passé mon adolescence à me gaver de revues pour filles jusqu'à ce que je sois bien convaincue que le corps est l'objet de représentation des normes culturelles et sociales, et que je passerais ma vie à me torturer l'esprit parce que la féminité est aisément réductible aux formes d'une ado anorexique de treize ans.

Mais lui, Matt, il a la maîtrise de soi imprimée à même la chair. C'est pas un homme, c'est une icône. L'exemple parfait de la parfaite réussite sociale.

\*\*\*

L'égalité abstraite entre les êtres humains pourrait bien être, par renversement, une négation des différences concrètes entre eux.

Revendiquer la différence serait alors une résistance sociale contre l'oppression de la norme. Il y a du facisme dans cette volonté d'être tous pareils à.

\*\*\*

On a passé le canyon depuis un bout de temps. On est revenus aux montagnes et conifères. Parti comme c'est là, ce sera pas trop long qu'on va apercevoir la pancarte welcome Nowhere, BiCi. Matt s'en fait pas avec les limites de vitesse. Y a à parier qu'il est au-dessus de ça.

Well, whatever. Ça a du bon de voyager aux côtés du roi de la glisse et ze planting king par la même occasion. Le mec qui marche pas, qui flotte. Celui que le vent lui lèche habilement les cheveux quand il sort d'un building. Celui qui lui pleut jamais dessus sauf quand il a une chemise détachée et une trâlée de pin-up autour de lui. Celui qui n'a pas besoin de botox pour avoir une expression de bonheur figée dans la face parce que, heureux, il l'est.

Ça m'emmerde de savoir que ce genre de bonhomme existe, j'aurais préféré garder ça pour la catégorie fantasme, illusion plastique. Juste à côté de moi comme ça, je me sens minable. Si je pouvais dire deux mots à ma maman, je lui dirais que, tout ce temps, je me suis trompée. Que plus tard, j'aurais voulu devenir un mythe, finalement.

Mon Couillon, il semble s'en balancer de tout ça. On est là, tout trois collés sur la seule et unique banquette à s'écraser les uns sur les autres à chaque coup de volant, et il regarde dehors comme c'est son habitude, le nez agglutiné sur la fenêtre. Je soupçonne qu'il a jamais eu, de complexes mon Couillon. Peut-être même pas de complexe d'Oedipe. Juste pour ça, il mériterait une ovation.

Ça me chicotte quand même son truc à Matt de rien faire d'autre que du ski et encore du ski tout l'hiver. C'est que je me dis que ça peut juste devenir répétitif. Alors, je lui demande s'il finit pas par en avoir par-dessus la tête. Il me répond :

- Well you know, I just finished à real tv show on extreme sports either. So... I'm alright, baby, rock on.

Je me disais aussi, qu'il avait trop un look de vedette pour pas s'être marchandisé un tantinet. De la chair fraîche comme ça, ce serait du gaspillage de pas vendre ça aux caméras. Et puis, quand on a une vie en plus à mettre aux enchères, ça se fait pas de garder ça pour soi. Faut la livrer en pâture à l'image, qu'elle métabolise tout ça, crée de l'exemple et moule l'expérience jusqu'à ce que, de soi, il ne reste plus que l'idée de soi.

Aussi formaté soit-il, ça ne l'empêche pas d'être hypnotique. Complètement. Je deviendrais gaga juste pour laisser mes yeux là-dessus.

\*\*\*

S'il n'y a plus d'écart entre l'être et l'image, c'est que l'être s'est abandonné au profit de ce qu'il n'est pas. Son cadavre incarne un modèle quelconque, le vide qu'il faut être pour encore accepter de vivre à une époque où la vie ne fait plus rien d'autre que se représenter elle-même, inlassablement.

\*\*\*

Matt Taouin nous débarque quelque part en ville. Il a des trucs à aller faire ici et là, mais il nous laisse quelques indications et autres conseils de bonne augure, histoire qu'on ait de quoi se retrouver. Puis, il démarre avec juste ce qu'il faut de poussière, le dérapage contrôlé qui fitte avec la bass du beat de sa miouze et le rayon de soleil fixé sur le top de son pick-up.

Nous y voilà donc. Après un nombre déraisonnable de pages : Nowhere, BiCi. Environ cinq milles kilomètres de Transcanadienne parcourus sur les sept mille huit cent vingt et un disponibles.

La ville a l'air de rien. Toutes les portes semblent barrées à double tour, les commerces fermés malgré la fin de l'après-midi, les rues désertes. Jean-Couillon et moi, on se regarde, un peu au dépourvu... eh bein ! c'est ça.

Toutes nos affaires traînent autour de nous. On est crottés de la tête au pied. Jean a même ses propres traces de doigts imprimées sur les joues, pêle-mêle. On pue les reflux d'autoroute. Ça y est : on y est. C'est décourageant. Même au bout, c'est le même vide, le même trou qui m'a pas quitté d'une semelle.

Y a un pick-up rempli à ras bord d'autochtones qui passe, ralentit à notre hauteur. La bande de mecs sort la tête en bloc, nous regarde tellement de travers que j'ai l'impression qu'ils viennent de flanquer le mauvais oeil à nos trousses. Puis, tout ça se rentre la tête en même temps et détale avec un crissement de pneus. Des petites boules d'herbes séchées roulent derrière en guise de poursuite.

On se remet notre coquille sur le dos et on marche. Les stores se ferment sur notre passage. Que je sache, on a pas un avis de recherche de collé dans le front. Qu'est-ce qui cloche avec nous ?

Enfin, on déambule dans la ville en carton pâte jusqu'à ce qu'on trouve la compagnie de planting indiquée par Matt. Le président nous reçoit. Un grand gaillard qui ressemble à un acteur américain, le président. Il est tout content. Il nous offre une bière sans nous inviter à nous asseoir. Des Québécois, ça c'est du monde travaillant. On trinque. Il nous engage sur-le-champ, nous prend en main, nous invite à le suivre, se place entre nous, largue ses grands bras fraternels sur nos épaules qui n'en

demandent pas plus. On le suit, on boit ses paroles, on irait se jeter dans la gueule du loup s'il nous le demandait.

Au fond de son bureau, y a une petite porte haute comme mes genoux environ. Pour l'ouvrir, ça prend une clé immense que notre nouveau président, nous présidant, décroche du mur et enfonce dans la serrure. Il la tourne et toc ! La porte s'ouvre. Il nous arrache nos sacs des épaules et les pousse dans le trou. Il se relève, nous regarde, hoche sa tête présidentielle en pointant la porte ouverte et nos sacs qui nous attendent de l'autre côté.

Je suis pas sûre de comprendre, faut que je m'enfonce là-dedans ? Oui, oui, il faut que je rampe là-dedans, à quatre pattes de préférence, sous l'honorable regard de la glorieuse patience de notre président, dont le léger froncement d'un seul sourcil tend à nous faire part de notre impertinence un tout petit peu déplacée. Donc, on se lance, c'est parti.

J'ai l'impression de tomber de l'autre côté, et là, je saisis le sens du mot utopie. Ou bien c'est uchronie qu'on dit ? Euh... sais pas ! un truc comme ça. N'empêche... c'est un grand champ d'herbes hautes, de séquoïas, de baobabs, avec des bassins de bouette, une rivière, le tout creusé comme un petit cocon à même les Rocheuses.

— Jean, regarde par-là, y a un quelque chose qui bouge.

Oui, quelque chose bouge, quelque chose gronde, quelque chose se passe, je sais pas quoi, c'est encore moi la « en-dehors de ça ». Et puis, autre chose bouge aussi. Autre chose fait un bruissement et toute la vallée de Nowhere BiCi se met à gronder, à s'illuminer. On voit, maintenant. Le quelque chose. Et l'autre chose aussi. Des hippies, pleins d'hippies. Beaucoup de chair tapissées de macramé ou de coton, nues de préférence. Ça se roule dans la boue. Ça regarde un papillon, accroupi, les fesses en l'air. Ça gambade avec des blés dans les cheveux. Ça caresse des fleurs.

Jean-Couillon, il branlait de la queue y a deux secondes. Par je ne sais quel truchement du sort, il s'est ramassé nu lui aussi et le voilà qui court partout et renifle ses semblables.

Qu'est-ce que je fais ici ?

Et puis, merde, c'est tout.

\*\*\*

Un terme, ce n'est pas un mot, c'est la fin d'un mot.

## ÉPILOGUE

Ça ne s'est pas passé comme ça, ou peut-être que si, au fond. Je ne sais plus, je ne sais pas, comment la mémoire s'inscrit dans le corps. Ce que je sais, par contre, c'est qu'un livre, on peut lui arracher ses pages, les déchiqueter. Pas la mémoire. Elle, elle distorsionne et confond, oublie aussi, mais l'oubli, ce n'est pas une page retranchée, c'est une page blanche. Aucune page ne peut être soustraite. Je dis tout ça, bien sûr, mais il serait plus juste de dire que ça ne s'est pas passé du tout, que rien ne passe.

DEUXIÈME PARTIE

VOLET THÉORIQUE

LA VOLONTÉ DE NÉANT

MANIFESTE ESSAYISTIQUE ET/OU EXERCICES DE STYLE À SAVEUR INTELLECTUELLE

(essai)

« L'espoir se manifeste le plus souvent chez  
les désespérés. »

Theodor W. Adorno, *Minima moralia* :  
*réflexions sur la vie mutilée*

## AVANT-PROPOS

Mon existence, c'est par bombardements que je la ressens. Écrire est donc une action violente. J'écris contre la langue, contre le monde, contre le système, contre la mort, à contre-courant contre tout, mais contre. Et c'est le *contre* qui compte. À la fois en face-à-face, à la fois appuyée sur. Mais c'est plus près d'une réaction que d'une lutte : le réel me donne de l'urticaire.

*et Chri, oeuvres incomplètes* est une sociocritique qui s'inscrit dans une dynamique de contre-autofiction. Un roman ancré dans le paradoxe du *contre*. J'ai voulu crier sur plus de deux cents pages. Au bout du cri, à bout de souffle, on se sent vide, anéanti. Je m'étais abolie au point de toucher le fond de ma volonté de néant. Là, seulement, j'ai pu tracer le point final.

Mes phases d'écriture sont des phases de destruction, et en même temps, des phases latentes : l'isolement physique détruit la dimension sociale, mais l'isolement mental dans l'univers romanesque réduit toutes pensées, toutes interactions, à la fiction. Et tout ce qui sonnait faux, dans ma vie comme dans le roman, a dû passer à l'abattoir. La fiction est devenue, pour moi, quelque chose de radical, une sensibilité radicale : un *sport*<sup>1</sup> extrême. Les phrases s'étirent comme l'élastique du bungee quand on

---

<sup>1</sup> Néologisme réunissant les termes « sport » et « art ».

se lance dans le gouffre d'une page blanche. On ne peut écrire sans vertige, sans la sensation de graviter. C'est le monde qui nous retient en nous passant sur le corps, alors on devient sa plaie. Il agonise en nous.

À l'heure du bilan, je concède que l'isolement m'emmène au plus près de l'humanité, de la mienne comme celle de l'Autre, mais dans toute sa dégueulasserie. Au point d'en être malade à vomir. Au point de me demander si je ne serais pas, par hasard, un écrivain<sup>2</sup> défoncé par sa société. C'est pour ça qu'au moment d'interroger ma démarche, je me tourne vers elle. Peut-être aussi pour ne pas trop me positionner vis-à-vis de moi, *contre* moi, évidemment.

Je suis atrocement visuelle. Alors que, pour la norme des voyants, quatre-vingt pourcent des perceptions passent par la vue, je dirais que cent pour cent des miennes sont accrochées à mon regard. Oui, c'est une lacération constante, car ce que certains appellent la *société du spectacle* — ou bien la *société de l'image*, dites comme vous voudrez — représente, pour moi, une mutilation perpétuelle. Je suis agressée, irrévocablement, partout, jusque dans la moindre de mes cellules, par le déferlement incessant du flot médiatique de dires et d'images qui ne collent à rien. Je suis piégée dans une agonie incessante entre le fait indéniable que je suis un produit du système, plaquée dans une image, et un contre-produit du système, un cri derrière l'image. Cette posture répond à une obsession : derrière l'image, il y a un être qui se meurt continuellement, dans une souffrance sans fin.

---

<sup>2</sup> Pour une raison ou pour une autre, bien que je sache qu'il nous est possible de dire « écrivaine » au Québec, je n'arrive pas à employer la forme féminine. Peut-être parce qu'on dit « un écrit vain » et pas « une écrit vaine », peut-être que l'adjectif « vaine » sonne trop fort et que ça froisse ma féminité, peut-être que c'est ma façon de « faire pousser mon pénis » comme dirait Philou. *No lo sé.*

C'est, certes, un peu pour cette raison que je me suis résolue à l'écriture, malgré une fascination et un talent avérés pour le cinéma, le théâtre et la peinture. Je me suis restreinte au plus abstrait des arts, la parole, pour échapper à la contrainte de l'image. Pourtant, je n'étais pas au bout de mes peines puisque que je me suis, fatalement, mise à écrire *contre* l'image. Voilà pourquoi, *a priori*, je m'étais donné pour objet d'étude la question de l'écriture en contre-image, soit les aspects et problèmes de la (dé)figuration comme résistance à la représentation issue de l'organisation totalitaro-médiatique du social. Et puis, je me suis dit que c'était trop théorique. Que la *théoricité* devait bien cacher quelque chose. Que par ce chemin-là, j'évitais de me perdre dans les mousses de mon nombril, je dressais un mur contre mon côté obscur et un rempart contre mon ignorance.

Autant l'avouer tout de suite : de mon œuvre, je me sens tout à fait ignorante. Il y a une sorte d'écart absurde entre ce que je veux faire, ce que je crois que je fais, ce que je fais et ce qui peut être interprété comme étant ce que je fais. Je ne vois pas, non plus, l'intérêt de parler de ma démarche, ni même si j'en ai une, ni de m'en créer une pour les besoins de la cause, ni comment intellectualiser ce qui me sert de démarche. Peut-être que ça m'apparaît rassurant de croire que l'œuvre est une entité à part entière qui fonctionne indépendamment de son auteur, parce que je crois, en tout cas, que la prédominance du concept sur l'œuvre — je fais référence à l'art conceptuel — tue l'art. En abordant ce qui anime mon écriture, j'ai peur de toucher à quelque chose qui ne m'appartient pas : de circonscrire l'espace de la relation esthétique entre le roman et le lecteur. Or, j'ai l'impression que l'œuvre doit faire obstruction à la rencontre entre l'auteur et le lecteur, qu'elle doit la rendre impossible en tendant vers elle. L'œuvre pourrait ainsi être ce point de tension inviolable où peut se déchaîner toute la barbarie du monde, parce que l'inhumanité de la page s'enracine dans cette part humaine qui la gribouille ou la tourne. Mais s'il est vrai que « l'écrivain est celui qui est éminemment

héroïquement incompétent en littérature<sup>3</sup>», me voilà bel et bien en amorce, et de quitter le champ de mes compétences, et de me mettre les pieds dans les plats.

---

<sup>3</sup> Giorgio Manganelli, *Le bruit subtil de la prose*, coll. « Le promeneur », Paris, Gallimard, 1997, p. 43.

## INTRODUCTION

### MENTIR VRAI

Il vaudrait mieux se méfier des écrivains, ce sont des personnes douteuses qui sont passées maîtres dans l'art de mentir, mais mentir avec une exactitude chirurgicale. Se sont des personnes qui réfléchissent, soit. Qui ont une certaine idée de la vérité. Des vérités, en fait. Ils savent que le langage est une trappe qui peut piéger toutes vérités, qu'elles cohabitent dans l'espace vide qui lie chaque mot ensemble et qui est la main invisible de l'écrivain. « Tal vez por eso escribí "ir hasta el fin" : para saberlo, para saber qué hay detrás del fin. Una trampa verbal; después del fin no hay nada pues si algo hubiese el fin no sería fin.<sup>1</sup>» Le langage est aussi dangereux que le sont les écrivains.

Contrairement aux essayistes ou aux philosophes, qui usent du langage pour construire une réalité *objective* (ou *vraie*), l'écrivain fait l'expérience de réalités subjectives, faussées, inventées, vraisemblables, incohérentes, tirées par les cheveux, irrésolubles ou certifiées authentiques. Peu importe. Ce qu'il cherche, ce n'est pas la vérité, mais le sens. Donner un sens aux choses, au monde, à ce qui est comme à ce qui

---

<sup>1</sup> Traduction libre : « Une fois, pour cela, j'écrivis « aller jusqu'à la fin » : pour le savoir, pour savoir ce qu'il y a derrière la fin. Un piège langagier : après la fin, il n'y a rien, parce que s'il y avait quelque chose, la fin ne serait pas la fin. » Octavio Paz, *El mono gramático*, coll. « Biblioteca breve », Seix Barral, Barcelona, 1974-2001, p. 11.

n'est pas... encore. Donner la parole, quoi.

L'écrivain a la fâcheuse manie de raconter des histoires, par conséquent, de mentir. Mais l'exactitude avec laquelle il ment fait trembler la vérité. C'est qu'au bord du délire, il parle l'expression enfouie dans la chair, la métaphysique du corps : une peau éthique.

L'écrivain est fondamentalement cruel : il sait faire sombrer n'importe quel idéal dans le pire cauchemar par une simple tournure de phrase. Il écrit à la mesure de la vie plutôt qu'à l'échelle de la vérité. « C'est avec cruauté que se coagulent les choses, que se forment les plans du créé.<sup>2</sup>» La vie, l'existence, la réalité sont implacables. Ni vraies, ni fausses, elles sont cruellement nécessaires, irréparablement là : fatalement livrées à être.

Je ne peux pas envisager parler de ma démarche en création littéraire sans parler de ce qui m'habite, de ce qui m'a habitée pendant le processus d'écriture, de ce que l'écriture a éclairé en moi. J'écris à plaies ouvertes. Ce n'est pas la pensée qui va au corps, mais le corps qui va à la pensée. Comme ce n'est pas l'universel qui va au particulier, mais le particulier qui tend vers une certaine idée de l'universel, une sensation d'universalité. Nous avons sans doute tous besoin de ne pas nous sentir seuls.

Je suis habitée par le paradoxe du menteur. Je sais que je déforme tout. L'intérêt d'une histoire n'a rien à voir avec sa véracité, il réside plutôt dans comment l'histoire agit sur nous, remet en question l'ordre des choses, rend suspecte la réalité, déstratifie

---

<sup>2</sup> Antonin Artaud, « Le théâtre et son double » in *Œuvres*, coll. « Quarto », Paris, éd. Gallimard, 2004, p. 568.

la pensée, déjoue les certitudes. Je n'aime pas l'autofiction. Je suis une menteuse qui réclame son droit au mensonge. Une patenteuse d'illusions qui revendique le pouvoir de machiner une contrefaçon de la réalité des choses. Je raconte des histoires sans discrimination contre le vécu ou le non vécu, parce qu'à la fin, ça n'a plus aucune importance : c'est dialectique. Et qu'un mensonge assumé n'est plus vraiment un mensonge.

Je suis habitée par le monde, et il m'agresse. Par la société, aussi. Et elle m'agresse, aussi. Tant et si bien que je ne pourrais pas affirmer avec certitude si c'est moi qui pense la société et le monde ou si c'est eux qui me réfléchissent. Je me méfie des miroirs.

Je suis habitée par des préoccupations formelles, par le langage, par des motifs et des obsessions. De l'éthique à la violence ou de la violence éthique, le style me lie les mains au brutal pianotement du clavier de mon ordinateur. Je ne sors pas des crescendo virulents de l'énonciation, ni de la polémique du rythme, ni des variations de l'ironie. Je suis habitée par une posture, c'est mon côté yogique.

C'est un peu tout cela que je vais aborder ici.

La volonté de néant a à voir avec la volonté d'en finir. Mais il s'agit plutôt de l'énoncer pour en finir avec le néant. Je ne tiens pas plus à l'achèvement de l'œuvre qu'à l'aboutissement de la pensée : la fin, c'est la mort. Je voudrais tout mettre en mouvement, insuffler la vie par le souffle des mots. C'est donc sous forme de segments réflexifs, avec un penchant avéré pour la pensée dialectique et une tendance avouée pour la suspension, que je présente cette réflexion autour de l'écriture *d'et Chri : œuvres*

*incomplètes.*

*La volonté de néant se divise en trois sections — Deux, Un et Plusieurs —, comprenant chacune trois chapitres dans lesquels j'explore autant divers aspects de ma démarche que ceux d'une écriture contemporaine et d'une vision sociale, en gardant en tête que, pour mentir vrai, il faut savoir créer un univers aux dimensions disproportionnées.*

## CHAPITRE

### DEUX

#### *2.1 De l'inconvénient d'être deux.*

Un des faits les plus improbables de ce roman est possiblement cet étrange couple que forment Chri et Jean-Couillon. À les regarder se trimballer comme ça, on est en droit de se demander par quelle ironie du sort ces deux-là sont tombés l'un sur l'autre. Ironie du sort ? En effet, mais alors, le sort, c'est moi !

Par une sorte de symétrie abstraite, j'ai associé les mots « couple » et « double », comme si l'un de ces signes était l'image spéculaire de l'autre. Visiblement, si l'on soustrait la barre du « d » et que l'on renverse le « b », « double » devient « couple ». C'est dans ce petit jeu de miroir entre un mot et un autre qu'est née la relation entre ces deux personnages.

Ça a commencé par un jeu tout simple, pour rigoler un peu, sans plus : prendre une métaphore au pied de la lettre. Celle du « chien sale ». Ça a l'air vulgaire, dit comme ça, mais Jean-Couillon est un chien sale, au sens littéral. Il marque son territoire en pissant ici et là, mange sans les mains, la tête dans son bol, se vautre dans les fossés,

dort en boule le nez dans sa sueur, gambade dans les champs, renifle des derrières, enfin, on l'aura compris. Restait à voir comment cela pouvait s'inscrire dans une dynamique de couple.

C'est là, précisément là, qu'est entrée en jeu la thématique du double. Je sais bien qu'il n'y a là rien de nouveau, je n'invente rien, je ne suis pas si prétentieuse (quoique). Poe et Dostoïevski l'ont fait bien avant moi, même qu'on peine à imaginer la littérature sans la récurrence de ce harcèlement mimétique qu'exerce le double, ce trouble émotionnel entre l'amour et la haine — purement narcissique — et qui, de fait, est peut-être issu de la genèse même de l'écrivain, d'une mitose de ses cellules vécues en cellules fictionnelles.

Pour aller de pair avec la métaphore du « chien sale », c'est de la notion de double beckettien que je me suis inspirée afin d'inscrire mes personnages dans une dynamique de dressage. Evelyne Grossman prétend que la cruauté, chez Beckett, passe par une confusion entre l'animalité et l'humanité. Le dressage est une modalité de cette confusion qui s'opère au sein d'une dimension interhumaine où il y a dominant et dominé. C'est ainsi que se met en forme le double beckettien<sup>1</sup>. Un double où les deux protagonistes sont inséparables non seulement parce qu'ils expriment une dualité par leur caractère antipodal, mais aussi parce qu'ils sont piégés dans un mouvement où l'un est nécessaire à l'autre pour se définir comme sujet.

Dans *et Chri*, le couple est pour moi l'indice d'une mise en tension par dédoublement où il ne s'agit pas de diviser le monde en deux, mais de fouiller les zones d'ombre jusqu'à poser le doigt sur le nœud du mécanisme dialectique. Chri n'est pas

---

<sup>1</sup> Voir : Evelyne Grossman, *La défiguration : Artaud - Beckett - Michaux*, coll. « Paradoxe », Paris, éd. De Minuit, 2004, 116 p.

plus humaine que Jean-Couillon, ni supérieure, et ce sont les traits animalisés de son compagnon qui posent les barèmes de sa confusion, de son angoisse existentielle. Les mécanismes de l'un répondent aux mécanismes de l'autre de façon à ce que tous deux soient coincés dans un labyrinthe de rouages qui tournent, irrémissiblement.

## 2.2 *Devenir-animal, devenir-machine, devenir-inhumain*

J'ai un problème avec Deleuze. Sans savoir pourquoi, à dire vrai, il m'ennuie. C'est pourtant une référence de taille. Il serait difficile de passer à côté de la notion de *devenir-animal* dans le cas d'un roman comme *et Chri* : d'un côté, la métaphore du « chien sale » ; de l'autre, l'angoisse de déshumanisation, l'un et l'autre étant incarnés par les deux personnages principaux. Or, dans *Mille Plateaux : capitalisme & schizophrénie*, ce que Deleuze et Guattari décrivent me semble plutôt relever d'une candeur utopique que d'une description concrète de la société actuelle. En ce sens, le sous-titre, quoique intéressant, est un leurre.

Chez Deleuze et Guattari, le devenir-animal est exalté. S'il est défini comme une involution, c'est qu'il n'est pas une évolution, mais cette involution n'est pas non plus une régression : « Devenir est un verbe ayant toute sa consistance ; il ne se ramène pas, et ne nous amène pas à "paraître", ni "être", ni "équivaloir", ni "produire".<sup>2</sup> » Cette exacerbation ne tient pas compte du fait que la civilisation occidentale, dans tout son anthropocentrisme, a jeté ses bases fondatrices sur un modèle de domination où l'Homme a cherché à réduire toujours plus la nature — et la nature humaine —, à sa

---

<sup>2</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux : capitalisme & schizophrénie*, coll. « Critique », Paris, éd. De Minuit, 1980, p. 292.

réification. L'animal — de la même façon que les pulsions animales de l'Homme —, catégorisé comme « bas », a depuis longtemps été limité à son simple rôle d'objet. Le devenir-animal du sujet contemporain peut tout à fait *se ramener et nous amener*, selon moi, à la passation du sujet vers l'objet : il devient la bête de somme du système. C'est en ce sens que je présage l'angoisse de déshumanisation et je ne peux faire autrement que de l'associer à une régression. Et, bien que « devenir » garde ici toute sa *consistance*, il ne *consiste* plus en rien. L'humain devenu-animal est chosifié, à l'image de l'objet, il est une matière sans essence. Il *est* sans vivre, il *paraît*, il *produit* et se *produit*, son interchangeabilité l'abaisse à une *équivalence* qui, bien que tabou (quand on voit l'engouement pour ce qui est dit « marginal »), formate l'expression singulière sur un modèle quelconque.

Je n'ai pas l'impression que l'on puisse parler de la société actuelle sans parler de cette angoisse de déshumanisation qui caractérise à la fois un retour vers l'animalité par ce qu'on pourrait appeler un penchant pour la barbarie, et l'omnipotence de la technocratie qui modèle nos comportements en les réduisant à l'automatisation. Adorno montre que la mécanisation des comportements humains est déterminée par les objets qui l'entourent et, par conséquent, que ces comportements sont minés par la technicisation. Les portes, par exemple, nous ne les fermons plus, nous les claquons. Les portes de voitures, de frigidaires ou d'armoires sont des portes qui se claquent.<sup>3</sup> Le cas des portes peut paraître aussi banal que le sont la plupart de nos gestes quotidiens, mais cette banalité m'apparaît d'autant plus inquiétante qu'elle se dissipe dans les nuées des moindres habitudes que nous reproduisons machinalement. Or, il y a une trame sémantique derrière le claquement d'une porte : c'est un geste brusque qui connote un mouvement de colère. Ce qui apparaît, en filigrane du geste machinal, c'est l'omission d'un code d'éthique, un manque de tact, une carence dans le rapport à autrui, liés au fait que l'habitude ne désamorce pas nécessairement l'impact de la violence

---

<sup>3</sup> Theodor W. Adorno, « Entrez sans frapper ! » in *Minima Moralia : réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1951, 2003, p. 48.

cachée derrière. Qui n'a jamais sursauté au bruit d'un claquement de porte ? Ainsi, claquer une porte ne souligne pas simplement un déplacement du rapport sujet-objet déterminé par nos habitudes de consommation et les progrès technologiques, mais également un déplacement des relations sujet-sujet. Aujourd'hui, une étude exhaustive de nos comportements vis-à-vis du courriel pourrait sans doute relever des points encore plus concluants sur le déplacement de la relation éthique par rapport aux progrès technologiques. Baudrillard va même jusqu'à écrire que : « Ce n'est plus nous qui pensons l'objet, mais l'objet qui nous pense. Nous vivons sous le signe de l'objet perdu, désormais c'est l'objet qui nous perd.<sup>4</sup> » C'est donc dire que, d'une certaine façon, nous nous aliénon<sup>s</sup> aux objets que nous consommons. En fait, si l'objet — dans sa relation directe au sujet — amorce la réification du sujet lui-même, son interférence dans la relation à autrui accomplit l'artifice d'un monde fondé sur les apparences ; au terme de quoi la mécanisation des comportements humains se substitue à l'instinct, à l'éthique, à la sensibilité et autres caractéristiques fondamentalement humaines, en instituant un Ordre et un code moral dictés par les tables de la Loi du marché. Nous savons tous, au moins inconsciemment, que la réussite sociale passe par la maîtrise de soi qui se révèle par le contrôle que l'on exerce sur nos émotions ou sur notre corps, par exemple.

Subséquent<sup>ment</sup>, dans une société aussi tendue vers l'utilitarisme matérialiste, où le superflu lui-même doit être *rendu* utile, l'humain n'a plus d'autres choix que de fonctionner et de se gérer, au lieu de vivre et d'en goûter l'expérience. Accepter cette emprise du progrès revient à se soumettre à notre propre régression.

Devenir-animal, devenir-machine, devenir-inhumain, tel est l'état du sujet contemporain : un archiWarhol (sans l'ironie). Il me semble évident que nous vivons

---

<sup>4</sup> Jean Baudrillard, *Le crime parfait*, Paris, éd. Galilée, 1995, p. 105.

dans une « organisation totalitaro-médiatique du social<sup>5</sup> » qui influence à l'extrême la définition que nous pouvons nous faire de nous-mêmes. La circulation effrénée d'images, le grondement sans limite du flot publicitaire, la manipulation de l'information, le déferlement de sondages d'opinion qui — tautologiquement — servent à fabriquer de l'opinion, le grand débarquement médiatique d'experts en tout genre d'expertise qui vous sapent tout jugement propre et tous ces trucs machins gadgets qui pullulent de partout comme une main invisible qui nous écrase à genoux devant la sacro-Sainte Économie sont des vecteurs parmi tant d'autres afin d'ériger un système de domination tentaculaire où la négation de la liberté se cache hypocritement derrière une valorisation démesurée de cette même liberté. Peut-être l'humain n'a-t-il jamais été libre, mais peut-on être moins libre que dans l'illusion de l'être ?

*L'American dream*, c'est une société où tout est possible. Or, devant la totalité du possible, nous voyons les sujets béats faire des bulles avec leur bave : il y a tellement de carrefours qu'on n'arrive plus à choisir quel chemin prendre ; lorsqu'on en prend un, on fait trois pas et on en rencontre un autre ; après quelques tournants, on est si épuisé de choisir qu'on se laisse porter par le flot médiatique. En vérité, la liberté excessive dans laquelle nous croyons vivre est un leurre : des imagologues serviles auront tôt fait de tracer notre destinée économique bien avant que nous y ayons songé.

Notre regard sur la réalité est saturé parce qu'on nous sature de représentations du réel. Notre imaginaire, on nous le soustrait en nous balançant du rêve et du désir à tous les coins de rue. Il y a une sorte de *métaréalité* qui cherche à établir les barèmes d'une Réalité de laquelle plus rien ne déborde, en commençant par écraser les êtres humains pour les réduire à des larves branchées sur les électrodes du Marché : des individus quelconques, le moins pensant possible, dénués de sensibilité et vacants

---

<sup>5</sup> J'emprunte l'expression à Negri, voir : Antonio Negri, *Goodbye mister socialism*, Paris, éd. Du Seuil, 2007, p. 117.

d'émotivité. Tout se passe comme si notre vie pouvait se résumer à un dressage en règle pour faire de nous une pièce de plus dans le mécanisme du système économique.

Si le système néolibéral arrive à être démocratique et, en même temps, totalitaire, c'est parce que chacun de nous accepte librement de se soumettre à sa domination. Pour paraphraser *et Chri* : « *Nous sommes la viande du Capital.* » Et plus nous nous confortons dans notre impuissance face au système, plus nous entrons dans une dénaturation de notre humanité. « L'homme, en effet, est et doit être quelque chose, mais ce quelque chose n'est pas une essence, ni même proprement une chose : *il est le simple fait de sa propre existence comme possibilité ou puissance.*<sup>6</sup> » L'expérience humaine serait donc d'être ce que nous sommes, et ce que nous sommes serait notre propre puissance d'exister en tant que possibilité. L'impuissance, la maîtrise de soi comme maîtrise de notre nature humaine, n'est rien d'autre qu'une soumission à l'inhumanité. Autrement dit :

La domination de l'homme sur lui-même, sur laquelle se fonde son soi, signifie chaque fois la destruction virtuelle du sujet au service duquel elle s'accomplit ; car la substance dominée, opprimée et dissoute par l'instinct de conservation, n'est rien d'autre que cette part de vie — en fonction de laquelle se définissent uniquement les efforts de la conservation de soi — ce qui doit justement être conservé. [...] L'histoire de la civilisation est l'histoire de l'introversion du sacrifice. En d'autres termes : l'histoire du renoncement.<sup>7</sup>

Accepter une réalité telle quelle et intégrale au service d'un système indépassable revient à affirmer l'omniscience de la mort, à tendre le cou au tranchant d'une logique où la vie n'a plus lieu d'être, parce que si « *there is no alternative*<sup>8</sup> », c'est que le monde et

---

<sup>6</sup> Giorgio Agamben, *La communauté qui vient : théorie de la singularité quelconque*, coll. « La librairie du XX<sup>e</sup> siècle », Paris, éd. Du Seuil, 1990, p. 48.

<sup>7</sup> Max Horkheimer & Theodor W. Adorno, *La dialectique de la raison*, coll. « Tel », Paris, éd. Gallimard, 1974, p. 68.

<sup>8</sup> Célèbre slogan néolibéral aussi connu sous l'abréviation *TINA* et attribué à l'ancienne Première Ministre britannique, Margaret Thatcher.

l'être humain sont finis, figés à jamais dans une mort qui ne cesse de se produire. Cela dit, c'est ce à quoi le système actuel nous convie, sacrifiant impunément l'humanité en la dressant contre sa part de vie qui continue malgré tout à affirmer les trous béants du réel comme une multitude de vortex qui conduisent vers : « *there are thousands of alternatives*<sup>9</sup> ».

### 2.3 Et le roman dans tout ça ?

Plusieurs aspects de mon écriture sont à situer dans le dédoublement. Peut-être parce que je n'arrive pas très bien à séparer une chose d'une autre. Cependant, dédoubler me semble être une mise en tension d'éléments dans leur opposabilité comme dans leur indissociabilité. Cette tension est importante en ce sens qu'elle incarne ce qu'il y a d'indicible dans la pensée, l'impossible intellectualisation des confrontations qui nous habitent et qui, pourtant, sont au plus près de ce qu'il y a de plus profond dans notre humanité. L'être humain n'est pas, foncièrement, réductible à la Raison parce qu'il ne répond pas, fondamentalement, aux critères de la logique. La part d'ombre qui nous habite relève d'un déchaînement auquel même les chaînes de la pensée ne collent pas. Écrire dans le dédoublement, c'est écrire avec un doigt sur le nœud de nos tensions, c'est : une écriture mise en mouvement, et par conséquent, une écriture mouvementée.

Le roman est lui-même le double de quelque chose. Celui de l'essai, en quelque

---

<sup>9</sup> Le *TATA!* (*There Are Thousands of Alternatives*) de Susan George fut la réponse altermondialiste au *TINA*, il réfère également au slogan du mouvement gauchiste selon lequel *another world is possible*.

sorte. La pensée, la faculté — possibilité — de raisonner, tient de l'après-coup, ce qui la désincarne d'une certaine façon, et il ne fait pas de doute que la pire torture à laquelle on pourrait soumettre les philosophes et essayistes serait de les obliger à mettre en pratique leur pensée dans leur vie. Dans le temps, la raison se situe avant ou après l'expérience. Le roman fait éclater ce schème spatio-temporel de la pensée. Si l'essai défriche les chemins obtus de la réflexion, tentant d'en fixer quelques carrefours, le roman s'attarde à la mettre en mouvement. Elle ne peut qu'implorer en lui.

Le roman n'est pas hors du monde, il est en lui : il est le monde lui-même, en tant que possibilité. Et comme le monde n'a, *a priori*, aucun sens — sinon celui qu'on lui donne —, le roman est porteur de tous les sens qu'on peut lui trouver. C'est un mensonge à multiples tangentes.

Par exemple, il ne s'agissait pas, dans *et Chri*, de décrire les rouages psychosociaux du mouvement dialectique entre l'animalité et l'angoisse de déshumanisation, ni de réfléchir sur la réification du sujet contemporain, mais d'en faire l'expérience. Un roman qui répond aux questions qu'il soulève relève, ni plus ni moins, « du journalisme varié, quoique élégamment relié.<sup>10</sup> » Voilà pourquoi, entre autres choses, l'écriture de cet essai s'apparente à la plaisanterie, car si j'ai ici l'espace pour soulever les questions qui ont animé mon écriture, les méandres de ses obsessions, je n'en ressens pas moins une sorte d'écart qui se creuse sans cesse et qui biaise l'écriture.

Une démarche artistique devrait ne rien avoir en commun avec le concept, les concepts ne nous habitent pas. Et si, par hasard ou par malchance, un artiste usait de concepts, il ne devrait pas avoir à les expliquer, car l'intellectualisation de sa propre œuvre d'art correspond à la dénaturation de la relation esthétique. Ça ne m'appartient

---

<sup>10</sup> Giorgio Manganelli, *Le bruit subtil de la prose*, *Op. Cit.*, p. 77.

pas d'expliquer ce que j'écris, c'est au lecteur d'ouvrir le sens du livre. Le rôle du lecteur, si le lecteur existe, est de terminer l'écriture du livre par l'interprétation qu'il en fait. À la lecture, l'écrivain se dissout et cesse d'exister. « En effet, l'écrivain doit se soumettre à deux conditions, dont la première est de ne pas exister.<sup>11</sup>» (La deuxième étant sans doute de s'avouer humblement incompetent en matière de littérature.) Ce n'est que de cette absence, qui est le lieu même de la littérature, que l'on peut naître à l'écriture.

La littérature est un jeu, un jeu entre deux pions sur l'échiquier romanesque dont l'architecture tient à la fois de la stratégie et du labyrinthe. Or, comme des deux pions — l'auteur et le lecteur —, ni l'un ni l'autre n'existe pour l'autre, ils n'avancent l'un vers l'autre qu'en intensifiant l'immense néant qui les sépare. Ainsi, malgré tous les mots dont on peut recouvrir une page, elle garde la densité du vide.

La littérature est l'expression de la volonté de néant. Écrire ou lire : c'est s'offrir à devenir-mot, à être la constitution même de l'œuvre littéraire jusqu'à s'abolir soi-même, et entraîner le réel dans notre chute. « Quiconque s'avance vers les mots s'offre à devenir un mot qui s'ajoutera aux autres — offre démente mais qui, si elle s'énonce avec assez d'intensité, peut produire ce résultat que, au cœur de la démence, la perte, nécessaire perte, et le salut, impossible salut, l'un à l'autre se soudent.<sup>12</sup>» Alors, si le visage du monde apparaît dans toute sa splendide immondicité, le mécanisme de son regard, perverti par une terrible humanité, s'offre comme un sombre rayon de lumière blasphématoire sur la peau des êtres sommeillant dans la grotte de l'ignorance.

---

<sup>11</sup> Giorgio Manganelli, *Discours de l'ombre et du blason – ou du lecteur et de l'écrivain considérés comme déments*, Paris, Seuil, 1987, p. 202.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 155.

## CHAPITRE

### UN

#### 1.1 *Approche de l'exactitude : la parodie contre le réel ou une réelle affirmation de la fiction*

Soit, la *real fiction* est en vogue, autant en politique qu'à la télévision : de l'autofiction à l'autobiographie en passant par le cinéma vérité ou le docufiction, sans oublier la virtualisation de l'individu (blog, myspace, youtube, facebook, etc.) porteuse de ses *internet sucess stories*. En art, l'artiste est au centre de son œuvre, voire au centre de son concept, et pendant que son concept tue son œuvre, l'artiste tue l'art. En fait, il n'y a que deux possibilités pour l'artiste contemporain : se marchandiser ou se conceptualiser. Alors qu'au fond, l'artiste, ce n'est peut-être que quelqu'un qui gosse une patente et, dans le cas de l'écrivain, cette patente, c'est de parvenir au mensonge exact en travaillant avec la matière des choses qui n'existent pas.

Je crois que ma génération de littéraires pressent déjà, sans y mettre nécessairement les mots, que l'autofiction — ou le *reality book* — est un genre désuet. Mais puisque j'y suis, je peux bien les écrire, ces mots : il est grossier, vulgaire, obscène et barbare de prétendre que la réalité, prise telle quelle, est une œuvre d'art dès qu'on la coïnce dans un musée ou qu'on la capture sur pellicule. C'est un suicide artistique

d'affirmer qu'on peut raconter la réalité telle qu'elle s'est produite — avec, en prime, quelques nuances coquettes histoire que toutes coïncidences avec les faits soient fortuites [*sic*]. Le réel n'ayant aucun besoin de l'intervention artistique pour être ce qu'il est, l'obsession du réel en art revient à la négation du travail de l'artiste. Quand je pense à toutes ces générations d'artistes qui se sont elles-mêmes discréditées en enfonçant le réel dans l'art comme un viol perpétuel, je me dis que l'agonie du chien de Guillermo Vargas Jiménez<sup>1</sup> est une funeste allégorie de la cruauté — à la fois morbide, aliénée et ignorante — de l'artiste, des institutions et du public face à la mort lente de l'art.

L'autofiction est un mensonge sur un mensonge, une tautologie en somme, à laquelle il serait désormais absurde de se consacrer. On nous a suffisamment martelé la cervelle avec le fait que l'écrivain puise toujours à même son vécu, s'acharner à marteler davantage relève de la futilité. Il est de l'ordre de la témérité de ne pas reconnaître une limite lorsqu'elle instaure notre propre mort et de continuer aveuglément sur le chemin du néant. À l'ère du vide, la littérature doit rebrousser chemin et se réaffirmer comme *mensonge exact*. « La littérature s'organise comme une pseudo-théologie où l'on célèbre un univers entier, sa fin et son commencement, ses rites et ses hiérarchies, ses êtres mortels et immortels : tout est exact, tout est faux.<sup>2</sup> » C'est en dénonçant l'inachèvement du réel, ses desiderata, que la littérature, et l'art en général, engagent la culture sur une voie qui transcende l'individualisme et s'oppose à la saturation du réel.

---

<sup>1</sup> À la « Esposición no. 1 », qui eut lieu au Nicaragua en 2007, Vargas avait attaché un chien errant au bout d'une corde dans un musée. Au-dessus du chien, une note avait été écrite avec de la nourriture pour chien : « Eres lo que lees », soit « Tu es ce que tu lis ». Le chien serait mort de faim et d'inanité au bout d'une longue agonie étalée tout au long de la durée de l'exposition. Ni l'artiste, ni le musée, ni le public n'aurait réagi, dans un élan d'humanité, pour libérer le pauvre chien — qui lui-même n'avait certainement pas demandé à devenir un objet d'art. Cela dit, que le chien soit véritablement mort ou non ne change strictement rien au fait qu'il y a une inhumanité éminente dans le geste de chosifier la vie et une aliénation évidente à accepter cette réification.

<sup>2</sup> Giorgio Manganelli, *La littérature comme mensonge*, Paris, éd. Gallimard, 1991, p. 247.

Je reproche au réel d'être trop présent, et au spectacle, sa production automatisée de réalités, rendant le réel commercial d'autant plus ubiquitaire. Et, pendant que cette omniprésence du réel nous sape notre imaginaire, nous oublions que « s'il y a un produit par excellence de l'esprit humain, c'est bien la vérité et la réalité objective.<sup>3</sup> » C'est en s'affirmant comme *mensonge exact* que la littérature pourra renouer avec sa part d'humanité, de rêves et de désirs, qui résistent au réel en dénonçant ses anfractuosités et ses défaillances et qui rappellent que le réel n'est pas indépassable. L'art n'est ni le réel, ni le reflet du réel ; il n'est pas — non plus — en dialectique négative avec le réel, en ce sens qu'il n'en est pas une négation simpliste qui s'inscrirait dans un système absolu : l'art défie le réel, il fait obstacle au fait accompli et à l'achèvement. L'autofiction s'apparente à une entreprise narcissique qui permettrait à l'écrivain de combler son manque par rapport au réel en s'emparant du pouvoir de l'imaginaire pour réduire la réalité à une instrumentalisation égocentrique ; alors que l'art devrait trouer le réel. Un texte troué est un texte ouvert, défait du symptôme des limites, doté d'un sens instable qui rappelle que l'édifice symbolique se construit sur un manque fondamental.

Si je considère *et Chri* comme une parodie d'autofiction, c'est justement pour en finir avec la génération qui me précède et qui affirme la réalité toute puissante de son « je » comme s'il s'agissait, pour la littérature, de graver son *I was here* dans la conscience commune. Il y a, certes, dans l'autofiction, le cri déchirant d'une époque d'individus avortés dans le vide de l'individualisme. N'empêche que, dans une immédiateté à l'inhumain florissant où le « je » apparaît comme une mascarade sur les fluctuations entre le privé et le public, le vrai et le faux, il semble urgent de remettre la

---

<sup>3</sup> Jean Baudrillard, *Le pacte de lucidité ou l'intelligence du mal*, Paris, éd. Galilée, 2004, p. 85.

subjectivité à sa place. Il faut assumer que « la poésie<sup>4</sup> et la pensée sont à prendre dans leur littéralité non dans leur vérité : la vérité ne fait qu'aggraver les choses.<sup>5</sup>» Le relativisme et le subjectivisme contemporains ne marquent pas tant une fracture sociale qu'une totalisation du sens où se profile, en amont des divisions de la doxa, une réalité objective qui avale tout, se donnant — par conséquent — comme irrémédiable.

Je crois qu'il est juste d'affirmer que « dans son existence individuelle, l'homme est incapable de s'exprimer, qu'il est privé d'expression, qu'il est silence.<sup>6</sup>» Par contre, si la fiction permet de se confronter à la dimension interhumaine, elle permet également de s'arracher au principe de réalité. Or, cet arrachement est plus qu'une distanciation, il éradique l'écart entre soi et la représentation de soi. Subséquemment, ce que le roman réalise, c'est une coupure littérale avec tout ce qui est fini : il est la chair vivante et palpitante du possible. Il n'a à être ni plausible ni vraisemblable, il doit se contenter de sa quasi existence. Cette quasi existence agit comme une énergie potentielle sur ce qui existe, elle est l'entropie qui remet en question le système, le bouscule, le rend vulnérable. Pour cela, l'écrivain est un terroriste, l'exactitude de son mensonge est une puissance latente : l'écrivain pose des bombes dans ce qui est tenu pour acquis.

---

<sup>4</sup> En ce qui concerne la littérature, il me paraît tout à fait dérisoire de rouvrir le débat sur la dichotomie entre prose et poésie. La prose littéraire est, par essence, poétique ; le roman est à considérer comme un long poème, le poème comme un court roman.

<sup>5</sup> Jean Baudrillard, *Op. cit.*, p. 181.

<sup>6</sup> Witold Gombrowicz, *Journal*, tome I, 1953-1958, coll. Folio, Paris, éd. Gallimard, 1995, p. 90.

## 1.2 Regard cinémascopique et montage narratif

Le cinéma aurait dû être, mais n'est pas, l'arme la plus fatale contre le réel ; ne serait-ce que parce que sa matière est le réel lui-même, ou plutôt, l'arrachement de la lumière, du son, de l'image, du mouvement au principe de réalité. Or, on a fait du cinéma une machine à produire du réel, un outil de propagande au culte fétichiste de la réalité. On voit très bien la brèche ouverte entre le cinéma et le réel dans les émissions de (dés)informations générales où l'actualité est mise en scène sur des bases cinématographiques précises. Si je crois que le roman doit accomplir autre chose que la reproduction du réel, je ne refuse toutefois pas le dialogue entre les pratiques artistiques. J'ai appris ma leçon avec Céline et je cite avec un sourire en coin : « Les écrivains d'aujourd'hui ne savent pas encore que le cinéma existe!... et que le cinéma a rendu leur façon d'écrire ridicule et inutile... péroneuse et vaine !...<sup>7</sup> » Si je cite avec un sourire en coin, c'est évidemment parce qu'aujourd'hui encore, environ de soixante ans après la première édition des *Entretiens avec le professeur Y*, nombre d'écrivains préfèrent ignorer l'existence du cinéma.

Or, la structure narrative de *et Chri* se réclame d'un mode elliptique emprunté à celui du montage cinématographique. En ce sens, les astérisques ne marquent pas la fin d'un chapitre, mais une ellipse, car c'est ce qu'impose l'écriture au présent. Il n'y a aucune division qui me soit apparue comme un chapitre au cours de l'écriture. Par contre, les morceaux forment, il est vrai, des épisodes. Aussi, le regard sans recul qu'a la narratrice sur ce monde qui lui arrive sans cesse au visage — plongée dans l'immédiateté du présent de l'indicatif —, s'apparente également à la forme du récit au cinéma ou à la télévision. Il s'agit d'un récit qui semble ne pas avoir droit à l'après-coup.

---

<sup>7</sup> Louis-Ferdinand Céline, *Entretiens avec le Professeur Y*, coll. « Folio », Paris, éd. Gallimard, 1983, p. 23.

La forme n'est jamais innocente. Il n'est plus possible, pour les jeunes auteurs, d'écrire au passé simple. Pas parce qu'on n'est plus en mesure de le conjuguer, ni parce qu'il y a un effet de mode, mais parce que le passé simple est un anachronisme pour parler de notre époque. Nous sommes nés dans la libre circulation des informations, la Transcendance était morte et enterrée bien avant nous, nous avons à peine eu vent des Grands Récits dont on ne peut vivre la nostalgie, on exige de nous une existence dans le présent perpétuel, notre vision de l'Histoire s'arrête à l'événementiel. Si, comme l'affirme Lyotard, le récit s'inscrit dans le temps parce que la parole se scande sur un rythme<sup>8</sup>, il n'est pas insignifiant que notre façon de raconter le monde ait pris le rythme de l'époque. Il ne s'agit plus, pour nous qui sommes nés après la Fin de l'Histoire, de se penser historiquement, mais de nous construire une mémoire culturelle sur le mode de la chronique.

Céline le savait déjà, lui, que le temps de l'épique s'était tu, qu'on était passé du côté de la chronique. Du moins, il l'a affirmé pour lui-même : « moi *chroniqueur* des Grands Guignols je peux très honnêtement vous faire voir le très beau spectacle que ce fut<sup>9</sup> ». (Je souligne). Dans la chronique célinienne, il y a quelque chose qui tient de la volonté de faire passer l'Histoire à travers son histoire. En termes cinématographiques, c'est une caméra subjective qui avale la réalité objective. Et voilà que je me demande si ce n'est pas précisément cette posture qui fait vaciller non pas le sens de l'Histoire, mais les limites de l'objectivation du réel. Si l'hégémonie d'un regard ne viendrait pas dénoncer ce qui constitue notre façon hégémonique de nous percevoir comme société à travers le temps. Ainsi, la chronique étant une mise en scène d'un « je » parmi les événements d'une communauté, elle évoquerait l'Histoire comme une mise en scène,

---

<sup>8</sup> Voir : Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, coll. « Critique », Paris, éd. De Minuit, 1979, p. 40.

<sup>9</sup> Louis-Ferdinand Céline, *Rigodon*, coll. « Folio », Paris, éd. Gallimard, 1969, p. 51.

dévoilerait que notre manière de nous raconter n'est, ni plus ni moins, que de la production de discours. Cela renforcerait l'interprétation de l'utilisation du présent dans *et Chri* comme hiatus surgissant de la nécessité humaine de s'exprimer, de se raconter, à l'ère de l'événementiel et de l'ahistoricité.

À travers la chronique du voyage de Chri et Jean-Couillon d'un océan à l'autre, il s'agissait pour moi de dresser un portrait de l'état de la société canado-qubécoise actuelle et, plus largement, de la culture nord-américaine. Je note que ce portrait se veut psychosocial, car le récit est mué par un passage de la névrose à la psychose sociale par le biais des personnages types rencontrés sur le pouce. Ici, le cliché est à prendre dans les deux sens du terme, comme une oscillation entre l'image et la caricature.

La dérision et le sarcasme opèrent un ethos du comique au sein de la focalisation interne dans *et Chri*. Je vois le cynisme comme une intériorisation d'un combat contre le monde, il est le symptôme d'une blessure dans le rapport éthique qui nous lie à l'altérité. Nous vivons à l'ère de la télévision, d'un marketing sauvage (presque implanté dans nos cellules) et du virtuel, nous pourrions dire que nous vivons à l'ère de la fabrication de l'oubli qui se fait tributaire d'un trop plein d'images : un trop à voir. On ne peut pas se surprendre du cynisme ambiant, qu'on pourrait percevoir comme une sorte de laisser-aller vis-à-vis du monde, un abandon, mais qu'on pourrait également interpréter comme l'extériorisation d'une déchirure intérieure par rapport à la représentation hégémonique du monde telle que véhiculée par une société de l'image. Godard disait : « L'image, seule capable de nier le néant, est aussi le regard du néant sur nous.<sup>10</sup> » L'image ne comble pas nos vides, elle les agrandit. Et le rire n'est pas l'inverse des sanglots, c'est une autre façon de s'approprier un deuil à une époque où c'est le Néant qui règne outre mesure.

---

<sup>10</sup> Jean-Luc Godard, *Éloge de l'amour*, Suisse, Why Not Productions, 2001, 97 min.

Le rapport entre la structure cinématographique et la structure romanesque, l'utilisation du présent ou le comique ne sont pas des choix stylistiques anodins. Ces choix imbriquent l'esthétique à même l'éthique, ils (re)construisent un lien avec le monde. Ainsi, le roman ne se fait pas directement l'expression d'une pensée, comme le ferait l'essai : le roman prend la pensée de biais, obliquement. Il est le territoire de l'expérimentation d'une vision du monde, se donne comme matière à alimenter la réflexion, par ses tangentes et ses lignes de fuite. L'art est la chair d'un peuple dans son époque, ce qui garde l'Histoire en vie après l'Histoire.

### *1.3 La pathologie de l'image : piège du regard ou regard piégé ?*

La subjectivité est le piège obligé de l'énonciation. Nous ne pouvons dire « je » qu'au moment où l'on s'avise de notre présence au monde, autant pour s'en exclure que pour se l'approprier. Le truchement de notre représentation est à la fois ce qui prend la réalité dans les filets de notre subjectivité et un assujettissement à l'emprise du réel sur nous. Par conséquent, la sensation détermine notre rapport aux choses, elle est constitutive de notre perception comme de notre expression : la réalité n'existe, par rapport à nous, que parce que nous l'investissons, ou plus précisément, parce que nous nous y investissons. Cependant, parce qu'elle existe en-dehors de nous — sans nous —, elle symbolise, dans la distance qui nous en sépare, la faille originelle qui mutile l'esprit humain : nous ne pouvons que manquer à la réalité comme nous nous manquons à nous-mêmes. Tout ce que nous pouvons exprimer du réel, exactement comme tout ce que nous pouvons nous construire d'identité, n'est que supercherie et papotage : littérature et récit.

Bien que les sens laissent planer un doute sur l'objectivité de l'énonciation, le regard a toujours été le siège de la pensée en Occident. Déjà dans l'Antiquité, Platon divisait la vision (comme simulacre) et le regard (comme savoir) ; et bien qu'il s'agisse de faire la différence entre la pulsion et la pensée, il n'en demeure pas moins que nous sommes plongés sans issue dans le paradigme du sens de la vue. Par ailleurs, il m'apparaît absurde de nier le lien du corps à la pensée ; c'est que toute réalité donnée comme objective est en fait *objectivée* par un sujet, et par conséquent : subjective. Nous n'avons accès aux choses que par une tension libidinale qui peut, il est vrai, se résoudre dans une jouissance de la pensée. *et Chri* n'est pas narré au « je » simplement pour répondre à l'individualisme auquel nous faisons face actuellement, il est narré au « je » parce que la réalité entière me semble prise au piège de notre regard ; par conséquent, nous sommes tous l'objet d'un regard comme l'est Jean-Couillon. Une fois ce piège dédoublé, il faudrait voir là un commentaire critique, voire un avertissement.

Même s'il est encore vrai que l'image alimente un mécanisme de fascination-répulsion sur le sujet contemporain, la pulsion et la jouissance scopiques ne peuvent plus être situées au centre du malaise de la civilisation. Pourquoi ? Parce qu'au sein de la société de l'image, le regard de tout un chacun est saturé. De la même façon que nous n'avons plus le temps de désirer avant que le système nous impose ses désirs comme étant les nôtres, nous ne ressentons plus de *manque à voir*, de *désir de voir* puisque les images recouvrent notre quotidien. Dans son omniprésence, l'image accompagne chacun de nos gestes, chacun de nos regards, au point où nous vivons dans le *trop à voir*. Une fois arrivé à ce niveau de saturation, le mécanisme de fascination-répulsion se disloque : l'image est étourdissante, le monde apparaît comme un vertige d'apparats et l'être tend à se rejeter lui-même pour se conformer à la superficialité de la norme. Le *trop à voir* s'institue comme une perpétuelle envie de dégueuler.

C'est ce déplacement de la tension libidinale vers la crise d'hypertension libidinale que j'ai tenté d'imbriquer dans la structure narrative de *et Chri* par le malaise sensitif récurrent de la narratrice. Le haut-le-cœur social de Chri n'est pas seulement psychique, il est ressenti à même la chair, tout comme la pensée — dans le roman — est indissociable du corps. Ainsi, cette tension ressentie à même le corps du sujet illustre que le passage de la réalité à l'image est également un piège où le regard agonise.

C'est du *trop à voir* que naît la narration. Le regard de Chri n'est pas déterminé par sa pulsion scopique, mais aliéné au défilement d'images issu du déplacement dans l'espace et de l'empilement de personnages qui sont des clichés sociaux. Narré au présent, le récit n'arrive pas à métaboliser les images, il les vomit. C'est un regard cinémascopique qui traduit une vision du monde tendue vers la relation, non plus du sujet à la réalité, mais du spectateur à l'écran d'où surgit la tension d'une réalité qui est passée du côté du cinéma : la réalité ne serait-elle pas cet écran qui fait obstacle à l'être dans sa relation avec le monde ?

Sans affirmer que j'y suis parvenue, ce que je voulais créer par le biais de cette structure narrative muée par le mouvement hallucinatoire d'images, c'était une zone d'ombre où l'unicité du flot d'images éclate et déchire la représentation pour dire la tension du sujet face à un monde qui lui arrive sans qu'il ait l'impression, lui, de pouvoir arriver au monde. Il s'agissait de rechercher une forme d'écriture qui aurait pris le tournant optique d'une société de l'image tout en dévoilant l'angoisse d'un sujet happé par sa position de spectateur, ce qui n'est pas sans trahir l'origine de son sentiment d'impuissance face au réel.

Je l'ai dit : la littérature est un art abstrait. Mais c'est de cette abstraction qu'elle glisse avec fluidité de la figuration à la défiguration. Et c'est le jeu de la (dé)figuration

qui permet de rompre avec la représentation afin d'entrer dans la presque-chair de la pensée qui est la présence au monde. Le mouvement (dé)figuratif de l'écriture s'érige selon divers procédés littéraires. Dans *et Chri*, j'ai usé du regard cinématographique (qui régit la structure narrative), du dédoublement spéculaire entre Chri et Jean-Couillon (où l'animalité de l'un dévoile l'angoisse de déshumanisation de l'autre), d'une énonciation coincée dans l'image-mouvement (récit de voyage narré au présent), de la forme anamorphique (adresse oblique au lecteur), de l'anthropomorphisation des paysages et de la Transcanadienne surtout, et des accumulations brisées (mode descriptif qui brise les images en les empilant ou les brouille en créant une interférence entre deux images). Je cherchais à élaborer une architecture romanesque qui viendrait mettre en doute l'image afin de toucher son nerf, c'est-à-dire l'être qu'elle cache derrière elle. C'est dans l'écroulement de son image qu'on retrouve l'être dans toute sa vulnérabilité, dans tout ce qu'il a de plus humain, de plus douteux.

Là où je dois poser un bémol, c'est là où je présuppose que l'œuvre littéraire est le point déterminant entre les deux pôles d'une relation d'ordre éthique. Mon ethos d'auteur me force à livrer mon écriture entre les mains du lecteur. Et si je donne des clés de lecture, ce n'est qu'implicitement, dans un texte troué qui exige un effort d'interprétation de la part du lecteur pour refaire le chemin du signifié. Cela dit, je considère *et Chri, œuvres incomplètes* comme un roman de plage pour intellectuels classé E pour tous. Autrement dit, je ne l'ai pas écrit pour l'élite. Je l'ai écrit pour que ma mère, qui n'a pas fini son secondaire, soit à même de le lire, ne serait-ce que par intérêt pour le récit. Mais je l'ai également écrit de façon à ce que, si l'on se donne la peine d'ouvrir le sens, on puisse entrer dans une relation intellectuelle avec le roman.

Il ne s'agit pas de se déresponsabiliser par rapport à ce qui est écrit, mais de se risquer tout entière dans la dimension interhumaine. Cependant, cette posture d'écrivain, cette manière de se livrer à autrui, à partir de laquelle je prends la parole, est

des plus incertaine : je sais très bien que n'importe qui peut se contenter de rester au premier niveau, comme je sais qu'on ne peut pas plaire à tout le monde. Or, je ne peux voir la littérature autrement que comme quelque chose qui commence à s'écrire par un écrivain, mais qui s'écrie par le lecteur. Comme écrivain, je m'oblige à me laisser piéger par le lecteur.

## CHAPITRE

## PLUSIEURS

### *n.1 Les dialogues impossibles*

Comment écrire encore face à l'effondrement du langage ? Alors que tout le champ artistique semble calquer l'échec de la communication, l'impossible rencontre de l'autre, comment déblayer le roman des décombres qui obstruent le passage du particulier à l'universel ?

Le langage ne lie plus, mais parce que le spectacle nous donne l'illusion du dialogue, nous nous soumettons passivement au bâillon. Le cinéma a avalé toutes les formes d'art et la réalité avec elles, nous ne sommes plus que des spectateurs effacés derrière l'écran de notre existence.

La conscience spectatrice, prisonnière d'un univers aplati, bornée par *l'écran* du spectacle, derrière lequel sa propre vie a été déportée, ne connaît plus que les *interlocuteurs fictifs* qui l'entretiennent unilatéralement de leur marchandise et de la politique de leur marchandise. Le spectacle, dans toute son étendue, est son « signe du miroir ». Ici se met en scène la fausse sortie

d'un autisme généralisé.<sup>1</sup>

Spectateurs des événements, de notre ahistoricité, spectateurs du monde, de notre paraître, mais spectateurs, c'est-à-dire dissipés dans la nuit où s'enlisent les racines de notre aliénation. Une aliénation si profonde dans les méandres du divertissement continu que je doute que l'angoisse ait encore une emprise quelconque sur la majorité d'entre nous. Mais que nous reste-t-il quand nous vivons arrachés à nous-mêmes et attachés à notre propre ignorance ?

Enfermé dans le mutisme épidémique d'une société dépossédée de son expression, l'écrivain ne peut qu'écrire une parole mutilée. Parler le langage de la division, pour dessiner à grands traits fébriles, comme un parkinsonnais aveugle, le visage du sens commun. Par contre, l'écrivain doit garder une chose en tête, peu importe ce qu'il écrit, c'est que pour avoir la parole aujourd'hui, il faut — sans équivoque — parler le langage du spectacle. C'est l'ultime façon de lier un pacte avec lui pour que sa voix résonne, ne serait-ce que faiblement, sur le mur cacophonique de la scène de l'après après Fin des Temps. Il doit tenter désespérément de créer de la mémoire là où il n'y a, précisément, rien à retenir.

J'ai mis en place trois structures dans *et Chri* pour parler implicitement des dialogues impossibles : un dédoublement narratif, une adresse oblique au lecteur et des dialogues déviés par le monologue intérieur.

Le dédoublement narratif devait, à la base, me servir à briser la linéarité du récit. Dans le texte, la deuxième narration est découpée et se caractérise à la fois par un changement de police, de ton et de voix. Elle est une parole démultipliée, un

---

<sup>1</sup> Guy Debord, *La société du spectacle*, coll. « Folio », Paris, éd. Gallimard, 1967, 1992, p. 207.

grondement incessant, l'écho de la pluralité. Ce n'est pas une tentative de parler le langage du spectacle, mais le langage du spectacle qui parle par lui-même : en effet, c'est une narration sans narrateur, un bruit de fond. Il n'amène rien au récit, mais il est là, ubiquitaire. Sans participer directement, il donne des indices interprétatifs, fabrique de l'opinion : il manipule. Un roman a la faculté incroyable de nous donner assez de recul pour que quelque chose d'aussi impalpable et omniprésent que le monologue du spectacle puisse devenir visible à l'œil nu. Du moins aurai-je tenté de le mettre en forme.

Il y a un narrataire implicite dans *et Chri*. Il n'a pas toujours été implicite. Dans la première version, Chri s'adressait à un lecteur fantasmé avec une certaine violence. Je voulais que le récit soit scandé, qu'il se raconte sur un rythme, qu'il tende vers l'absolument autre. Par la suite, j'ai choisi non pas de supprimer le narrataire, mais de le cacher. Je voulais sortir le lecteur de l'agression d'une adresse directe. Cependant, en le cachant, en préservant sa distance par rapport au texte, je lui ai donné le rôle du voyeur. La présence absente du narrataire vient biaiser la communication entre la narratrice et lui : bien que Chri se sache raconter l'histoire, en s'adressant à tout le monde, elle ne s'adresse à personne. La communication est rompue.

Quant aux dialogues déviés, ils visent à mettre en jeu la subjectivité narrative en exhibant la récupération des propos d'autrui par l'intériorité de la narratrice. Dans *et Chri*, les dialogues sont constamment mis à mal par le monologue intérieur. Cette cassure du dialogue produit une sorte d'incommunication egocentrique. Il n'y a pas de doute que le récit d'*et Chri* est entièrement subjectivisé. Le lecteur n'a pas accès au point de vue des personnages secondaires au sujet de l'action qui se déroule. Même si certaines paroles sont rapportées sous la forme directe, la réponse joue au jeu du téléphone russe en passant par la pensée de Chri. Les réponses se butant au monologue intérieur, la communication est fracturée, de sorte que l'on ne peut savoir si la réponse intériorisée correspond à la réponse réelle, ou s'il y a réellement eu réponse, ou même

s'il y a eu parole. L'excès de subjectivité est la lentille déformante par laquelle « je » avale l'altérité.

Voilà les trois schémas selon lesquels s'organise l'impossibilité du dialogue dans *et Chri*.

## *n.2 Petit traité de mythologie canayienne : the Transcanayienne*

Souffrant d'hyperbolite aiguë, on s'en doutera, j'ai la mythomanie facile. Telle une Kérouacwannabe, j'ai pris le crayon comme on prend la route. Quoique *et Chri* n'ait pas grand chose à voir avec *On the road*, mais puisqu'il est difficile de contourner les classiques — même les plus contemporains —, il serait dérisoire de nier toutes affiliations possibles.<sup>2</sup> D'après moi, la force d'un roman comme *On the road* réside dans sa capacité à mythologiser le parcours — comme siège du récit et icône de l'époque —, en dessinant les traits de la société et de la culture qui l'habitent.

On ne parle pas de la Transcanadienne — avec la majuscule, s'il-vous-plaît — gratuitement. Pas au Québec. Pas en littérature québécoise. Parce que l'art est à la fois un lieu d'émergence des cultures et un trait d'union entre les espaces paradoxaux, il ne se tarit pas de mettre en œuvre les identités antinomiques. La Transcanadienne représente le parcours initiatique d'un nombre incalculable de jeunes Québécois sur plusieurs générations et, en ce sens, elle peut représenter le tremplin de notre

---

<sup>2</sup> Je note que je n'ai lu *On the road* qu'après avoir terminé l'écriture de *et Chri* par souci d'éviter la contamination.

ouverture sur le monde dans la contemporanéité. Cependant, comme nous n'en sommes pas à une contradiction près au regard de la constitution identitaire canado-qubécoise, un roman comme *et Chri* ne saurait passer à côté de l'oscillation constitutive de l'identité nationale que trace la traversée du continent.

Le passage d'un océan à l'autre n'est pas sans témoigner des carences associatives entre l'identité québécoise et l'identité canadienne : c'est une transition vers l'absolument autre, un débalancement de la frontière entre les deux solitudes. C'est dans les mouvances socioculturelles qu'elle suscite que l'on peut voir l'anthropomorphisation de la Transcanadienne comme l'assise du tracé cognitif d'une épopée picaresque. Par conséquent, la traversée du continent établit les rouages du voyage comme une affiliation identitaire problématique à la « terre natale » canadienne.

La Transcanadienne, dans *et Chri*, est à la fois le motif qui initie le récit et son moteur. La route joue le rôle du fil conducteur d'un récit où le déplacement vient broder l'histoire. Cependant, elle s'inscrit dans un mouvement dédoublé de construction et de déconstruction.

Je n'avais pas de plan spécifique pour l'écriture d'*et Chri*, tout ce que je savais, c'est que je devais passer du point A, Montréal, au point B, Nowhere BiCi. J'ai donc acheté une carte du Canada à partir de laquelle j'ai cartographié le récit en joignant les deux points au crayon feutre. J'ai divisé le tracé en points qui marquaient les arrêts pour la nuit, et par conséquent, ça a segmenté le trajet en jours auxquels allaient se greffer des suites d'épisodes. Ainsi, la Transcanadienne a organisé l'écriture, de même qu'elle a assuré la linéarité du récit. C'est en ce sens qu'elle coordonne des éléments de construction.

Là où la route entre dans le mode *déconstruction*, c'est à l'intérieur même du récit. En outre, *trans-* signifie « au-delà de » ou « à travers », c'est le préfixe du passage, de la métamorphose, plus précisément : de la traversée. Le *trans-* de Transcanadienne caractérise le récit de voyage comme rituel de passage, et l'étymologie devient porteuse d'un motif crucial : la déconstruction du mythe de la ruée vers l'Ouest à l'origine de la colonisation de l'Amérique. Le mythe se situe toujours à l'origine : il est le récit de nos origines en tant que communauté. Il assure une base commune à la parole constitutive qui nous raconte comme peuple. Si *et Chri* s'oppose à l'idéalisation d'un Ouest mythique en l'étiolant, le roman érige une nouvelle mythologie par le biais de la construction d'une mythologie plus contemporaine : l'industrialisation. La route est une plaie du paysage, cicatrice de l'ère moderne, cadavre de béton. Elle est le déchet qui dessine le visage de la surconsommation, l'informe, la transgression de la limite de l'horizon, le viol de la nature.

La Transcanadienne personnifie le voyage comme errance par analogie avec l'espace contemporain à l'ère du vide, en déplacement perpétuel dans les sables mouvants du présent total, mouvement aliénant d'une roue qui tourne sur elle-même dans l'aire du vide. Il n'y a pas d'éloge du voyage. Ni initiatique, ni libérateur, le voyage est réduit au phénomène commercial et reflète le flux économique du capital humain, car l'objectif qui se trame derrière le motif du voyage est bien le travail, soit planter des arbres. En tant que mythe de l'industrialisation, le voyage ne forge pas la jeunesse, c'est une migration de la main-d'œuvre.

*n.3 Petit traité de mythologie canayienne : le bon parler français*

Mon rapport le plus sensible et, sans doute, le plus intime à l'écriture passe par la question du viol. J'aurais pu écrire « violence », mais je n'utilise pas le mot « viol » aléatoirement. Le viol est le point extrême de la violence, il frappe — avec autant de brutalité — de l'extérieur comme de l'intérieur. Il est le point de non-retour à partir duquel la conscience de soi, la conscience des autres et la conscience du monde sont drastiquement sabotées. Ma façon d'aborder la langue est porteuse de cette violence radicale.

La langue nous pose comme sujet, mais elle est également le siège de l'Autre, elle nous traverse et nous met à la disposition d'autrui. Nous ne choisissons pas notre langue maternelle, pas plus que notre terre natale, et c'est par la force des choses que nous l'apprenons. On aura beau ne pas se tarir d'éloges devant la langue française, vouloir la protéger à tout prix ; n'empêche que c'est de force qu'on nous l'a fait ingurgiter depuis la naissance, et de force qu'on nous a assis sur les bancs d'école où, péniblement, les cours de français nous faisaient plier l'échine à coups de règles de grammaire. Notre amour pour notre langue témoigne d'une aliénation qui lui est inhérente et nous situe, indéniablement, dans un contexte géopolitique, un climat social et une tendance culturelle, car notre sentiment de la langue — s'il nous définit comme individu —, nous détermine aussi comme peuple.

En ce sens, c'est parce que les Québécois se sentent menacés d'assimilation comme nation qu'ils perçoivent le contexte linguistique nord-américain comme une menace pour la langue française. La France remet-elle en question la survie de sa langue parce qu'elle est entourée de langues qui lui sont étrangères ? Pendant que les Français

intègrent volontiers des termes anglophones<sup>3</sup> à leur vocabulaire, nous tremblons de peur à l'idée que des structures anglicisées se soient glissées par mégarde dans notre syntaxe. Ce que nous stratifions, dans notre désir d'un « bon parler français », c'est notre torpeur nationale. Nous ne pouvons pas nier que se sont les nationalistes qui ont jeté les bases identitaires de la nationalité québécoise ; ces grands perdants à répétition des référendums qui — par vengeance peut-être — ont fait de nous un peuple de perdants, de soumis, un peuple incapable de se tenir debout devant l'adversité, s'exprimant dans une langue qui, empreinte de sa faiblesse, court à sa perte.

Il y a quelque chose de profondément immature dans les tendances révolutionnaires. Et c'est précisément ce quelque chose qui pousse toute révolution à un échec fulminant. Ce quelque chose relève de la volonté de puissance où ce qui est en jeu, c'est la propension du dominé à usurper le rôle du dominant de manière à préserver une certaine hiérarchie verticale qui calque le système d'exploitation déjà en place, au lieu de faire table-rase sur l'oppression et d'abolir les régimes de pouvoir. C'est ce qu'on appelle les luttes de pouvoir. En niant l'essence polyglotte de notre identité nationale, les nationalistes se donnent peut-être une consistance, mais ils s'enlisent surtout dans un discours xénophobe et réitèrent un schéma d'aliénation où l'histoire de la nation québécoise s'institue comme une histoire de l'abolissement de la différence.

Au Québec, la langue est un outil des luttes politiques, elle est le cheval de bataille du sentiment national. En ce sens, elle est réifiée sous la forme d'instrument du pouvoir. L'emblématique « bon parler français » n'est qu'une structure normalisée par laquelle nous nous jugeons, tout en repoussant la menace de l'autre. Ainsi, nous jugeons que notre *parlure* laisse à désirer, qu'elle est contaminée, que nous nous exprimons dans un sous-jargon de français. Mais nous ne parlons pas un français déficient. Nous parlons un français terrorisé. Si terrorisé, en fait, que chaque francophone, dans son

---

<sup>3</sup> C'est bien connu, les Français partent en weekend et font du shopping, par exemple.

utilisation de la langue, représente une menace potentielle pour le français au grand complet. Tous termes empruntés à l'anglais, toutes structures anglicisées, opèrent sur le Québécois la tension d'une bombe à retardement qui pourrait bien faire éclater sa possibilité de s'exprimer. Pourtant, « toute langue a la capacité de "digérer" ces emprunts qui n'affectent que sa "surface", pour les intégrer à sa dynamique propre.<sup>4</sup> » Ce sont les modulations selon lesquelles une langue se meut, poursuit son évolution et demeure vivante. Comme tout discours xénophobe, notre peur de l'altérité est un couteau que nous retournons contre nous. Artaud écrivait, dans *Le pèse-nerfs* : « je suis vacant par stupéfaction de ma langue<sup>5</sup> ». C'est qu'une langue rigidifiée a la vigueur d'un cadavre.

Ce que les discours réactionnaires à gogo épurent dans la langue, ils l'épurent également dans notre culture. Que les œuvres d'écrivains québécois anglophones — pensons à un certain Mordecai Richler, pour ne citer que lui —, ne se retrouvent pas au programme des cours de littérature québécoise des universités francophones, c'est plus qu'inadmissible : c'est du génocide culturel !

Pendant que nous avons honte de notre bilinguisme, la maîtrise d'une langue étrangère est synonyme d'intelligence et de culture dans nombre de pays. Nous souffrons d'une paralysie de l'histoire pour nous atrophier ainsi dans des considérations subversives au sujet de l'anglais. Notre anglophobie reflète tristement le peu d'estime collective que nous avons de nous-mêmes, de notre culture et de notre langue. En tout état de cause, nous ne croyons pas à la force de notre français à saveur d'Amérique. Nous lui préférons l'illusion d'une norme de « bon parler français » qui

---

<sup>4</sup> Marty Laforest, *États d'âme, états de langue, Essai sur le français parlé au Québec*, Québec, éd. Nuit Blanche, 1997, p. 49.

<sup>5</sup> Antonin Artaud, *Œuvres*, coll. « Quarto », Paris, éd. Gallimard, 2004, p. 111.

nous dicte un idéal de langue morte. Nous pourrions bien, par ce chemin, finir par être les germes de notre propre extermination.

Dans *et Chri*, la dimension critique de l'état de la société canado-qubécoise actuelle présentée par le roman n'aborde pas le motif de l'altérité sous l'égide de la ségrégation. Le contrat de lecture stipule un départ qui ne signifie pas une négation de l'autre, mais un mouvement qui tend vers sa rencontre, même si la rencontre relève elle-même d'un mouvement souvent involontaire, voire d'une obligation. Car ce qu'impose le visage de l'autre, et sa présence qui délie de soi, c'est bel et bien une obligation éthique : « Le langage par lequel un être existe pour un autre est son unique possibilité d'une existence qui est plus que son existence intérieure.<sup>6</sup> » C'est dans cette position d'ouverture, là où l'autre rend présent hors de soi, et là où les différences et les similitudes sont palpables sans se trancher la gorge sur le refus, que l'on peut aspirer à une identité qui ne soit pas construite sur la négative : un territoire commun d'existences plurielles. Quand bien même il ne serait fait que de mots, quand bien même il souderait deux langues qui ne se comprennent pas : c'est bien là ce que peut un roman. Il est à considérer que le français n'explicite sa singularité que dans l'extériorité qui le confronte aux langues qui lui sont étrangères.

Sur le plan linguistique, j'ai choisi de ne pas traduire l'anglais et de ne pas le mettre en italique, ce qui l'aurait souligné tout en l'expulsant du texte. Il s'agissait de mettre les deux langues au même niveau, de les laisser se courtiser ou se contaminer, de parler bilingue — ou franglais<sup>7</sup> — par opposition au bon parler français. De chercher

---

<sup>6</sup> Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini : essai sur l'extériorité*, The Hague, M. Nijhoff, 1971, p. 158.

<sup>7</sup> L'expression « franglais » pour parler des interactions entre deux langues n'est pas spécifique au Québec. Aux États-Unis, on parle du « spanglish » pour faire référence au dialecte formé par les interactions entre l'espagnol (spanish) et l'anglais (english). Et ce sans parler des dialectes qui se forment sur les territoires limitrophes où deux langues différentes se côtoient.

une parole à la mesure de notre sentiment de la langue, qui soit porteuse de notre Histoire.

Il ne faut pas omettre que la parole est la dimension charnelle d'une langue, et en ce sens, la parole s'oppose également à l'idée de « bon parler français ». Chercher à créer une parole écrite, c'est chercher à incarner le langage en le délogeant des structures normatives de l'écrit. Or, il ne s'agit pas d'écrire comme on parle ou de translittérer l'oral à l'écrit. Céline écrivait : « [...] retenez ça : piment admirable que l'argot !... mais un repas entier de piment vous fait un méchant déjeuner ! votre lecteur vous envoie au diable !<sup>8</sup> » C'est un fait, car l'oral colle très mal à l'écrit. Il faut savoir doser. Ce n'est pas tant l'introduction du jocal dans l'écrit que le rythme et les torsions de la syntaxe qui créent l'illusion du parlé. Autrement dit, c'est par le style, c'est-à-dire une singularisation de la langue, que la parole écrite prend corps.

Par ailleurs, il n'y a pas de consensus précis au sujet du jocal qui pourrait donner une structure normative sur laquelle tout le monde s'entendrait. Pour écrire le jocal, il ne faut pas seulement se questionner sur comment l'écrire, mais d'abord identifier de quel jocal on parle. Le jocal est à la fois associé à la langue orale de la classe ouvrière montréalaise, et qualifié de régionalisme. De plus, la langue orale peut muer considérablement vite, le temps d'une génération à une autre, voire d'une décennie à l'autre ; vouloir introduire l'oral dans l'écrit impose dès lors un cadre spatio-temporel. Il est aussi à noter que, bien souvent, lire une écriture trop près du parler se rapproche plus du déchiffrement que de l'expérience littéraire, ce qui n'est pas sans nuire à la relation esthétique que l'on entretient avec une œuvre. Par exemple, il faut un effort particulier de lecture pour comprendre la phrase : « kossé ksé ktu fâ à girouwatté dmaim? » Le français parlé est ainsi subversif, non seulement parce qu'il s'écarte d'un langage dit « correct » — soumis à des structures grammaticales normalisées —, mais

---

<sup>8</sup> Louis-Ferdinand Céline, *Entretiens avec le professeur Y*, *Op. cit.*, p. 60.

également parce qu'il peut générer des textes qui semblent écrits à des kilomètres du français.

La parole écrite nécessite tout un processus de réappropriation et de création d'une langue dans laquelle l'oralité s'inscrit avec parcimonie. Il faut chercher à déjouer le cadre normatif de la langue pour y faire entendre la musicalité de l'oral, à faire sortir la syntaxe de ses gonds pour toucher au nerf des mots. C'est ce que Céline entendait par son *rendu émotif* : « *L'émotion du langage parlé à travers l'écrit !*<sup>9</sup> » De même, Valère Novarina écrit : « Les mots sont comme des cailloux, les fragments de minerai qu'il faut casser pour libérer leur respiration.<sup>10</sup> » Il ne s'agit donc pas de nier l'écart entre la langue parlée et la langue écrite, ni de calquer l'oralité pour engendrer une parole écrite, mais d'affirmer la rupture entre les deux pour briser le mouvement antagonique et les faire vibrer l'une à travers l'autre. C'est le halètement, le souffle, la scansion qui constituent le flot sanguin de la parole écrite par lequel elle saigne son humanité.

À partir de là, force est de constater que la parole est intimement liée à l'énonciation, la parole étant l'acte d'un sujet parlant. À l'écrit, elle influence nécessairement la structure narrative. La parole écrite exige un déplacement de la narration vers l'énonciation. Elle ne peut faire autrement que de s'enraciner dans un « je » et aller vers autrui par le biais de l'adresse.

Plus encore, la parole écrite met à nu le sujet en ce qu'elle le situe dans sa subjectivité et l'enferme dans une posture agonistique. Parler, c'est se confronter à l'autre : « je » parle parce que « tu » est devant lui. « Le sens c'est le visage d'autrui et

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 21, (l'auteur souligne).

<sup>10</sup> Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris, éd. P.O.L., 1999, p. 59.

tout recours au mot se place déjà à l'intérieur du face à face originel du langage.<sup>11</sup>» La parole est la première impulsion par laquelle je m'arrache de moi et, dans un même temps, par laquelle j'investis le monde de ma subjectivité. « Parler c'est d'abord ouvrir la bouche et attaquer le monde avec, savoir mordre.<sup>12</sup>» C'est une dimension de configuration où je risque de me stratifier dans une forme; c'est une dimension de partage où j'offre au monde la saveur qu'il y a dans mes mots. Or, le « je » de la parole est déjà la singularité qui impose le langage comme un Autre auquel je me confronte. C'est aussi en ce sens que le « bon parler français » se dévoile comme une réalité objective qui, si elle délimite un certain espace normatif et commun, représente une structure illusoire, puisque à l'échelle du singulier, la réalité à laquelle chacun de nous a accès ne peut être que subjective.

Nous mettons plusieurs années à faire l'apprentissage de notre langue ; quoiqu'on en perde conscience au quotidien, l'usage de la parole n'a rien d'inné. Ainsi en est-il de l'apprentissage et de la réflexion au sujet de la parole écrite. Si le style est un processus de singularisation et d'humanisation de la langue écrite, c'est par la pratique qu'il se forge et rend compte non seulement d'un « je », mais de tout un peuple. En ce sens, *et Chri* n'a rien d'un aboutissement, c'est une tentative, une roue dans l'engrenage.

---

<sup>11</sup> Emmanuel Lévinas, *Op. cit.*, p. 181.

<sup>12</sup> Valère Novarina, *Op. cit.*, p.16.

## CONCLUSIONS

### POUR EN FINIR AVEC LA MAÎTRISE...

Si la Raison, étendue sur toutes sphères de la vie, a fini par s'imposer comme une vision unique au sein d'un système d'exploitation démocratique mondialisé, l'art n'a eu de cesse de lui renvoyer la fragmentation qui lui est sous-jacente. C'est peut-être par inhumanité que la littérature arrive à toucher au plus profond de l'être humain. Le mensonge exact, c'est de montrer avec précision le mensonge qui se trame derrière toutes manœuvres discursives.

Bien qu'au point de départ, l'intellectualisation de ma démarche créative me soit apparue comme un mensonge sur un mensonge, le roman n'ayant rien de rationnel, en parler sous l'angle de l'expérience réflexive m'a permis de tracer les contours d'une vision sociale qui se trame en moi et qui fait de moi l'écrivain que je suis. Je ne peux pas écrire sans une expérience du monde vécue à même ma chair, mais je ne peux pas, non plus, écrire sous l'angle hégémonique d'une vérité. La Vérité a rejoint Dieu au cimetière des Idées Transcendantes.

Nous ne vivons pas une époque de « crises », nous vivons à une époque charnière. Nous sommes allés au bout de notre volonté de néant, et la destruction est devenue le terreau fertile de tous les mondes possibles, pour le meilleur comme pour le

pire. Au milieu de toutes les transcendances désuètes, je ne vois pas pourquoi l'art ne renouerait pas avec son pouvoir de rallier la communauté. Contre le monologue du spectacle, l'art redonne un espace commun d'expressions singulières.

Je ne crois pas à l'inutilité de l'art, tant vantée par les artistes, comme si l'inutilité en elle-même était un mode de révolte contre l'utilitarisme. Je vois l'art comme une force de résistance, comme la puissance de l'imaginaire qui, lui seul, ouvre la réalité à ce qui lui est encore inconnu. Une écriture qui s'attache à ce qui est rejette cette puissance vers les recoins nébuleux de la surface des choses. La négation de l'utilité de l'art est la volonté de néant artistique. Elle réduit l'art à une fonction purement dialectique, ornementale, divertissante et rehausse l'efficacité du système dans sa capacité à récupérer tous mouvements qui lui feraient obstruction. Vanter l'inutilité de l'écrivain revient à affirmer son rôle de bouffon et à dévaloriser la portée critique de son geste créateur. La littérature a un rôle éthique et culturel, elle est le lieu que nous nous construisons comme peuple pour se donner la parole. Elle a une fonction esthétique : elle vient d'un « je » tourné vers le monde, et qui crie sa Beauté, et qui hurle la douleur au fond du Sublime.

Les obsessions et les démons qui m'habitent sont les fondements des blessures éthiques qui hantent mon écriture. La langue et le viol, l'angoisse de déshumanisation, les identités troubles, les dualités problématiques... Il y a quelque chose qui relève du manque de pudeur, quelque chose de foncièrement nu dans l'acte d'écrire, et qui donne le vertige. Cependant, c'est à partir des risques que l'on prend qu'on tire notre puissance d'être. Au risque, il y a deux conclusions possibles : soit l'on se fracasse, soit l'on se réalise. Dans le meilleur des cas, on s'épanouit. Dans le pire, la reconnaissance de nos erreurs nous rend plus fort, forge notre caractère et nous fait grandir aussi, finalement.

La littérature est le risque que je choisis aujourd'hui, parce que quand j'étais petite et qu'on me demandait ce que je voulais faire dans la vie, je répondais : quand je serai grande, je vais changer le monde. À l'ère du Vide, il n'est pas encore trop tard pour percer les brumes du Néant, voir ce qu'il reste de nous, derrière.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADORNO, Theodor W. *Minima Moralia : Réflexion sur la vie mutilée*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1951, 2003, 356 p.
- AGAMBEN, Giorgio. *La communauté qui vient : Théorie de la singularité quelconque*, coll. « La librairie du XX<sup>e</sup> siècle », Paris : éd. Du Seuil, 1990, 118 p.
- ARTAUD, Antonin. *Œuvres*, coll. « Quarto », Paris : éd. Gallimard, 2004, 1786 p.
- BAUDRILLARD, Jean. *Le pacte de lucidité ou l'intelligence du mal*, Paris : éd. Galilée, 2004, 181 p.
- BAUDRILLARD, Jean. *Le crime parfait*, Paris : éd. Galilée, 1995, 205 p.
- CÉLINE, Louis-Ferdinand. *Rigodon*, coll. « Folio », Paris : éd. Gallimard, 1969, 307 p.
- CÉLINE, Louis-Ferdinand. *Entretiens avec le Professeur Y*, coll. « Folio », Paris : éd. Gallimard, 1983, 123 p.
- DEBORD, Guy. *La société du spectacle*, coll. « Folio », Paris : éd. Gallimard, 1967, 1992, 208 p.
- DELEUZE, Gilles et Félix Guattari. *Mille Plateaux : capitalisme & schizophrénie*, coll. « Critique », Paris : éd. De Minuit, 1980, 645 p.
- GODARD, Jean-Luc. 2001. *Éloge de l'amour*, Suisse : Why Not Productions, DVD, 97 min, son, couleur.
- GOMBROWICZ, Witold. *Journal*, Tome I, 1953-1958, coll. « Folio », Paris : éd. Gallimard, 1995, 689 p.
- GROSSMAN, Evelyne. *La défiguration : Artaud – Beckett – Michaux*, coll. « Paradoxe », Paris : éd. De Minuit, 2004, 116 p.
- HORKHEIMER, Max & Theodor W. Adorno. *La dialectique de la raison*, coll. « Tel », Paris : éd. Gallimard, 1974, 281 p.
- LAFOREST, Marty. *États d'âme, états de langue, Essai sur le français parlé au Québec*, Québec : éd. Nuit Blanche, 1997, 143 p.

- LÉVINAS, Emmanuel. *Totalité et infini : essai sur l'extériorité*, The Hague : M. Nijhoff, 1971, 284 p.
- LYOTARD, Jean-François. *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, coll. « Critique », Paris : éd. De Minuit, 109 p.
- MANGANELLI, Giorgio. *Le bruit subtil de la prose*, coll. « Le promeneur », Paris : éd. Gallimard, 1997, 236 p.
- MANGANELLI, Giorgio. *Discours de l'ombre et du blason – ou du lecteur et de l'écrivain considérés comme déments*, Paris : éd. Du Seuil, 1987, 214 p.
- MANGANELLI, Giorgio. *La littérature comme mensonge*, Paris : éd. Gallimard, 1991, 247 p.
- NEGRI, Antonio. *Goodbye mister socialism*, Paris : éd. Du Seuil, 2007, 309 p.
- NOVARINA, Valère. *Devant la parole*, Paris : éd. P.O.L, 1999, 181 p.
- PAZ, Octavio. *El mono gramático*, coll. « Biblioteca breve », Barcelona : Seix Barral, 1974-2001, 142 p.